U d'/of OTTAWA
39003002453115

JEAN LORRAIN

703

ELLEN

PIERRE
DOUVILLE
EDITEUR

ELLEN

ŒUVRES DE JEAN LORRAIN

Les Lépillier, roman. Paris, Giraud, 1884, in-18.
Très Russe, roman. Paris, Giraud, 1886, in-18.
Dans l'Oratoire (portraits de gens de lettres). Paris, Dalou, 1888, in-18.
Sonyeuse. Paris, E. Fasquelle, 1891, in-18.
Sensations et Souvenirs. Paris, E. Fasquelle, 1895, in-18.
Un Démoniaque. Paris, Dentu, 1895, in-18.
Une femme par jour, illustrations de Mittis. Paris, Borel, 1896, in-18.
Ames d'Automne, illustrations d'Heidbrinck. Paris, E. Fasquelle, 1897, in-18.
Heures d'Afrique (Notes de voyage). Paris, Fasquelle, 1889, in-18.
Madame Baringhel. Paris, E. Fayard, 1899, in-18.

Librairie Ollendorf.

La Petite Classe, préface de Barrès.
Histoires de Masques (Couverture de Henry Bataille).
Monsieur de Phocas (Couverture de Geo-Dupuis).
Poussières de Paris.
Princesse d'Ivoire et d'Ivresse (Couverture de Manuel Orazi).
Le Vice Errant (Couverture de Lorant-Helbron).
Monsieur de Bougrelon.
Propos d'âmes simples (Couverture de Sem).
Fards et Poisons (Couverture de Maignien).
L'Ecole des Vieilles Femmes.

Librairie Universelle, 33, *rue de Provence.*

La Maison Philibert, roman.

Librairie Douville, 28, *rue de Trévise.*

Le Crime des Riches (Couverture d'Albert Guillaume).

POÈMES

L'Ombre ardente. Fasquelle, 1897.
Modernités. Savine, Paris, 1885.
Les Griseries. Tresse et Stock, 1887.
Le Sang des Dieux, Lemerre. 1882.
La Forêt bleue.

THÉATRE

Brocéliande, 1 acte, joué à l'Œuvre.
Yauthis, 2 actes, joué à l'Odéon.

JEAN LORRAIN

ELLEN

Couverture de VAN WÉLIE

PARIS
PIERRE DOUVILLE, ÉDITEUR
28, RUE DE TRÉVISE, 28

1906

Tous droits réservés

BIBLIOTECA

Il a été tiré de cet ouvrage :
Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

PQ
2235
.R93E4
1906

ELLEN

I

L'ARRÊT

« Oui, c'est très grave, je ne puis vous le cacher, madame, l'état de votre fille est des plus alarmants. Je ne sais qui a conseillé cet été à miss Horneby le séjour des lacs italiens d'abord et de Venise ensuite, mais je veux ignorer le nom de ce confrère, pour ne pas avoir à porter de jugement sur lui. Rien ne pouvait être plus mauvais pour la malade que la constante humidité des lacs et la putridité moisie de l'Adriatique ; c'est la montagne qu'il fallait, les grandes altitudes, quinze cents, deux mille mètres et plus si possible, Saint-Moritz était indiqué pour tout l'été. — Nous y sommes restées dix jours, hasardait l'étrangère en consultation. — Et de là, vous êtes descendues à Bellagio. — Mais nous

étions sur la hauteur, à la villa Serbelloni. — A cent cinquante mètres, entre deux lacs, Côme d'un côté et Lecco de l'autre, en pleins brouillards avec toutes les senteurs énervantes d'un jardin d'Italie autour de vous. Il n'est pas possible qu'un médecin vous ait conseillé Bellagio. — Le docteur Tréwitz. — Ah ! c'était le docteur Tréwitz... — Le docteur Tréwitz nous avait conseillé Saint-Moritz, mais Ellen s'y ennuyait. — Ah ! Ellen s'ennuyait, et, quand votre fille s'ennuie, vous faites ce que veut votre fille. C'est pour ne pas contrarier son caprice que vous êtes allées passer octobre dans cette pourriture qu'est Venise, Venise où la malade a certainement pris les germes de la fièvre qui l'abat tous les soirs ; car ce n'est pas Tréwitz, je le connais, qui vous a conseillé Venise en octobre.— J'avais entendu dire que le séjour de Venise était très bon pour les nerveux, et comme Ellen était très surexcitée... — Vous vous êtes laissé dire et vous prenez sur vous, madame, de contrecarrer les ordonnances d'un médecin ; mais vous êtes très coupable, madame, et vous ne vous doutez pas à quel point, vis-à-vis même de votre enfant. J'aime mieux vous le dire de suite : si c'est là le cas que vous ferez de mes prescriptions, je préfère ne pas entreprendre la guérison de miss Horneby. » Le docteur Hameroy s'était à demi levé; une règle d'ébène entre ses doigts, il en frappait d'un coup sec le bord marqueté de la table : « Vous ignorez donc que cette enfant est phtisique? »

Un cri étouffé de la mère avertissait le praticien

qu'il avait été trop loin. — Lady Horneby se levait lentement de son fauteuil, venait s'appuyer des deux mains sur la table et, enveloppant le médecin de toute la détresse de ses grands yeux tristes : « Pardonnez-moi, monsieur, disait-elle, mais j'en ai déjà perdu trois. » Harmeroy tressaillait car la réponse l'atteignait dans ses fibres. Il était père lui-même ; il daignait regarder attentivement cette grande femme blonde, jeune encore, qu'il avait à peine remarquée la veille dans son cabinet de consultation, quand elle y était venue avec sa fille, une longue et mince anglaise de dix-neuf ans, phtisique au troisième degré, la pauvre créature, et dont il n'avait pas eu de peine à diagnostiquer l'incurable tuberculose. Des deux femmes très élégantes et toutes bruissantes de soie et de dessous mousseux, légèrement impertinentes même, la plus jeune surtout, de ce bel aplomb que donnent les grosses fortunes, Harmeroy avait d'abord fait les deux sœurs.

Harmeroy était sorti du peuple. De son origine, il en avait conservé la brutalité, et c'est par la puissance d'un cerveau de penseur, servi par un diagnostic merveilleux et les plus sérieuses études, qu'il était devenu un des princes de la science moderne et le plus consulté certes de tous les médecins des voies respiratoires. Un labeur obstiné et un infatigable esprit de recherches l'avaient aussi soutenu dans sa carrière. Il n'avait jamais pu se départir, surtout vis-à-vis de sa clientèle riche, d'une certaine rudesse, qu'il devait autant à son

origine qu'aux atroces misères qu'il coudoyait tous les jours. A l'hôpital, dont il dirigeait la clinique, il voyait l'homme et la femme du peuple, la jeune fille du peuple surtout, l'humble apprentie, la petite ouvrière, aux prises avec l'horrible mal qu'il soignait dans la journée chez les riches; il savait combien les pauvres sont désarmés, pis, livrés, exposés à la tuberculose dans la déplorable hygiène des logis et des ateliers parisiens. Combien de rapports n'avait-il pas écrits là-dessus, et combien de fois à la Chambre, où il avait siégé pendant trois ans, n'avait-il pas pris la parole pour déplorer et dénoncer à la fois les atroces conditions imposées par l'insouciance coupable d'une société de jouisseurs aux classes laborieuses, les dangers grandissants d'une contagion fatale et, chose horrible enfin et que nul n'ignorait aujourd'hui, l'immoralité de certaines professions meurtrières, l'homme et la femme mathématiquement voués au trépas dans un délai fixé par certains métiers. Il avait obtenu des commissions et c'était tout; les belles indignations qu'il avait provoquées, les fonds dont il avait obtenu le vote, tout cela s'était évanoui dans de vagues paperasseries et dans des cartons ministériels. Il n'en avait recueilli que des éloges de presse et des compliments émus de belles madames à des dîners officiels. L'œuvre que le philanthrope et le savant poursuivaient en lui avait avorté dans d'interminables ajournements, et d'ironiques poignées de mains de ses confrères

l'avaient averti trop tard qu'en France la politique ne peut servir que les politiciens. Pris alors d'un profond dégoût, son mandat terminé, il ne s'était pas représenté aux élections et s'était voué tout entier à son hôpital ; là, il luttait de toutes ses forces pour arracher ses malades aux bacilles meurtriers de la tuberculose. Toutes ses matinées, il les employait à des expériences, souvent couronnées de succès. Dans la journée, il recevait dans son hôtel de l'avenue du Trocadéro sa riche clientèle, mais pendant trois ans il avait vu de trop près les puissants, les puissants de l'argent et les puissants de la politique. Il en avait conservé comme une rancune contre les hautes classes, et lui, Harmeroy, dont on citait les délicatesses inouïes et des tendresses en vérité touchantes pour de misérables phtisiques de son hôpital, il lui arrivait de brusquer et de malmener souvent la clientèle en équipage de ses lucratifs après-midi. Toutes ces belles poitrinaires, aux agonies calquées sur celle de la Dame aux Camélias et dont l'oisiveté exaspérait encore la névrose, avaient le don de l'irriter. La veille, il avait classé ces dames Horneby dans le clan banal et haut coté des belles neurasthéniques, qui promènent l'hiver, en Riviera, et l'été, de ville d'eaux en ville d'eaux, leurs misères physiques, accablées d'ennuis et de millions. Impérieuse et impertinente, la jeune fille, évidemment gâtée, lui avait déplu. Il avait accueilli ces dames froidement. Néanmoins, sa bonté native l'avait empêché de formuler son arrêt

en présence de la malade ; d'ailleurs, un regard de la mère l'avait averti. « Revenez demain, avait-il dit, impossible de me prononcer aujourd'hui, je dois contrôler mes observations, et il avait ajouté tout bas : Revenez seule. »

C'était cette mère dont il venait d'entendre avec stupeur le récit des faiblesses, cette mère coupable à force de tendresse, mère obéissant à tous les caprices d'une malade, et cela jusqu'à en aggraver l'état jusqu'au danger.

Outré, il venait de secouer d'importance cette damnable faiblesse, et voilà que d'un mot l'Anglaise venait de le remuer et de l'attendrir. La misérable femme, dont il avait si durement tancé le manque d'énergie, venait de lui donner le mot de sa détresse : cette mère avait déjà perdu trois enfants.

« Pardon, faisait le docteur Harmeroy, j'ignorais complètement, madame, et lui désignant le fauteuil qu'il venait de quitter, pouvez-vous me dire comment vous avez perdu vos autres enfants et depuis quand s'est déclarée l'affection de notre malade ? sont-ce des filles que vous avez déjà perdues ? — Deux filles et un fils, sanglotait la pauvre femme ; le père aussi est mort phtisique » et faisant un mouvement pour se lever : « Mais je vous prends un temps précieux, monsieur, il appartient à vos autres clients. — Non pas, madame, je vous écoute, j'ai besoin de savoir, ceci fait partie de ma consultation. »

Et dans le silence du cabinet de travail assourdi de tapisseries anciennes, lady Horneby commen-

çait la lamentable histoire de sa vie, inutilement sacrifiée à la santé des siens. Cette douloureuse existence d'une veuve et d'une mère survivant à ses affections, combien de fois la misérable femme ne l'avait-elle pas déjà confessée dans des circonstances analogues, dans le recueillement austère des vastes pièces de luxe où reçoivent maintenant les grands médecins. Lady Horneby était restée veuve à vingt-huit ans. Un mariage d'amour l'avait unie à son cousin ; une phtisie galopante avait emporté en huit jours lord Edwards : il avait pris froid à l'époque des chasses, chez un cousin, dans un château d'Écosse, mais depuis longtemps il traînait une mauvaise fièvre. Dans son entourage ce brusque dénouement n'avait étonné personne, lord Edwards Horneby mourait exténué de fatigues de tous genres et surmené de sport. La jeune femme demeurait veuve avec quatre enfants, trois filles et un garçon ; Ellen était la dernière. L'âme encore pleine du souvenir du mort, lady Horneby s'était vouée passionnément à l'éducation de ses enfants, mais ni son abnégation, ni ses soins assidus n'avaient pu enrayer chez eux le mal héréditaire. Elle avait vu mourir successivement ses deux aînées, Maud et Georgina. Grandes, saines et fortes en apparence, le mal, chez elles, s'était déclaré à quinze ans, leur jeunesse s'était fanée dans sa fleur. Comms lady Horneby était affligée de quelques millions, les médecins avaient fatalement ordonné la Riviera, pour Maud comme pour Georgina. L'infortunée lady

Horneby avait connu les douloureuses étapes de Cannes à Menton et des Baléares à Madère. Peines perdues! Maud était morte à dix-huit ans, Georgina à dix-neuf. Maud reposait dans le cimetière de La Valette à Malte, et Georgina dans le cimetière de Cannes, et la poussière de son amour était ainsi éparse à tous les coins du monde.

Son fils Edwards avait résisté plus longtemps. Il était le vivant portrait de son père, et sa sœur Ellen lui ressemblait. Il s'était éteint dans sa vingt-cinquième année. Voyageur infatigable, toujours en yatch ou par monts et par chemins, il s'agitait dans une activité dévorante, qui avait fini par le consumer. Lui était mort à Londres, il y avait déjà trois ans, et c'était tout. Elle restait seule maintenant avec Ellen. Le médecin connaissait mieux qu'elle les symptômes du mal qui lui avait pris ses enfants. A quoi bon lui détailler les agonies, toutes identiques dans les mêmes râles et les mêmes étouffements.

Quatre fois frappée dans les siens, lady Horneby avait espéré que Dieu l'épargnerait dans sa dernière affection, mais voilà qu'elle recommençait avec Ellen son douloureux calvaire. Ellen avait hérité de son frère de cette avidité de jouissances et de cette fièvre de plaisir. Qu'importait que le jeune homme en fût mort, tel une phalène brûlée aux lumières d'un lustre. Ellen était impérieuse et fantasque comme tous les êtres jeunes que guette la mort, elle vivait dans une trépidation continue,

savourant, on eût dit, intensément et éperdument les minutes d'une existence comptée. Lady Horneby connaissait depuis longtemps l'énigme de ses exaltations fébriles. La pauvre femme savait trop à quel dénouement se précipitent ces existences enragées de plaisirs. Voilà trois années que, sans volonté contre les caprices de sa fille, elle la suivait et l'escortait de stations en stations dans cette montée au calvaire, qu'était pour elle la Riviera. Nice les avait vues un hiver, Cannes un autre ; le dernier hiver, enfin, elle l'avait passé à Menton, mais le voisinage de Monte-Carlo avait été mauvais pour la malade, et, à son retour à Paris, au printemps, Tréwitz avait trouvé la jeune fille si exténuée, avec des tempes creuses et des yeux si brillants, qu'il avait immédiatement ordonné l'Oberland.

A Saint-Moritz, la jeune fille s'était tellement ennuyée, que lady Horneby s'était décidée à descendre avec elle sur les lacs italiens. De Bellagio, Ellen avait voulu aller à Venise, et lady Horneby avait encore cédé.

A leur retour à Paris, elles n'avaient pas trouvé Tréwitz, un Congrès à Chicago le retenait en Amérique ; en son absence, elles étaient venues consulter Hamcroy.

L'homme de science avait laissé parler, sans l'interrompre d'un mot, la veuve de sir Edwards ; sa large face glabre avait gardé son masque impassible, mais une immense pitié noyait ses yeux gris.

« Oui, je vois, disait-il enfin d'une voix lente, et à

Nice, comme à Cannes, miss Horneby ne manquait pas un bal, un spectacle, un véglione; c'était une assidue, n'est-ce pas, de toutes les redoutes et de toutes les batailles de fleurs ? » Lady Horneby avait baissé la tête, il y eut un silence. Le docteur ajoutait, comme se parlant à lui-même : « Leur nombre est légion sur la Riviera de ces condamnés qui hâtent ainsi éperdument leur mort; nous n'y pouvons rien, leurs familles favorisent leur suicide. Je n'ai rien à ajouter, madame, vous perdrez votre fille. — Monsieur ! la pauvre femme avait joint les mains. — Qu'y voulez-vous ? c'est bien moins contre ses caprices que contre votre faiblesse qu'il faudrait défendre miss Ellen. Que voulez-vous que nous fassions si l'on ne nous seconde pas ? Vous êtes comme toutes les mères, vous trahissez le médecin. — Alors, monsieur ! — Je n'ai rien à prescrire ; mes ordonnances ne seront pas suivies. — Mais si je vous promettais. — Vous promettrez, mais vous ne tiendrez pas. — Mais si je vous le jurais. — Sur le salut de votre fille ! Vous savez qu'il y va de sa vie. » Alors la mère, dans un élan : « Ma fille peut encore être sauvée ? — Je n'ai pas dit cela, réservait Hameroy ; miss Horneby peut être prolongée. Je me prononcerai d'une façon définitive quand je la reverrai au printemps. — Alors vous nous abandonnez. — Non, je vous envoie au soleil. Que faites-vous ici à Paris ? Chaque minute que vous y vivez est un danger pour la malade. — Alors vous nous envoyez sur la Riviera ! — Oui, mais pas sur celle

que vous aimez, pas de *Riviera spumante*. Vous allez passer tout l'hiver à Hyères, Hyères près de Toulon, la station la plus calme, la plus morne, j'ose le dire, mais la plus salubre aussi de toute la Côte : une température de serre chaude avec la brise alisée du large, toutes les conditions de chance possibles pour une guérison. Quand on ne guérit pas à Hyères, on ne guérit pas ailleurs. Si j'insiste aussi cruellement, madame, c'est que l'état de miss Horneby est très grave. » A quoi l'Anglaise avec un demi-sanglot : « Oui, je sais, Hyères est la dernière étape. »

Le docteur Hameroy ne relevait pas le mot, il se mettait debout et tout en jouant avec son couteau à papier : « Mais voilà, miss Horneby voudra-t-elle aller à Hyères ? » L'Anglaise se raidissait : « Elle ira, nous irons, scandait-elle. — Bien, je vais rédiger l'ordonnance ; je vous l'enverrai demain à votre hôtel, ainsi qu'une lettre pour le docteur Didier. C'est un brave homme qui donnera à miss Horneby toute son âme et tous ses soins, il a perdu une fille de la poitrine. » Lady Horneby avait un sursaut : « Hyères ne l'a donc pas sauvée ? — Le docteur Didier était venu s'installer à Hyères dans cet espoir, mais il y est venu trop tard », et plongeant intensément ses lumineux yeux gris dans ceux de l'Anglaise : « Il n'est pas trop tard pour miss Horneby. — Ah ! monsieur, vous êtes bon », et, se baissant si rapidement que le praticien ne pouvait l'empêcher, lady Horneby lui baisait la main. Alors lui, à la fois ému et ironique : « Pouvez-vous me dire, madame, ce

que vous et votre fille comptez faire ce soir ? — Mais nous devons aller à l'Opéra, on donne le *Tanhauser*. — Eh ! bien, vous allez me faire le plaisir de demeurer chez vous ce soir, comme tous les autres soirs, jusqu'à votre départ. J'interdis toute sortie après quatre heures et demie, et d'ailleurs je veux vous voir parties après-demain. »

II

POUR GUÉRIR

« Comment va mademoiselle ? A quelle heure êtes-vous rentrées ? » Lady Horneby venait d'entr'ouvrir une porte ; la femme de chambre, en train de renouveler les dentelles d'un corsage, levait instinctivement la tête. « Ah ! c'est vous, madame ! Mais mademoiselle va plutôt bien, elle doit reposer, je viens de lui donner sa potion de cinq heures. — Il y a longtemps que vous êtes rentrées ? — A peine une heure. — Beaucoup trop tard. — Mais mademoiselle a voulu passer chez Doucet. — Encore ! — Madame m'a recommandé de ne pas contrarier mademoiselle. — Soit ; elle a acheté quelque chose ? — Non ! elle a rapporté des cartons qu'elle veut montrer à madame. — Mais vous êtes allées au Bois ? — Certainement, comme tous les jours, d'une heure à trois. Nous avons même un peu marché dans l'allée de la Reine Marguerite, au soleil. — Bien, bien, Bri-

gitte ; prenez mes chemises et laissez ce corsage, nous n'irons pas au théâtre ce soir », et lady Horneby passait dans la chambre de sa fille.

Toute l'électricité allumée de la pièce, le lustre du milieu comme les candélabres de la cheminée et les ampoules de la tête du lit y incendiaient une tenture jaune pâle à fleurs d'argent, style Liberty. Un paravent de soie japonaise, des tables en laqué vert tige et, dans un grand vase de Gallet d'un bleu de fumée, une énorme gerbe de chrysanthèmes blancs, des chrysanthèmes aux pétales aigus et recourbés comme des griffes, élégantisaient la banalité de cette chambre d'hôtel. Sur les meubles, des cartons entr'ouverts, des fichus de linon et des volants de dentelles attestaient la présence d'une créature de luxe et de fragilité. Une violente odeur de créosote flottait par toute la pièce, dominée par un parfum de Chypre mêlé de vétiver ; enfin, dernière note féminine, au dossier d'un fauteuil s'étalait une jaquette de loutre et, sur le marbre d'un guéridon, une paire de gants de Suède et un gros bouquet de violettes de Parme voisinaient. Dans la cheminée dansait la flamme claire d'un feu de bois. Lady Horneby était entrée sur la pointe du pied.

Une longue forme blanche étendue sur une chaise longue esquissait un vague mouvement ; un peignoir de soie molle se soulevait à demi, un bras nu dérangeait une écume de lainages blancs, et une voix un peu altérée, comme brisée par places, mais délicieusement enfantine, une voix câline, impérieuse et

lassée où il y avait un peu de curiosité et beaucoup d'ennui. « C'est toi, maman ? » et miss Ellen Horneby s'étant tout à fait assise : « Eh bien, qu'a-t-il dit ce médecin, vais-je mourir, oui ou non, cette année ? Où nous envoie-t-on tousser cet hiver ? »

Lady Horneby s'était assise auprès de sa fille, elle avait pris entre ses doigts une petite main frêle et en tâtait la moiteur, puis, enveloppant d'un geste tendre la taille souple de l'enfant, l'attirait brusquement contre elle. Ellen tendait à sa mère son front un peu humide sous l'envolée des cheveux dorés et fixait sur elle un regard interrogateur.

« Avons-nous été raisonnable aujourd'hui ? faisait lady Horneby sans répondre à la jeune fille. — Tu le sais bien, puisque tu viens d'interroger Brigitte. Et ce docteur, qu'a-t-il ordonné de si affreux, de si épouvantable, que tu n'oses pas me le dire. Il ne nous envoie pas en Suisse, j'espère. Ah ! tu sais que je n'irai pas. »

Une moue alourdissait l'ovale aminci du visage d'Ellen. Les pommettes légèrement fardées par la fièvre, l'éclat des plus admirables yeux avivés par une cernure mauve d'une douceur de pastel, Ellen Horneby avait dans sa sveltesse juvénile et lassée une fragilité de tige et une grâce allanguie de fleur de luxe, une de ces fleurs de serre, on dirait, exténuées de soins et de chaleur. Tout était rare en elle, tant la maladie l'avait affinée, le bleu violet de ses prunelles trop larges, le dessin délicat de ses lèvres, la ciselure de ses narines trop mobiles, la transpa-

rence de son teint, l'étroitesse de ses épaules tombantes, la soie floche de ses cheveux et jusqu'à la fluidité de ses mains, tout en elle semblait irréel. C'était une créature d'aristocratie et d'exception, marquée, on le sentait, pour une fin prochaine. Dans cette chambre luxueuse d'hôtel moderne, miss Ellen Horneby était déjà d'au-delà, et c'est ce que semblait sentir et pressentir la pauvre femme blottie contre elle et qui, sans pouvoir lui lâcher les mains, la buvait si ardemment du regard.

Lady Horneby, en dévisageant ainsi sa fille, se grisait aussi d'une ressemblance, la ressemblance de son fils Edwards, mort il y a trois ans, que la jeune fille lui rappelait trait pour trait. « Eh bien, tu ne réponds pas, maman ? »

Lady Horneby s'arrachait enfin à son silence. « Non, nous n'allons pas en Suisse, ma chérie, nous retournons au soleil. — Sur la Riviera, pas à Menton au moins. C'est trop triste. — Peux-tu dire cela après la vie que tu m'y as fait mener cet hiver ! Non, pas à Menton. — A Cannes alors ? faisait presque joyeusement la malade. — Non, pas à Cannes. — A Nice ! le docteur Hameroy n'a pas pu ordonner Nice. — Nous n'allons pas si loin que cela, ma chérie, nous allons à Hyères. — Hyères, où est-ce cela ? personne ne va à Hyères. — Je te demande pardon, mon enfant, on y envoie les gens très malades, et la voix de l'Anglaise était devenue grave. Et comme tu peux encore guérir, ma petite Ellen, je veux te guérir. » Les yeux de la jeune fille s'étaient subite-

ment agrandis, voilés de larmes. « Une station de malades où il n'y a ni casino, ni carnaval, ni fête de fleurs, mais nous allons y mourir d'ennui, maman, et, avec un redressement de tout son être, je ne veux pas aller à Hyères. » Lady Horneby regardait sa fille dans les yeux. « Ellen, tu me fais beaucoup de peine ; tu sais que je n'ai plus que toi au monde, tu n'ignores pas comment j'ai perdu ton frère et tes sœurs. Je ne t'ai jamais rien refusé, Ellen, j'ai toujours cédé à tous tes caprices. Eh bien, il faut faire enfin quelque chose pour moi. Tu vas consentir à passer cet hiver à Hyères. »

La jeune fille s'était rapprochée de sa mère, elle lui prenait les mains et, posant sa jolie tête sur son épaule : « Maman, je suis donc bien malade ? — Il faut guérir, mon enfant. » Ellen baissait un front brusquement barré d'une grande ride. « Ah ! cet Hameroy, je le déteste », et puis redressant sa petite tête obstinée, aux traits tout à coup arrêtés par l'énergie saxonne : « Oh ! maman, je vais mourir d'ennui dans cet Hyères. — Non, faisait Mme Horneby, Toulon est à côté, il y a l'escadre. — Tu sais bien que l'escadre est à Villefranche pendant tout le carnaval. Ah ! il va être gai, notre mois de février, maman, et moi qui avais commandé chez Doucet un tas de jolies choses. J'avais apporté les modèles pour te les soumettre ; je n'en veux plus, c'est fini. Dans ce pays de sauvages ! » et, croisant brusquement ses jambes en tailleur, elle se rencognait dans le fond de sa chaise longue.

Lady Horneby se levait, venait s'appuyer des deux mains sur le dossier du meuble et, posant doucement sa joue sur celle de la révoltée : « Au contraire, il faut garder toutes ces jolies lingeries et ces modes parisiennes. Il faut songer à être très belle, ma mignonne. Harry ne revient il pas au printemps. — Harry ! et la malade avait un regard à la fois effaré et joyeux. — Mais oui, il quitte son régiment fin avril, tu le sais, et il doit être à Londres dans la première quinzaine de juin, il s'arrêtera certainement ici pour saluer sa fiancée au passage. Ellen ne veut donc plus plaire à son cousin ? — Oh ! maman. » La jeune fille avait levé les bras et tendrement attirait sa mère contre elle. Une longue étreinte unissait les deux femmes.

En prononçant le nom d'Harry, lady Horneby avait touché une des fibres secrètes d'Ellen ; les deux jeunes gens avaient été élevés ensemble et vaguement destinés l'un à l'autre dans les projets de leurs parents ; miss Horneby adorait son cousin. Depuis quatre ans qu'il était aux Indes, il n'avait jamais cessé de donner de ses nouvelles tous les mois ; cette correspondance était une des grandes joies d'Ellen, une de ses grandes préoccupations aussi. Dans ses lettres la jeune fille racontait tout à l'officier sur ses déplacements, ses excursions, ses voyages, ses bals, ses végliones, ses parties de tennis et ses succès mondains ; elle lui racontait même ses flirts, elle y était parfois hardie, car cette petite fille ardente était aventureuse et coquette ; mais, au

cours de ses imprudences, Ellen n'avait jamais oublié la longue moustache blonde et le torse corseté de rouge de son beau cousin.

« Je me soignerai donc, maman, disait la malade blottie comme un petit enfant contre sa mère. — Et il le faut, tu sais, ma chérie, tu as beaucoup maigri ; tu es encore jolie, certes, mais ces grands yeux-là sont creux et ce visage est émacié par la fièvre. Tiens, regarde dans ce miroir, et, atteignant d'une main une petite glace ovale posée sur la table, lady Horneby la tendait à sa fille. Il ne faut pourtant pas que ce bel officier ne te reconnaisse pas. »

La jeune fille était devenue pensive, elle se regardait longuement dans le miroir. « Oui, j'étais plus jolie », et elle faisait un geste vers la cheminée. Lady Horneby devinait son désir, elle allait y prendre un portrait d'homme encadré d'argent ciselé : c'était la photographie d'Harry Astlher. Miss Ellen Horneby le contemplait longuement. Il y eut un silence. « Oui, Gladys est plus grasse que moi, mais elle est brune, pensait tout haut la poitrinaire. J'engraisserai à Hyères, maman ? — Mais certainement, du moment que tu iras mieux, l'embonpoint te reviendra. » La jeune fille avait laissé le portrait et repris le miroir. « Alors nous allons à Hyères, câlinait lady Horneby, puisqu'il le faut ? Et tu consentiras à te soigner sérieusement enfin, à suivre à la lettre toutes les ordonnances, tu ne te révolteras pas contre les prescriptions des médecins. On se couchera tôt, on ne sortira pas après le coucher

du soleil, on mangera toutes les bouillies d'avoine sans faire la grimace. — Oui, maman. — Et pour commencer, faisait l'Anglaise enhardie, nous n'irons pas à l'Opéra ce soir. — Comment ! — Le docteur Hameroy l'exige. L'humidité de ces brouillards est tout ce qu'il a de plus mauvais pour toi. Sortir le soir, c'est risquer une rechute. Tu ne voudrais pas m'attrister davantage, dis ? — Soit, nous n'irons pas au *Tannhauser*, et tout à coup se précipitant contre sa mère d'un élan un peu sauvage : Mais dis, maman, dis, on me guérira ! » Lady Horneby pressait sa fille entre ses bras, elle appuyait lentement ses lèvres sur ses paupières, mais à la même minute une crispation douloureuse contractait tout son pauvre visage. Elle venait de percevoir dans l'haleine de sa fille la petite odeur de pourriture qu'elle avait si souvent respirée sur la bouche de ses autres enfants, et cette petite odeur-là ne la trompait pas.

Le rapide de luxe filait à travers la Crau incendiée de soleil. Adossée dans un angle du sleeping-car, Ellen Horneby, tout emmitouflée de lainages blancs et de fourrures, regardait fuir, sous le ciel implacablement bleu, l'aridité grise des plaines arlésiennes.

Assise en face d'elle, lady Horneby semblait dormir, mais son regard veillait sous le rideau de ses paupières. L'Anglaise les avait baissées pour mieux examiner sa fille, elle ne voulait pas que la malade pût lire dans ses prunelles la douleur et l'effroi de ses observations. Une nuit de chemin de fer avait-elle pu ravager à ce point la malade, n'était-ce pas

plutôt la lumière crue du Midi qui accusait aussi cruellement cette pâleur plombée et cette maigreur? et lady Horneby en arrivait à maudire ce soleil de Provence qui défigurait ainsi son enfant. Que de précautions pourtant n'avait-on pas prises pour alléger les fatigues de ce voyage? Les deux femmes avaient quitté Paris l'avant-veille, par le train du soir. Parties dans la brume et le verglas, elles avaient trouvé le lendemain matin à huit heures, au-dessus des murailles crénelées d'Avignon, l'azur éclatant d'un ciel guérisseur.

Avignon! Elles y avaient passé la journée, Hameroy avait conseillé cette étape, elle coupait en deux le voyage et en diminuait d'autant la lassitude. Un télégramme avait préparé à l'hôtel deux chambres chauffées, où la jeune fille avait paressé jusqu'à deux heures de l'après-midi. Hameroy avait préféré le calme ensoleillé de la ville des Papes à la vie trépidante et au mouvement énervant de Marseille. La mère et la fille avaient la veille couché à Avignon et en étaient reparties le matin même; elles arriveraient à Toulon à onze heures et seraient à midi à Hyères.

Hameroy avait bien recommandé d'abréger le plus possible la vie d'hôtel, il voulait voir la malade en villa, le plus haut dans la vieille ville, la jeune fille ne dût-elle jamais descendre dans le nouvel Hyères; car il comptait encore bien plus sur le grand air et la lumière que sur la chaleur pour mener à bien la guérison; et surtout pas de prome-

nades en voitures, Hameroy les avait formellement interdites. On s'y attarde toujours, avait-il dit, et c'est ainsi qu'on prend froid.

Ces dernières recommandations, le grand praticien avait pris la peine de venir les faire lui-même à domicile. Le jour de leur départ, dans la matinée, il avait trouvé le temps, en sortant de sa clinique, de passer à leur hôtel. Il avait demandé lady Horneby au salon et lui avait donné là les instructions dernières. « Didier, le docteur Didier, n'aura qu'à vous surveiller, je lui ai écrit d'ailleurs ; mais maintenant, rappelez-vous ceci, madame, car le salut de votre fille en dépend : vous avez trop longtemps obéi, le temps est passé de l'obéissance, il faut maintenant vous faire obéir », et voilà qu'en contemplant le pauvre visage dévasté de la malade, lady Horneby s'apercevait avec terreur qu'hier encore elle avait cédé et enfreint les prescriptions de la Faculté. A quatre heures, Ellen s'ennuyant à l'hôtel avait voulu sortir, elle avait voulu aller revoir en voiture Villeneuve-les-Avignon, de l'autre côté du Rhône, Villeneuve-les-Avignon visité par elle, le printemps dernier, avec Gladys Harvey et toute une bande joyeuse de Monte-Carlo.

Villeneuve-les-Avignon et l'incurable mélancolie de cette ville de palais de cardinaux et de prélats, devenus des logis de paysans ! L'automne empourpré du Midi n'en avait pas diminué la tristesse ; la mère et la fille avaient erré, le cœur étreint, dans ces ruines déjà envahies par l'ombre et le crépus-

cule. Au fort Saint-André, où la jeune fille avait voulu monter, un vent froid s'était tout à coup élevé, des tourbillons de poussière avaient brusquement enveloppé la masse ronde des tours, et l'Anglaise se rappelait parfaitement son effroi en voyant une vieille croix de fer osciller sous le vent, au milieu des décombres.

Les deux femmes étaient revenues, le cœur serré d'une indicible angoisse, dans la bise aigre et les nuages de poussière d'une tombée de nuit équivoque. A l'horizon, un ciel de colère, un ciel on eût dit de flamme et de sang silhouettait en noir bleu la haute masse du Dum et les murs crénelés de la ville.

Pourvu qu'Ellen n'eut pas pris froid dans cette promenade !

Le train traversait justement les bastions effondrés du vieil Arles.

Du remblai de la voie lady Horneby découvrait les cyprès des Aliscamps. Leurs hautes quenouilles l'oppressaient comme un présage et, à la même minute, sa fille assoupie lui apparaissait si livide, si décharnée qu'elle faisait malgré elle un mouvement pour rompre ce sommeil de malade trop semblable à la mort.

« Mais qu'as-tu donc maman », faisait miss Horneby en soulevant ses paupières ; elle attachait sur sa mère la transparence bleue de deux prunelles étonnées où se reflétait tout l'azur du ciel. Un flot de sang rose éclairait le visage blême, la lumière du Midi avait transfiguré toute cette lassitude, et lady Horneby se reprenait à espérer.

III

LETTRES DE CANNES

« Une lettre de Cannes, ma chérie ! » et lady Horneby, entrée sur la pointe des pieds, déposait le courrier sur le lit d'Ellen ; la malade entr'ouvrait ses paupières : « Une lettre de Gladys, donne ! » et d'un geste nonchalant la jeune fille prenait la lettre et la glissait sous les dentelles de l'oreiller. « Comment ! tu ne l'ouvres pas, demandait la mère. — Oh ! tout à l'heure, j'ai bien le temps ; songe, toute la journée, et miss Horneby se retournait dans la blancheur de ses draps. — Tu ne te sens pas plus mal au moins ! tu n'es pas fatiguée. — Oh, pas plus que les autres matins, je suis toujours un peu lasse au réveil, maman. Quelle heure est-il ? — Dix heures. — Comment ! voilà deux heures que je dors. — Ah ! c'est autant de pris sur l'ennemi. Vois, quel beau soleil, Ellen ; ah, sommes-nous gâtées ! quel temps ! — Oui, toujours le même,

nous n'avons pas encore eu de pluie depuis bientôt trois mois. Il y a des heures où ce sempiternel soleil me donne envie de pleurer. — Oh ! Ellen, disait lady Horneby d'un ton de reproche, comme tu es injuste ! Tu t'ennuies ? — Dame, ça n'est pas très gai. — Nous allons faire une belle promenade aujourd'hui, ma chérie. — Oui, dans les ruines du château, à côté. Les ruines le samedi, les ruines le lundi, les ruines le mardi, les ruines le dimanche, toujours les ruines. Ah ! les plaisirs d'ici ne sont pas variés. » Lady Horneby avait un geste désolé. « Mais, ma pauvre petite Ellen, puisque c'est pour ton bien ! — Oui, je sais, est-ce que le docteur Didier est déjà venu ? — Oui, mais tu dormais, il repassera tantôt. — Il m'ennuie, moi, le docteur Didier. — Ah ! Ellen, peux-tu dire ! un homme si dévoué et qui te soigne si bien ! — Oui, un bien brave homme, m'a-t-il encore guérie ? — Mais il faut plus de temps que cela, ma chérie. — Oh ! maman, comme tu es naïve ! mais dans le monde on met autant de temps à vivre qu'à mourir. — Tu es insupportable. Tu ne souffres pas davantage aujourd'hui ? — Mais non, tu sais bien que lorsque je suis taquine, c'est que je vais mieux. — Soit, taquine-moi tant que tu voudras, mais ne dis pas de mal du docteur. Que deviendrions-nous sans lui ici, qu'y serions-nous devenues ? — Comme s'il n'y avait que lui à Hyères. C'est vrai qu'il nous a trouvé cette maison. — Et elle n'est pas bien cette maison ? Elle te plaisait tant au commencement. Impossible

d'avoir une vue plus admirable. — Oh ! oui, la vue est admirable, mais je la connais », faisait la jeune fille pendant qu'instinctivement soulevée, elle tendait le cou vers les fenêtres.

Les deux croisées grandes ouvertes laissaient entrer le bleu du ciel et le bleu du large ; une éblouissante matinée de fin de février pailletait d'argent l'azur moiré de la mer, la Méditerranée frottée d'ail, comme disent les pêcheurs provençaux, la mer, le ciel et, à l'horizon, les découpures nettes et précises de Porquerolles, posées comme à plat sur la surface d'un miroir. C'est tout cela qu'on découvrait de la villa des dames Horneby ; leur maison était tout à fait dans la ville haute, une des dernières du vieil Hyères, aux confins d'un faubourg, à deux cents mètres au moins au-dessus de l'église. Un sentier rocailleux tout criblé de soleil, impraticable pour des voitures, y conduisait entre des vieux murs de jardins. Les bagages de ces dames avaient dû y être transportés à bras.

C'est le docteur Didier qui avait trouvé cette maison. Des raisons sérieuses avaient motivé son choix ; la difficulté des communications rendait impossible toute promenade en voiture, c'était moins une retraite qu'une aire, et dans ce nid d'aigles, Ellen Horneby ne pouvait songer à descendre dans Hyères, il eût fallu en remonter. Obéissant ainsi aux prescriptions d'Hameroy, le docteur Didier coupait court aux *five o'clock tea* des grands hôtels et à toute tentative de sorties du

soir. La malade était bien isolée dans une température de serre assainie par toutes les brises du large.

Lady Horneby avait aveuglément accepté cet exil. La villa Soleil avait dans le pays une légende qui lui aurait tout fait supporter. Un vieux Maître italien et des plus célèbres, il y a quarante années, y était mort à quatre-vingt-dix-ans. Venu s'échouer à Hyères à soixante-cinq ans, accompagné de sa femme, très usé et plus gravement atteint, la villa Soleil et le climat des îles d'Or lui avaient rendu la santé, mieux, l'avaient prolongé de vingt-cinq ans ; le vieux Maître s'était comme desséché et momifié dans le soleil. L'exemple de cette longévité avait immédiatement décidé lady Horneby, elle espérait désespérément tout de ce calme et de cette situation pour le salut de sa fille.

La villa, haute de deux étages, mais assez petite en somme, commandait un petit jardin en terrasse planté de citronniers et d'orangers comme un jardin d'Italie. Des lauriers roses y voisinaient aussi avec les bougainvillias. De la terrasse on dominait tous les toits de la ville, qui dévalaient, découpés et pointus, le long des rues, en pentes pittoresques comme dans un décor ; mais de la chambre d'Ellen, située au premier, on ne voyait que le ciel et la mer. Une branche d'amandier en fleurs, jaillie comme une fusée, se découpait délicate et rose sur le bleu lumineux du ciel. C'est cette floconneuse aquarelle que fixaient les yeux de la jeune fille,

tandis que ses narines palpitantes humaient les senteurs du jardin. La douceur merveilleuse du climat y faisait éclater à la fois toutes les sèves sans souci des saisons, et de la floraison simultanée des bougainvillias, des orangers, des œillets et des clématites, montaient des fragrances de vanille, d'encens et de miel.

La jeune fille, dans un bien-être inconscient, y respirait d'une narine avide, néanmoins étourdie.

Elle s'était même un peu assoupie. « Et le docteur, disait-elle d'une voix distraite, il a apporté des fleurs ? — Comme toujours, tu le demandes ? — Fais voir. — Tu les verras en bas, pas dans ta chambre, tu sais. Celles du jardin ne te suffisent pas ? l'air en est imprégné. — Soit, quelles fleurs est-ce ? — Des roses blanches et rouges, mais splendides. — Ah ! toujours des roses, traînait la voix lassée de la malade. » Ellen avait dit cela du même ton que toujours du soleil.

Il y eut un silence, la malade était tombée dans sa torpeur. Lady Horneby ne pouvait s'habituer à ces somnolences, elles l'effrayaient ; elle prenait sur une commode le vaporisateur rempli d'extrait d'eucalyptus et le faisait manœuvrer, essayant d'éveiller un peu l'atmosphère alourdie de parfums de la pièce. Ellen suivait ses mouvements, l'œil embusqué sous la frange de ses cils. « Maman ! faisait-elle de sa voix d'enfant gâtée, je n'entends pas la guitare de Marius, ce matin. — Il est allé à Toulon, mon enfant. — Ah ! » Et ce fut tout.

Marius Ayrargues était le neveu de la propriétaire des dames Horneby, le neveu chéri et choyé de la vieille Mme Ayrargues, veuve de M. Théodore Ayrargues, employé de la Mairie, propriétaire de la villa Soleil et de quelques autres immeubles à Hyères.

L'été, Mme Ayrargues habitait avec son neveu la villa qu'elle louait l'hiver ; la location faite, elle se retirait dans un petit logement hâtivement bâti au bout du jardin, la cuisine demeurait commune. Lady Horneby s'applaudissait maintenant de cette complication qui l'avait effarée dans les premiers temps ; la vieille Mme Ayrargues cuisinait de merveilleux plats du pays, dont la haute saveur avait souvent réveillé l'appétit hésitant d'Ellen. La complaisance de Mme Ayrargues était sans limite, elle s'était mise à l'entière disposition de ses locataires, leur avait fourni des domestiques du pays, les surveillait, les dirigeant au besoin pendant que lady Horneby était retenue près de sa fille ; la cuisinière Aliette et Mme Ayrargues faisaient ensemble le marché, la table des Anglaises y gagnait. Brigitte, la femme de chambre de ces dames, était la seule à s'offusquer de tant de privautés, elle trouvait la vieille Ayrargues un peu familière. Lady Horneby, elle, s'en amusait ; les allures trotte-menu de souris grise et la volubilité de Mme Ayrargues enchantaient Ellen.

Marius Ayrargues avait vingt-quatre ans, c'était l'idole et la seule passion de sa tante. Marius

Ayrargues sortait du 7e alpin ; il avait fait son service à Antibes, il en avait rapporté les galons de sous-officier et un goût inné pour la paresse ; la faiblesse de sa tante l'y encourageait. C'était un garçon trapu, mais aux attaches fines ; la race maure, si longtemps maîtresse absolue du pays, avait laissé en lui de profondes empreintes. Des Sarrasins, dont il était évidemment un lointain descendant, Marius Ayrargues avait le teint mat et ambré, le nez busqué aux narines sensuelles, les dents aiguës et blanches dans une bouche épaisse et le poil noir, dru et luisant : il en avait surtout la souplesse d'attitudes et les gestes enveloppants. Une langueur caressante y contrastait avec l'extraordinaire agilité de ses mains, le regard seul était chez lui bien provençal. Il roulait, sous des paupières long cillées de noir, des prunelles d'un bleu de nuit, des vrais yeux de Grec marseillais. Marius, intuitif et roublard comme tous ceux de sa race, jouait merveilleusement de ses yeux. Grâce à eux, il obtenait tout de sa tante.

Marius Ayrargues ne faisait rien. Depuis sa sortie du régiment, il attendait un emploi dans les Assurances qu'on lui avait promis, à Toulon ou à Marseille. En attendant, il battait les cartes dans les cafés de la ville neuve, allait au Casino le soir ou, assis sur une chaise de la cuisine, jouait indolemment de la guitare. De temps en temps, il allait à Toulon, pour y voir si la place venait, mais la place ne venait pas. On lui en proposait bien une à Lyon, mais sa tante ne voulait pas le laisser partir si loin, et Marius était

bien forcé de reprendre sa manille au café du Commerce et les habaneras qu'il grattait vaguement sur les cordes de sa guitare... Le meilleur garçon du monde au demeurant. C'est ce Sarrasin mâtiné de Provençal, que ces dames Horneby avaient rencontré à leur première visite à la villa Soleil. Assis sur une chaise de la cuisine, avec, sur ses genoux, son éternelle guitare, à leur entrée, le Sarrasin ne s'était même pas levé. Il en montait tant, de ces Anglaises et de ces Américaines qui venaient visiter la villa et ne la louaient pas, mais la vue de miss Ellen, toute blonde et toute blanche dans un long manteau de drap blanc, avait éveillé le regard de Marius; et du bleu profond de ses prunelles tout le clair-obscur de la cuisine avait été soudain illuminé. « Handsome », avait dit simplement miss Ellen, avec la même intonation qu'elle eût eue devant un bronze de Musée ou un jeune tigre du jardin zoologique de Cimiez.

Maintenant, Marius Ayrargues et la jeune Anglaise étaient bons amis; le Sarrasin s'était apprivoisé et la Saxonne était un peu descendue de son piédestal, mais néanmoins un mutuel dédain persistait entre eux, marquant la différence des races. Pour la fille de lady Horneby, le beau Hyérois n'était rien de plus qu'un joli bibelot d'art, un bibelot vivant qui cadrait bien avec le ciel et le climat du pays. Il meublait, animait un peu la tristesse de la maison. Marius, lui, avait de la pitié, mais une pitié méprisante, pour cette anémie et cette mai-

greur ; sa santé vigoureuse avait la peur de la maladie ; pour rien au monde il n'eût touché les lèvres de cette poitrinaire, mais il admirait le luxe de ses robes, les dentelles de ses peignoirs et la soie claire de ses dessous. Marius, en bon méridional, avait le culte et le respect de l'argent : ces dames Horneby représentaient la richesse. La malade aimait les vagues bourdonnements dont la guitare du jeune homme emplissait la maison ; parfois il lui arrivait de descendre au jardin et de lui demander de jouer pour elle quelques-uns de ses airs d'Espagne. Marius, flatté, s'asseyait sur un pliant auprès de la guérite d'osier où s'était installée l'Anglaise. Il prenait une pose abandonnée et, mettant en valeur sa main qu'il savait belle, il jouait avec toute sa petite âme futile et musicienne, en veloutant des œillades et se cambrant d'un air avantageux. Ses simagrées amusaient énormément la mère et la fille, elles émotionnaient la tante, qui, remplie de vagues espérances, pensait in petto : si la petite pouvait s'éprendre de Marius ! Le Hyérois apportait presque journellement des fleurs à ces dames ; elles sont pour rien au marché d'Hyères, et puis Marius avait tant de jardiniers parmi ses amis. Le jour des Rois, qui est une grande fête en Angleterre, Mme Horneby, pour distraire Ellen, avait prié Mme Ayrargues et son neveu à sa table, le docteur Didier était du dîner. Au dessert, on avait tiré les Rois, la fève était échue à Marius. Un caprice du pâtissier avait remplacé la fève par une

bague ; rouge de cette allusion, Marius n'avait pas osé prendre pour reine miss Ellen, il avait offert la royauté à lady Horneby : cet incident avait fait tressaillir Mme Ayrargues. Pour elle, il y avait dans la villa Soleil comme une atmosphère de fiançailles.

Ellen s'était de nouveau assoupie, lady Horneby se penchait sur la jeune fille, ramenait sur cette poitrine les couvertures un peu dérangées et regagnait la porte sur la pointe des pieds. Elle descendait au rez-de-chaussée.

Elle y trouvait le docteur Didier. « Eh bien ? — Ah ! vous tombez mal, elle redort, le sommeil vient de la reprendre. — Eh bien, tant mieux, tant mieux, elle répare pendant qu'elle dort, rien n'est meilleur pour elle, c'est le sommeil qui refait les tissus. » L'Anglaise hochait la tête ; un doute était dans ses yeux. « Moi, je n'aime pas ces somnolences, docteur car elle ne dort pas à vrai dire, ce sont des sortes de torpeur, comme un affaissement de tout son être. — Mais vous vous forgez des chimères à plaisir. — Non, docteur, car je connais ces lassitudes de longue date, je les ai vues à des êtres chers que j'ai perdus. — Mais vous comptez sans la douceur de ce climat. C'est ce trop de sève et ce trop de parfums qui engourdit et amollit. Tant mieux si miss Ellen s'abandonne dans cette caresse, elle renouvelle et vivifie son sang appauvri. — Mais une chose m'inquiète encore davantage que cet engourdissement, c'est son indifférence. Ellen ne s'intéresse plus à rien, elle si surexcitée, si vibrante, inquiète de la

mode et de tout, à l'affût des nouvelles de Monte-Carlo, de Paris et de Londres, elle vit maintenant sans se préoccuper de rien. — Elle se laisse vivre. C'est excellent, la vie d'une plante. — D'une plante qui se meurt, docteur ; il me semble à moi que son intelligence s'éteint. — Vous la préféreriez nerveuse, exaspérée de sensations et de révoltes, usant son peu de force dans des émotions et des déperditions de phosphore. Vous n'êtes pas raisonnable, milady, je ne vous reconnais plus. — Ah ! je suis si malheureuse, docteur ! » Le vieil homme prenait les mains de l'Anglaise. « Voyons, un peu de courage. » Alors lady Horneby, avec un sourire amer : « Je ne peux plus espérer. — Quel enfantillage ! Voyons, vous ne me dites pas tout, vous avez eu une scène avec votre fille ? — Oh ! j'aimerais bien mieux une scène que ce qui est arrivé. — Il est donc arrivé quelque chose ? — Oui, il est arrivé un rien qui pour moi est très grave, une lettre de Cannes, une lettre de miss Harvey Gladys. Harvey est une amie de ma fille, nous avons passé tout un hiver ensemble à Cannes. Gladys est une flirteuse et une yachtman, c'est aussi une fervente d'automobile. Gladys Harvey, elle, a la santé. Nous avions les mêmes relations sur la Riviera et à Londres ; miss Harvey et ma fille avaient les mêmes flirts, les mêmes succès dans le monde, il y avait même entre elles une petite pointe de rivalité. Avant le départ d'Harry pour l'Inde, il y avait quelque chose entre elle et lui ; mais il y a encore deux ans, Ellen était autrement jolie ; néan-

moins ma fille et miss Harvey sont demeurées en correspondance. Il y a encore un mois, Ellen était très occupée de ce qui se passait à Cannes et des gestes de Gladys. Eh bien, ce matin, ma pauvre enfant a reçu une lettre de Cannes lui racontant certainement tout le carnaval, Ellen ne l'a même pas ouverte et l'a mise sous son oreiller. — Mais elle la lit peut-être maintenant, chère madame. » En effet, sa mère à peine sortie, miss Horneby avait décacheté vivement la lettre et ses yeux avides en avaient dévoré les huit pages. Maintenant elle les relisait encore à travers ses larmes et, la nuit suivante, sa mère une fois endormie, elle rallumait sa bougie et reprenait la lecture douloureuse et exécrée.

IV

BAINS DE SOLEIL

La villa Soleil et sa petite terrasse, débordante de feuillages et de fleurs, regardaient la ville et la mer. Derrière, courait un sentier rocailleux, presqu'un calvaire ; de l'autre côté du chemin, se dressait un grand mur, un mur de pierres crevassé et lézardé au chêneau croulant, avec des arbustes jaillis des fissures et mêlant leurs branches à un lierre poussiéreux.

Ce mur, d'où s'élance, tous les cent mètres, la silhouette d'une tour, est la muraille d'enceinte de l'ancien château d'Hyères. Le château a disparu, mais la ceinture de remparts est demeurée, épousant étroitement la montagne, escaladant le roc et la pierraille, dominant ici le vide pour s'y précipiter tout à coup, et plus loin se collant contre les blocs de schiste et semblant les soutenir. De loin, c'est comme une écharpe de pierre et de granit,

mollement nouée à mi-flanc du sommet : écharpe, elle ondule, s'abaissant de ci et remontant de là avec une souplesse d'eau courante ; mais cette apparente irrégularité n'est qu'une parfaite compréhension d'un point stratégique. Ainsi pénétrée d'ouvrages de défense dans ses moindres replis, la montagne et la citadelle ne formaient qu'un, et dans cette mise à profit de tous ces accidents de nature, se reconnaît encore, après plus de huit siècles, l'ingéniosité maure.

Les Maures, ces merveilleux architectes et ces plus merveilleux ingénieurs. Les Maures, c'est-à-dire toute l'Espagne, la grande Espagne : Tolède, Séville, Grenade et Cordoue ; et la mosquée, cette aïeule de la cathédrale. Les Maures sont encore vivants à Hyères. L'enceinte de murailles et de tours croulantes ne contient plus que des décombres, mais, sous le ciel implacablement bleu de l'Espagne, les cours d'allées du Généraliffe, ses salles de mosaïque, et ses fontaines jaillissantes dans leurs vasques de marbre, ses corridors de buis et d'ifs taillés ne donnent pas une plus puissante idée de la domination maure que ces quelques pierres éparses du château d'Hyères, sous l'azur provençal. Oui, les Maures vivent encore à Hyères. C'est l'empreinte sarrasine qui ajoute tant de grandeur au paysage ; d'ailleurs, le site est africain et les Barbaresques devaient s'y sentir chez eux. Ils avaient devant eux la mer, la Méditerranée qui les avait apportés, eux et leurs tartanes, la Méditerranée,

c'est-à-dire pour eux le chemin de la patrie; à leurs pieds, la ville conquise et esclave et, derrière eux enfin, comme à droite et à gauche, cet horizon de montagnes qui est encore plus beau que celui de la mer et qui a conservé leur nom, les Maures ! et la molle chevauchée de leurs cimes boisées, leurs forêts de chênes-lièges et leurs pins parasols. « Voyez, ce sont les vallons de la Kroumirie », avait fait remarquer le docteur Didier à lady Horneby, la première fois qu'il lui avait fait les honneurs des ruines. —

« Oui, le paysage est arabe », avait répondu l'Anglaise qui avait voyagé. « Et la végétation donc! » avait renchéri le docteur. En effet, palmiers nains, figuiers de Barbarie, lentisques et agaves avaient envahi les trois kilomètres de solitude compris entre les murs. Ah ! la magie de lumière, la pureté d'atmosphère et la transparence de ce ciel, lady Horneby les avait déjà rencontrées ailleurs, au cours de douloureuses étapes en compagnie de malades chéris, que l'Algérie n'avait pas sauvés. Cette odeur d'herbes brûlées et de roses pâmées de chaleur, l'Anglaise l'avait respirée dans les cimetières arabes à Tlemcem et à Blidah, et à Biskra aussi plus loin dans le désert. Oui, tout était arabe dans ce site, et ils avaient bien choisi, les pirates.

Ils dominaient tout de cette citadelle, tout, la montagne et la mer, et dans ces dix-huit tours, observant l'horizon, l'Anglo-Saxonne avait encore reconnu le génie de la race, cette race de guetteurs..., l'Arabe qui toujours guette, accroupi au flanc de la

colline, affalé dans le fossé du chemin, ou couché parmi l'alfa de la brousse, l'arabe pilleur et détrousseur, couleur d'herbe roussie, de poussière et de pierre, l'arabe confondu avec le paysage, qu'il surveille et rançonne dans la personne du voyageur.

Lady Horneby avait visité Grenade et le palais de Boabdil. Une mélancolie l'étreignait, une nostalgie aussi, devant l'abandon de ces ruines, dans ce site voluptueux et sauvage, en face de cette mer bornée par des îles et la grisaille monotone des Salins d'Hyères.

« C'est là qu'il faudra venir tous les après-midi avec notre malade, avait déclaré le docteur, vous n'aurez qu'à traverser le chemin, je vous aurai la clef de la petite porte. Il faudra demeurer avec elle parmi ces décombres, des heures et des heures, au milieu de ces roches et de ces arbustes pétillants de soleil. Des bains de chaleur et de lumière, oui, pas autre chose, et de grand air aussi. Vous ne trouverez cela nulle part ailleurs. Il faut que miss Ellen redevienne une plante, qu'elle participe à la poussée des sèves, à la fermentation vivace de l'herbe et de la fleur. Si l'on soupçonnait quelle force il y a dans la terre surchauffée par le soleil ! Je voudrais à notre malade une âme végétale. Vous rentrerez dès que l'air fraîchira, une heure avant le coucher du soleil ; vous emporterez des oreillers, des couvertures, Mlle Horneby s'étendra par terre ; vous emporterez des livres aussi ; ce sera un peu dur dans les com-

mencements, mais une fois l'habitude prise, le système nerveux ne fera plus des siennes et la santé reviendra. La solitude et le soleil, on guérit tout avec cela. » « Et vous n'avez pas guéri votre fille », pensait en elle-même lady Horneby. Elle n'en suivait pas moins à la lettre les prescriptions du médecin.

Tous les jours après le déjeuner, les deux femmes traversaient la route, Brigitte les accompagnait portant des couvertures, des fourrures et des coussins, on ouvrait la petite porte et, une fois dans l'enceinte, on cherchait une place ensoleillée où installer Ellen. La malade s'étalait à l'ombre menue de quelque arbuste grêle et la cure de soleil commençait. Autour d'elle dans l'azur intense, des silhouettes de tours crénelées s'élevaient de place en place, presque plates, tours sarrasines dont l'embrasure des créneaux est si profonde qu'elle semble darder une dentelure de tridents dans le ciel ; des broussailles épineuses embaumaient, une flore de montagne inconnue et sauvage avait violenté les ruines de corolles éclatantes, toute l'enceinte fleurait le miel. Des vallées voisines montait une atmosphère de fournaise odorante.

Il y avait déjà quatre mois qu'Ellen Horneby y venait tous les jours prendre un long bain de soleil.

On était à la fin d'avril, Hyères commençait à se vider d'étrangers, deux hôtels avaient déjà fermé, l'exode des malades pour l'Angleterre et les patries

lointaines s'accentuait depuis une quinzaine. Dans le pays déjà déserté on sentait s'établir l'atmosphère lourde de l'été ; une somnolence avait gagné les rues et les places, mais pour Ellen Horneby le docteur Didier n'avait pas encore permis le départ, il la voulait garder au moins jusqu'au 15 mai.

La jeune fille s'était résignée, elle semblait avoir abdiqué toute volonté et, cette belle journée d'avril, elle était donc là comme tous les jours, avec sa femme de chambre et sa mère, parmi les roches brûlantes du vieux château d'Hyères. L'après-midi était particulièrement chaud, et même à ces hauteurs l'air aurait opprimé sans la brise du large.

Sur la mer étale, comme sur la ville assoupie par la sieste, rien que du silence ; mais dans la vaste enceinte, foisonnante de feuilles et de corolles, un murmure ailé, continu, fait de vibrations d'insectes, de crissements de cigales et de fermentations de sèves, qui est peut-être la voix de la solitude ; parfois, en écho, un claquement de fouet et le bruit amorti de charroi sur une route.

Lady Horneby, croyant sa fille assoupie, s'était un peu écartée et vaguait deci delà, parmi les décombres en fleurs, mais Ellen ne dormait pas. Abritée sous la soie écrue d'une ombrelle, elle lisait et relisait avidement une lettre reçue il y a deux mois, la lettre de Cannes dans laquelle son amie Gladys Harvey lui détaillait les fêtes et les joies du carnaval. Ces huit pages d'une écriture volontaire et serrée, combien de fois ne les avait-elle pas prises et reprises !

Sous l'écran de l'ombrelle traversée de soleil, la malade la déchiffrait avidement ; certains passages surtout l'enfiévraient.

Au premier véglione nous avons déguisé mon frère Réginald en femme, il était délicieux. Il avait un domino de moire rose sur une jupe de satin blanc à maman, et un vrai décolletage tu sais, avec un collier de perles; c'est Albert qui l'avait coiffé. La princesse Nydorff a voulu lui servir de cavalier, Réginald lui a prêté son frac. Ainsi travestie, Nadège était parfaite, plus homme encore que Réginald était jeune fille ; ils ont eu un succès fou. Tout le monde les invitait à souper, dans les couloirs on les suivait à la trace, et dans la salle on se mettait sur des rangs pour les voir passer ; moi, j'étais dans la loge avec maman et me suis bien gardée d'en sortir, car les masques me font peur ; mais au fond je crois que personne ne s'y est trompé, car c'étaient les femmes qui étaient les plus enragées après mon frère et les hommes après la princesse... Au bal costumé de lady Symmer j'étais en clown bleu turquoise, en clown et non en clownesse, tu m'entends bien. Maman m'avait prêté sa barrette de diamants, laquelle vaut deux cent mille, j'en avais fait un bracelet de cheville, c'était étourdissant ; j'avais une énorme fraise de tulle d'argent et sur la tête un tout petit bonnet de velours noir orné de deux longues ailes de libellule en gaze transparente ocellée, commme une plume de paon ; le Grand-Duc Serge m'a complimentée ; j'ai soupé à la

table du Grand-Duc Wladimir !... A la bataille de fleurs, notre break était tout en œillets jaunes, dits soleil de Nice, et en hortensias bleu pâle, nous étions là une dizaine de fous, dont la princesse Nydorff et sa sœur miss Eacon qu'on prétend aimée du Kronprinz. Bob Forgett avait eu une idée lumineuse : il avait acheté plus de cinquante cochons en baudruche, gros comme de vrais cochons de lait, et les avait suspendus un peu partout parmi les fleurs de notre voiture. Sur la Croisette tout le monde se tordait ; nous avons remporté le premier prix, une hideuse et luxueuse bannière tout en satin cerise... Il en est arrivé une bien bonne à la marquise de Baumanour, à l'hôtel Gallia. L'autre soir, il y avait des musicanti de passage au dîner, elle fait remettre un louis à un soliste de violon dont le jeu l'avait enchantée ; à dix heures, elle monte chez elle et, à sa grande stupeur, trouve le musicien dans sa chambre; elle se récrie. « Mais pour ce prix-là, zézaie le violon obséquieux, ze donne toujouzours une aubade particulare », et mille autres folies suivaient. Ellen Horneby s'en grisait passionnément, les pommettes allumées et les prunelles luisantes.

« Mademoiselle ! où êtes-vous ? une lettre pour vous ! » La voix de Marius Ayrargues appelait à travers les ruines, la jeune fille agitait son ombrelle, le Hyérois enjambait les décombres. En trois bonds il était auprès d'elle. « C'est le facteur qui vient de la remettre, j'ai tenu à vous l'apporter moi-même.

— Donnez. » La jeune fille s'était emparée précipitamment de la lettre, elle en avait reconnu l'écriture ; elle ne daignait même pas constater combien Marius Ayrargues debout sous le ciel bleu, parmi les agaves et les lentisques pétillants de lumière, était violemment sarrasin ; la lettre était de Gladys Harvey. Un peu dépité, le beau Marius tournait les talons et s'enfonçait dans les ruines.

Ellen Horneby n'avait pas reçu de lettre de Gladys depuis deux mois. *Ma Beauté*, disait celle-ci, *une grande nouvelle. Nous serons à Hyères demain ou après-demain, maman, Réginald, la princesse Nydorff, sa sœur Dora, Bob Forgett, toute une bande joyeuse. Nous quittons Cannes avec trois automobiles, nous nous arrêtons à Hyères exprès pour toi, et un peu pour ce château, dont tu me fais de si extraordinaires descriptions. Forgett, qui le connaît, prétend que c'est le château de Klingsor dans* Parsival *et que tu dois y ressembler à une fille-fleur ; j'ai hâte de te voir dans ce cadre, car tu dois être guérie maintenant, dans tout ce soleil, ou ce ne serait pas la peine alors ! Nous comptons t'enlever, ta mère et toi, en automobile jusqu'à Marseille, nous avons réservé deux places. Là, nous trouverons le yacht d'Algernon Histay, le milliardaire américain, qui n'attend que nous pour gagner l'Espagne : escales à Barcelone, à Valence et à Carthagène. Tu es des nôtres, hein ? la mer te remettra tout à fait. A Carthagène, les timorés rentreront en France par l'Espagne,* viâ terra, *et les téméraires fileront sur Tanger, nous*

laissons les autos à Marseille. Je ne me tiens pas de joie à la pensée de te revoir et de t'embrasser ; d'ailleurs, je t'expliquerai un tas de choses et tu viendras, car je compte bien te décider.

Mes yeux dans tes yeux et tes mains sur mes lèvres.

Ton amie, Gladys.

« Maman ! une lettre de Gladys ! » Le cri avait été poussé si perçant que lady Horneby accourait éperdue ; elle trouvait sa fille debout, le visage tout rose, transfigurée, ressuscitée presque et les yeux agrandis d'une telle joie, que cette exaltation lui faisait un peu peur. « Qu'y a-t-il, mon enfant. — Il y a, il y a, maman, que Gladys, sa mère, son frère, tous seront demain ici ; ils viennent en auto, exprès pour me voir, ils nous emmènent à Marseille, de là en Espagne sur le yacht de sir Algernon Histay, oui, ils nous emmènent d'ici, maman », et la malade s'abattait avec de gros sanglots dans les bras de lady Horneby.

L'exaltation de miss Ellen Horneby était enfin tombée. Toute la journée et même une partie de la soirée, elle avait divagué en proie à une espèce de fièvre de voyages et de grands déplacements, toute à des projets de traversées et de lointains exodes éveillés en elle par la lettre de Gladys. Elle parlait, elle parlait, le verbe haut, les prunelles allumées, une fièvre dans les yeux et dans ses mains frémissantes. Coupant ses rêves par de subits accès de ten-

dresse, elle se levait de table pour venir enlacer sa mère et appuyer sa joue brûlante au front glacé de lady Horneby. « Nous partirons, maman, nous partirons, n'est-ce pas », et l'Anglaise regardait et écoutait dans une angoisse monter cette excitation maladive. Elle regardait surtout, et avec quelle épouvante ! le visage halluciné d'Ellen ; il s'y accentuait une ressemblance alarmante : c'était effrayant comme la jeune fille rappelait alors son frère Edwards Horneby, le fils adoré qu'elle avait perdu à vingt-cinq ans. Oui, c'était bien la même fièvre de mouvement et de départ.

Et puis l'exaltation avait fait place à de la prostration, et la malade s'était couchée. Lady Horneby, elle, veillait encore. Dans la solitude éclairée de la chambre voisine, elle s'attardait seule, debout dans la maison endormie, à remuer de douloureux souvenirs. Elle avait atteint des lettres et des papiers de son fils, des lettres enthousiastes sur les pays parcourus par le voyageur. Edwards avait aussi laissé un journal, un journal de ses impressions écrites au jour le jour et dans lequel s'affirmait une sensibilité artiste, et c'est ce journal que lady Horneby relisait.

Mon premier soir à Venise en septembre 1898, *l'imprévu, le saisissement et l'émotion de mon arrivée sur le Grand Canal. Après la sensation de solitude et de froid d'une lieue de lagune traversée sur la digue, immenses étendues d'eau triste, d'une*

pâleur livide, dans la mélancolie du soir ; tout à coup, de la lumière et des cris, des cris d'employés et de facchini... le tumulte des bagages réclamés par les voyageurs de tous pays. Venise, jadis auberge de rois, aujourd'hui auberge du monde. Puis, à peine sorti de la Ferrovia, *toute une flotte de gondoles assiégeant les degrés de l'escalier : « Gondola, gondola ! signore, gondola ! » Les gondoles d'hôtels avec leurs portiers à casquettes galonnées, les gondoles de louage et les gondoles privées, reconnaissables à leurs cuivres brillants. Et, dans des lueurs et des clapotements d'eau, le choc et le mouvement de ces longs cercueils en bois noir, qui sont les fiacres de Venise et vont emporter à travers canaux et* rii *cette foule dégorgée par le train.*

Un glissement lent en apparence, tant sa marche est fluide et douce, en réalité rapide, car à peine entrés dans un couloir obscur et même un peu sinistre, entre deux rangées de maisons noires qui sont une rue de Venise, nous voici dans le Grand Canal. Une immense allée d'eau s'enfonce devant nous, bordée de palais, de vieux palais à peine entrevus dans la nuit. Ils dorment, on dirait, irréels dans le recul du passé, et leur haute silhouette immobile et vétuste fait songer à une veillée de demeures fantômes tout à coup surgies dans l'enchantement de l'eau, du silence et de la nuit. Mon gondolier me les nomme au passage : la Casa d'Oro, il palazzo Borgia, il palazzo Vandramine, le palais Venière, le palais Doria, le palais Lorédan, le palais Morosini et c'est comme un

écho des siècles réveillés dans l'ombre. C'est délicieux et un peu funèbre, toutes ces gloires du passé évoquées d'un mot par une bouche que je ne vois pas, la face confuse du gondolier debout en arrière et dont la maigreur longue et souple s'exagère encore dans cette solitude d'eau nocturne et d'architectures vieillies. Nous descendons toujours le Grand Canal. C'est comme une entrée dans une ville de songe, à jamais endormie sous le geste néfaste d'un mauvais magicien, et j'ai la sensation de vivre dans une atmosphère de contes. Parfois, une autre gondole nous croise ou nous dépasse, et c'est dans le froissement de l'eau déchirée, comme une soie, la vision, l'évocation plutôt de quelque barque d'autrefois, emportant le cadavre embaumé d'une princesse de légende. E poppe, *crient de loin en loin la voix des gondoliers, et c'est une espèce de terreur enivrante dont l'angoisse m'étreint voluptueusement le cœur.*

Le Rialto, une grande arche de marbre, enjambe ici le canal, le gondolier me la désigne, et voilà que par une merveilleuse coïncidence, dont le hasard fait toujours bénéficier les poètes, toutes les cloches de Venise se mettent à chanter. L'Angelus tinte aux campaniles des soixante-seize églises ; la nuit est devenue musicale, des voix d'allégresse et de prières l'animent. Égrenées de tous ces clochers, ces sonneries proches et lointaines, portées sur l'eau des canaux, s'épanouissent toutes à la fois en une céleste et flamboyante retombée de sonorités calmes. La cité-fantôme est devenue une ville de fées ; des fenêtres

éclairées flambent joyeusement dans l'eau, l'Accademia, la Salute, la Dogana, *les grands hôtels.*

Et ce fut ma première entrée à Venise.

3 octobre 96. — *La place Saint-Marc à l'heure de la musique !*

On ne raconte ni Saint-Marc, ni San-Giorgio, ni le lion d'or de la Piazetta. On n'évoque pas plus le palais des Doges et la colonnade unique aux chapiteaux ombrés des admirables Procuraties. Venise et la place Saint-Marc, c'est le complet épanouissement de la plus fière aristocratie et de l'âme artiste d'un peuple, bercé pendant des siècles dans de la gloire et de la magnificence, et cela parmi le plus imprévu et le plus splendide décor. Venise ! C'est une apothéose de marbre, de métal orfévré et de pierres précieuses, écloses et figées au milieu d'eaux mûres et nuancées par les nuées soyeuses du plus prestigieux ciel, le ciel de Venise, que Tiepolo a peint dans ses plafonds hantés de nudités volantes, et qui est demeuré tendu de Saint-Alvize à San-Giorgio Maggiore au-dessus des campaniles et des dômes de la ville, comme un dais béni de gloire et de ferveur. Ah ! Saint-Marc, la place dallée de marbre, encadrée de palais et peuplée de statues, qu'est la Piazza, devant les cinq portails et les cinq dômes de marbre et de moire et la double ascension d'anges, des mosaïques de ces cintres.

Et la foule de la place Saint-Marc, la foule des promeneurs et des flaneurs, attablés aux cafés, de-

vant les lentes allées et venues des dentellières et des verriers de la ville déambulant par couples avec les officiers de la flotte, les marins de l'Arsenal, et tous les Allemands et tous les Anglais des Cooks et les derniers descendants des Doges. Toute l'Europe qui voyage est là, Autrichiens vêtus de vert et coiffés du petit feutre fleuri d'edelweiss ; Anglais à casquettes à carreaux, cravatés de rouge dans des homespums jaunâtres ; Russes aux doigts chargés de bagues ; Français paonnants et bavards et tous les esthètes du monde curieux de la purulence sublime, que certains veulent voir en Venise, et en mal de se mouvoir en beauté dans la cité du Carpaccio.

Toutes les laideurs cosmopolites, toutes les extravagances de Londres et de Berlin, toutes les curiosités moscovites et toutes les vanités latines aussi, on les croise et on les toise devant Jesurum et Salviati ; et ce soir, je suis du nombre, mais si absorbé par les Tiepolo et les Véronèse que je vois marcher devant moi en châle de laine et en veston de toile, que je regarde à peine les Barbares. Sur une estrade, des musiciens jouent du Wagner ; dans les groupes, on annonce que le fils, Siegfried Wagner, vient d'arriver à l'hôtel Danielli.

10 octobre. — *Je reviens de la Judecca, il est minuit, je suis revenu par des canaux abandonnés, déserts. Ce soir, un ciel invraisemblable, d'un bleu de fumée, tout pommelé de nuées de givre gris, épousait*

amoureusement les flèches des campaniles et les marbres des balustrades ; sur la lagune, une lune de féerie enchantait le glissement silencieux des gondoles. Alors j'ai dit, en passant auprès du Giardinetto :

Gondoliere ! à San Giorgio Maggiore !

Lady Horneby tournait des pages, cherchant instinctivement des paysages où son fils reparlât de Venise, Venise où, dans sa conviction, il avait pris la fièvre dont il était revenu mourant à Londres.

Londres, novembre 1901. — *Venise, j'ai revu Venise et j'en ai toujours subi le charme ; je l'ai toujours trouvée à la fois la même et plus neuve encore. L'habitude et quatre séjours consécutifs en six ans n'ont rien changé, ni en moi ni en elle. Chaque fois que je la revois, c'est la même sensation de griserie nostalgique et d'enivrement calme, faite d'enthousiasme artiste et de ferveur du passé. J'ai acheté un coffret à Venise, un vieux coffret aux armes de Dandolo. Une devise y court sur un des panneaux :*

Cor magis tibi senescenti pandit.
Mon cœur est plus à toi depuis que tu vieillis.

Eh bien ! cette devise est mon état d'âme vis-à-vis de la ville. Plus je la revois, toute décrépite et caduque qu'elle soit dans ses marbres devenus pareils à de l'ivoire et ses ors plus verdis que ses marbres,

plus elle entre en moi et plus je me sens en elle. Certes, je n'ignore rien de ses tares, je la sais devenue une auberge ; et, comme l'amant d'une courtisane, je souffre de voir ses palais, ses musées, ses ciels et ses églises en proie à la horde affreuse des Cooks et des brasseurs d'affaires étrangers. Courtisane, oui, cette dogaresse déchue et ruinée l'est devenue ; mais c'est Tiepolo qui l'a peinte, c'est Véronèse qui lui a donné ses attitudes, et, sous l'arche de ses palais, c'est l'Adriatique qui lui tend son miroir !

Et plus loin : *Venise, j'en ai gardé une impression si harmonieuse et si profonde, qu'en tout autre pays je me sens en exil.*

Cette phrase terminait le journal, c'était la dernière qu'eût écrite Edwards. L'exil ! lady Horneby ne connaissait que trop cette sensation d'exil, cette impression de n'être bien nulle part, — et ce désir d'ailleurs qu'ont tous ceux qui vont mourir. La sonnette de la porte d'entrée, carillonnant dans la nuit, la faisait tressaillir. Une persienne, puis une fenêtre s'ouvraient, des pourparlers s'engagaient sur la route, puis des pieds nus montaient l'escalier, on frappait à sa porte. « Madame, c'est une dépêche, faisait la voix de Marius. »

Lady Horneby allait ouvrir en peignoir. « Pas de mauvaises nouvelles, au moins, Madame ? » demandait le Hyérois. La dépêche venait de Gènes et était signée Harry : « Serai demain à Marseille et le soir à Hyères, passerai deux jours, préparez Ellen

et toutes mes tendresses à la darling, suis en joie. Votre neveu, Harry. »

Debout près de la lampe, lady Horneby relisait le télégramme. Pourquoi n'en éprouvait-elle aucun plaisir?

V

LA MAISON EN FÊTE

« Mais on se marie donc ici, voilà toute la maison fleurie comme pour un matin de noces! » Le docteur Didier venait de pousser la porte de la salle à manger. La vieille Mme Ayrargues, en train de garnir les vases de la cheminée de branches de cerisier en fleurs, haussait les épaules et continuait son travail, une femme de journée la suivait pas à pas, lui tendant une grande corbeille plate remplie de fleurs, branches de pommiers, de cerisiers, de pêchers même jetées pêle-même avec des œillets et des mimosas tardifs; la Hyéroise puisait à même et les piquait un peu partout. La porte du salon ouverte à deux battants laissait voir une ornementation plus savante : un amoncellement de roses blanches, et des jaillissements d'iris jaunes et violets s'élançant en fusées de tous les vases; toutes les fenêtres grandes ouvertes laissaient entrer

le bleu du ciel et le bleu de la mer, mais c'est surtout par les fleurs que les deux pièces semblaient illuminées. Tous ces floconnements roses, toutes ces corolles printanières avaient une clarté propre dont s'embaumait et resplendissait à la fois la demeure. Marius, écroulé sur une chaise de la salle à manger, regardait tous ces préparatifs d'un œil indifférent ; il tenait bien sur ses genoux son éternelle guitare, mais ne daignait pas même en toucher les cordes. De l'autre côté du corridor, dans la cuisine, on entendait remuer sur les fourneaux des plats et des casseroles.

A travers les effluves de toutes ces fleurs, le docteur Didier fleurait une odeur de victuailles. « Mais on n'a pas dévalisé que le jardin, on a aussi dévalisé le marché, souriait-il en brochant des babines, quelle fête préparez-vous donc, maman Ayrargues, on attend un prince ici ? » La vieille Hyéroise gardait sa bouche cousue. « Oui, je comprends, reprenait le docteur Didier, encore un caprice de la petite. — Un caprice ! et Mme Ayrargues venait se planter devant le médecin. Un caprice ! plût à Dieu, et levant les deux bras au plafond pour attester le ciel de son malheur, c'en est bien un autre, il arrive. — Qui ça ? — Mais le fiancé, le cousin de ces dames, l'officier aux Indes, un Anglais comme elles. Ah ! pauvre de nous, le télégramme est arrivé cette nuit ; la petite ne tient pas en place, elle court dans la maison depuis le matin, il a fallu dépouiller trois vergers. Il y a là pour cinquante francs de fleurs

des arbres fruitiers, quelle pitié !... Et mon pauvre Marius, faisait-elle en désignant le jeune homme affalé sur sa chaise, mon pauvre Marius, il souffre. »

Le désespoir de Mme Ayrargues était trop comique, le docteur Didier ne pouvait s'empêcher de lui rire au nez ; la Hyéroise tournait les talons et sortait en claquant la porte. Le neveu suivait indolemment la tante.

« Il y a du nouveau », pensait le docteur, mais un pas léger descendait l'escalier, le médecin reconnaissait celui de lady Horneby. Il ouvrait la porte du salon au moment même où l'Anglaise mettait la main sur la poignée. « Hé bien, vous voilà heureuse », disait-il, mais il s'arrêtait brusquement, lady Horneby avait sa figure soucieuse des mauvais jours, une ride profonde barrait son front, et ses yeux clairs, comme cachés sous l'arcade sourcilière, accentuaient encore le pli amer de la bouche. « Vous savez déjà, faisait-elle en inspectant rapidement la décoration de la pièce. — Oui, lord Astlher arrive et vous n'êtes pas en joie, alors pourquoi toute cette maison en fête, je n'y comprends plus rien, votre gendre arrive et... — Mon gendre ! et l'Anglaise avait un mauvais sourire. Vous savez bien qu'il ne l'épousera pas. Tenez, voici son télégramme, je l'ai reçu cette nuit. — Mais ce télégramme. — Oui, mais il ne l'a pas revue depuis son départ et, quand il la reverra, il y a quatre ans qu'ils se sont quittés, la reconnaîtra-t-il seulement ? — Mais. — Oh ! je vois ma fille telle qu'elle est, la pauvre enfant

ne peut plus inspirer d'amour, l'égoïsme des hommes est si puissant. Harry saura-t-il seulement dissimuler. — Vous dites ? — Je ne dis rien, mais je ne veux qu'une chose et celle-là je la veux bien, je veux que ma fille meure heureuse. — Mais miss Ellen n'en est pas là. — Si, docteur, Ellen en est là, je ne m'illusionne pas. Comme ses sœurs, son frère, ma fille est condamnée, mais ce que je ne veux pas, c'est qu'elle se voie mourir. Cette douleur est pour moi, je veux la porter seule, je veux que mon enfant s'éteigne, ignorante de son mal, dans l'illusion de sa beauté, de son amour et de sa jeunesse, je veux que jusqu'à la dernière minute Ellen se croie aimée. Je ne voudrais pas que ma petite fille s'en aille de ce monde, le cœur brisé, navré de désespoir. Vous me comprenez, je veux la voir mourir dans un sourire, et la froideur d'Harry, un mouvement de recul de son fiancé, ah, cela je le sais, elle n'y survivrait pas. Mais voilà, devant cette maigreur et cette pâleur Harry aura-t-il la force de soutenir ce mensonge ! voilà ce qui m'épouvante et m'étreint le cœur. »

Lady Horneby s'était laissée tomber sur un fauteuil, sa respiration était entrecoupée, haletante ; le docteur Didier lui avait pris les mains, il ne trouvait rien à lui dire. « C'est comme ces fleurs, disait lady Horneby en fixant d'un œil égaré les branches de cerisier de la cheminée, vous savez ce que l'on dit en Irlande sur la maison parée dans l'attente du fiancé. Elle appelle l'amour et c'est la

mort qui entre. — Mais vous êtes folle, milady, c'est vous qu'il faut soigner. — Oui, en effet, je suis un peu folle de terreur, car j'observe ma fille depuis ce matin. Je vois son exaltation et sa fièvre grandir, cela avait déjà commencé hier après une lettre reçue de Cannes, de cette Gladys, et, ce matin, quand je lui ai apporté le télégramme de son cousin, à la violence avec laquelle elle a saisi mes mains et au cri qu'elle a poussé... je ne lui croyais pas cette force. Elle a bondi hors de son lit, et vous croyez qu'elle s'est jetée dans mes bras pour y pleurer, sangloter comme à son habitude; non, elle a couru pieds nus à son miroir et, ramenant en bandeaux ses cheveux sur ses tempes, ses cheveux un peu défaits pendant la nuit, elle n'a eu souci que de son visage et s'est contemplée longuement, mais avec quels yeux, Docteur ! C'étaient des yeux de femme, ce n'étaient plus des yeux de jeune fille, je ne les reconnaissais plus. « Je suis encore jolie, « n'est-ce pas, Harry pourra m'aimer encore ? dites-« moi que je suis encore jolie, maman ? » C'était sa seule préoccupation, et puis elle a mis un peignoir, est descendue, a donné des ordres, il fallait des fleurs, beaucoup de fleurs pour accueillir le fiancé et parer la maison; j'ai vu le moment où elle allait descendre dans Hyères; heureusement a-t-on trouvé tout cela dans les jardins voisins. Elle a voulu assister au triage des branches, indiquer la décoration elle-même et n'est remontée chez elle que toutes les choses en train, mais elle n'en pouvait

plus. Que nous réserve la fin de cette journée ! j'en ai le cœur serré, Docteur, et ces gens de Cannes, cette Gladys Harvey et sa bande qui vont peut-être venir aujourd'hui. S'ils allaient se rencontrer avec Harry ! Gladys a été jadis en coquetterie avec lui et Ellen qui ne l'a pas oublié. En vérité, la tête me tourne et le cœur me chavire, Docteur, et puis la chose la plus atroce, la plus alarmante de toutes, l'attitude d'Harry vis-à-vis Ellen. Pourra-t-il prendre sur lui de surmonter son émotion et de n'en laisser rien paraître. Ellen qui s'est mis en tête de l'aller chercher à la gare. Ah ! cela, il ne le faut pas, vous le lui défendrez, Docteur, je compte sur vous. Vous resterez au besoin à lui tenir compagnie pendant que j'irai à la gare préparer mon neveu, l'endoctriner, lui faire la leçon, et puis vous dînerez avec nous, Docteur, votre présence amortira le choc. Ne me refusez pas cela, Docteur, nous avons tant besoin de vous aujourd'hui. » Et la pauvre femme pétrissait nerveusement les mains du vieillard. « Et notre malade, interrogeait-il, elle repose maintenant ? — Non, elle ne repose pas », faisait la jeune fille, tout à coup surgie derrière eux, dans l'embrasure de la porte. Elle était entrée à pas de loup par le salon ; il y eut une stupeur. « Non, elle ne repose pas, je vous entends comploter contre moi, mais vous n'empêcherez pas la fiancée d'être jolie. Suis-je assez jolie ce matin, Docteur ? » Toute rose, les yeux d'un bleu violet dans une face, on eût dit, d'azalée tant elle était lumineuse, Ellen

Horneby se silhouettait mince comme une tige dans les flots de tulle et de surah d'un peignoir corail. La poitrinaire était resplendissante, l'amour l'avait transfigurée.

« C'est nous, tu ne nous attendais pas, hein ! Oh ! mais c'est joli ici ! On dirait une serre, en voilà des fleurs ! et l'on est dans la mer, quelle vue ! Sais-tu que tu es très bien ici. » Et Gladys Harvey s'arrêtait comme étourdie à la porte du salon. Elle était là, en tenue de chauffeuse, un léger cache-poussière d'alpaga gris argent ouvert sur une robe de drap mastic ; la casquette de velours à côtes, très haute, rabattue sur les yeux. Un gros bouquet d'œillets roses fleurissait sa boutonnière. Derrière elle, dans le vestibule, se pressaient des têtes rieuses de jeunes femmes et de jeunes gens.

Ellen s'était levée de sa chaise longue très pâle, saisie au cœur par cette brusque entrée, qu'elle redoutait depuis le matin. Elle n'avait pas osé en parler à sa mère, la coïncidence du passage de Gladys à Hyères et de l'arrivée de son fiancé la bouleversait. Un soupçon l'avait mordue. Toute la matinée, elle avait craint une rencontre. « Mais qu'as-tu donc ? faisait miss Harvey en se précipitant vers la malade, te voilà toute pâle. Je t'avais prévenue pourtant, tu as bien reçu ma lettre. Voilà Réginald, et tu ne le reconnais pas ! Et puis mon amie Nadège, la princesse Nydorff, tu l'as vue à Cannes l'autre hiver, et sa sœur Dora Heacon ; n'est-ce pas qu'elle

est jolie ? et mon flirt Bob Forgett, l'homme le plus inventif des Trois-Royaumes, celui qui a eu l'idée des cochons en baudruche pour la bataille des fleurs. C'est un peu à cause de lui que nous sommes ici. C'est lui qui nous a vanté ce fameux château d'Hyères; mais moi, je suis venue à cause de toi. Mais qu'as-tu donc ? tu ne parles pas ! embrasse-moi donc, Ellen. — Ellen est encore un peu souffrante, intervenait lady Horneby entrée au bruit ; elle reposait, vous l'avez éveillée. — Souffrante, mais elle a une mine superbe, peut-être un peu plus tige que fille-fleur pourtant. Allons, lève-toi, Ellen, que je t'admire. Tu as un peu maigri, mais quel teint ! — Un peu de calme, Gladys, Ellen a été très malade cet hiver ». Et l'Anglaise faisait les honneurs de son home aux visiteurs; Gladys recommençait brièvement les présentations. Ellen avait un sourire forcé, un vague effroi de tous ces gens qui la dévisageaient.

« Maman nous suit, reprenait l'infatigable Gladys, elle sera ici dans dix minutes, mais quelle montée pour venir chez vous ! elle désire tant voir Ellen. Nous en as-tu donné de l'inquiétude ? et elle prenait entre ses mains celles de la jeune fille. Nous vous confions maman, car je ne la vois pas du tout escaladant ces ruines. Ah ! je ne vous ai pas amené tout mon monde, j'ai eu pitié de vous, il y en a qui nous attendent sur la route et d'autres qui sont restés en bas, les flemmards ! Nous sommes partis de Cannes depuis sept heures du matin. — Ah !

nous en avons bouffé des kilomètres, sentenciait la jolie Dora. — Et vous dînez à Toulon ce soir ! interrogeait lady Horneby. — Et nous y couchons aussi, nous voulons voir le Casino de Toulon, le Beuglant des matelots, nous serons demain matin à neuf heures à Marseille. Vous ne venez pas avec nous, madame ? » Lady Horneby montrait du doigt sa fille retombée sur les coussins de sa chaise longue, la jeune fille se détendait un peu dans la conversation de miss Heacon et de la princesse Nydorff. Il y avait comme un malaise dans ce salon, miss Harvey le sentait. « Tu ne nous fais pas les honneurs des ruines, Ellen, hein ! tu es un peu fatiguée. Allons vous autres ! » Et elle se levait donnant le signal du départ. « Nous reviendrons te dire bonjour en repassant, nous te dirons comment nous avons trouvé ton domaine, princesse de légende du château d'Hyères. » Et sur le seuil de la porte : « Vous savez qu'il y a beaucoup trop de fleurs ici, disait-elle à lady Horneby, cela la fatigue, je la trouve un peu lasse. » Mais ce n'est pas toujours ainsi, disait étourdiment la mère, aujourd'hui nous sommes en fête. — Vous attendez quelqu'un ? — Mais oui, mon neveu Harry Astlher qui nous arrive ce soir. — Ah ! le fiancé arrive, ah vous m'en direz tant ! le fiancé arrive, tout s'explique », et revenant brusquement sur ses pas : « Mes compliments, ma chère, et mes excuses aussi d'avoir troublé ton attente amoureuse. Je comprends ton air distrait. Après quatre ans d'absence revoir un fiancé. Ah ! le bel Harry nous

revient, et à quelle heure arrive-t-il ici ? J'aurais été heureuse de le revoir. » Ellen ne disait plus un mot, sa respiration était devenue sifflante. « Mais pour le dîner, se hâtait de répondre lady Horneby, n'insistez pas Gladys, ajoutait-elle à voix basse, Ellen est un peu fantasque depuis quelque temps. — Pour dîner, s'exclamait la jolie chauffeuse, nous serons partis depuis longtemps. Nous dérapons à cinq heures, le temps de visiter les ruines. Tiens ! voilà maman, allons, viens et ne fais qu'entrer et sortir, Ellen est un peu fatiguée, et puis tu les dérangerais ; on attend le fiancé, nous le manquons de deux heures. — Harry Astlher, est-il possible ! » gloussait, attendrie et moite et joignant les mains, la grosse dame toute rouge sous une guirlande de roses trémières ; toute la bande était déjà sortie. « Allons, viens, maman. Adieu, ma jolie tige, reprenait d'un ton perfide l'insidieuse Gladys. Harry va te trouver un peu changée, mais si élégante ! »

Elle était déjà dans le chemin, la compagnie joyeuse en escaladait la pierraille. « Hein ! qu'en dites-vous, vous autres ? un peu fichue, la fille-fleur. » La boutade était saluée de longs éclats de rire.

« Madame, il va falloir partir si vous ne voulez pas manquer votre train, j'ai juste cinq heures un quart à ma montre. — Maman, tu as commandé l'omnibus, au moins ! — Sois tranquille, il montera jusqu'à l'église, de là Marius portera la valise. —

La valise, c'est vrai, il ne vient que pour quarante-huit heures. »

Il y avait bien cinquante minutes que ce bref entretien avait été échangé entre lady Horneby, sa fille et le docteur Didier ; le docteur Didier, entré sur la pointe du pied, à cinq heures sonnant, dans la chambre où la malade était remontée après la visite de ces dames Harvey.

La sortie de sa mère soulageait Ellen comme d'un poids. Depuis trois heures, elle luttait pour dissimuler l'inquiétude et l'angoisse où l'avait jetée la venue de Gladys. Jusqu'à cinq heures, elle n'avait pas respiré, comptant les minutes et les secondes à s'écouler avant le moment fixé pour leur départ ; les automobiles devaient maintenant rouler sur la route de Toulon et lady Horneby descendait la route d'Hyères... la gare et l'arrivée du train et la descente de wagon d'Harry Astlher...

Ellen abandonnait ses deux mains au docteur Didier assis auprès d'elle ; la Méditerranée déjà baignée d'ombre apparaissait, toute froide, dans un ciel vert ; à Hyères, le soleil se couche derrière la presqu'île et n'allume jamais d'incendie sur la mer. L'heure était morne et terne, le médecin se levait pour fermer les fenêtres, puis, se rasseyant près de la malade, il reprenait ses mains dans les siennes. Il en avait tenu jadis d'aussi frêles et d'aussi brûlantes et connaissait de longue date leur vilaine moiteur ; ces longues étreintes n'avaient pas retenu l'être cher dont le souvenir vivait toujours douloureux

dans son cœur. Ah ! oui, qu'il la connaissait bien, cette heure mélancolique et dangereuse entre toutes de la tombée du jour dans le Midi, l'heure des mauvaises pensées, des longs regrets et de la fièvre... La fièvre, il la sentait monter dans les doigts fluides qu'il tenait. Ellen avait fermé ses paupières, mais de grosses larmes coulaient sur ses joues, un grand silence flottait dans la chambre crépusculaire, et les larmes d'Ellen ne coulaient pas seulement sur son visage pâle, elles coulaient aussi dans l'âme du vieil homme, et une grande tristesse planait sur ces deux êtres, une grande tristesse et une grande douceur.

VI

HARRY ASTLHER

Harry Astlher achevait de déjeuner seul dans la petite salle à manger de la villa Soleil, les fenêtres béaient toutes grandes ouvertes sur un ciel d'un bleu limpide, si intense que la Méditerranée en paraissait argentée, comme embuée d'une légère vapeur. Tout éclatait de gaieté dans la salle à manger de Mmes Horneby, la nappe rose de la table, l'argenterie et les œillets rouges du couvert et jusqu'au rose du jambon, auquel l'officier venait de faire largement fête. Il achevait de beurrer des tartines, qu'il arrosait de thé impérial et de temps à autre d'un petit verre de Porto. Harry Astlher était grand, robuste, admirablement découplé, le buste un peu court peut-être, les jambes un peu trop longues, mais la poitrine si adroitement bombée, sanglée et corsetée dans la veste écarlate de l'armée coloniale, que ses

épaules en paraissaient plus larges et sa taille plus mince. Il offrait le type parfait de l'officier anglais qu'on voit dans tous les magazines et les illustrés, les traits réguliers, mais un teint de homard cuit. Une longue, longue moustache couleur de seigle mûr, et des yeux d'eau salée, des yeux de vague et non de source, d'autant plus bleus dans tout ce hâle, complétaient au physique le cousin de miss Horneby. Au demeurant, cet homme rouge n'était pas sans charme, malgré son nez busqué et sa face prognate. Harry Astlher avait de la race, il respirait la force, l'entrain et la santé. Une raie impeccable séparait jusque dans la nuque les cheveux jaunes et luisants du lieutenant : un scarabée d'Égypte et deux saphirs de Ceylan bossuaient les doigts de sa main gauche ; un rubis sang de pigeon, serti dans du platine, brillait à sa main droite, sa bague de fiançaille, mais Harry la portait au pouce par originalité.

Son appétit, sa belle humeur et le soleil illuminaient la pièce. Harry Astlher se coupait une cinquième tranche de jambon et se versait sa huitième tasse de thé, une porte s'ouvrait et laissait entrer lady Horneby. Le jeune homme se levait, passait sa serviette sur sa moustache et, respectueusement incliné, baisait la main de sa tante. « Eh ! bien, comment ça va-t-il ce matin. — Mais pas mal. — Ellen a bien dormi ? — Hum, comme à son ordinaire, Ellen n'a plus beaucoup de sommeil. — Ça reviendra. Elle n'est pas plus mal au moins....

Elle est levée. — Oh ! non, nous ne nous levons plus avant onze heures, le matin elle repose, elle répare. — Ah ! elle sera plus fraîche pour le déjeuner. » L'officier avait repris sa place et s'était remis à manger.

Il ne voyait pas l'air contraint de lady Horneby ; l'Anglaise s'était assise en face, un coude sur la table, le menton dans une main. La manche de son peignoir en glissant découvrait un bras blanc encore admirable ; lady Horneby avait été une des plus belles femmes de son temps et, involontairement, l'œil de l'officier considérait le nu et le galbe de ce bras ; lady Horneby changeait d'attitude et rabattait sa manche. « Vous l'avez trouvée changée, hein ? — Oui, mais pas tant que je le craignais. — Elle est bien maigre, n'est-ce pas ? — Dame, elle n'est pas grasse. »

Et prenant son courage à deux mains,

« L'auriez-vous reconnue, si vous n'aviez été prévenu, Harry ? — Dame, dans la rue, si je n'avais pas su que c'était elle, je ne dis pas. Mais elle a toujours de bien jolis yeux, vous savez, ma tante. — Oui, leurs yeux sont toujours admirables. » (L'Anglaise avait parlé pour elle-même). Il y eut un silence, l'officier éprouvait un vague malaise. « Mais j'ai bien joué mon rôle, hein ! reprenait-il brusquement, je n'ai pas bronché quand je l'ai revue, j'ai bien crié : « bonjour Ellen, c'est toi, hurrah. C'est moi. Comme tu es grandie ! » et nous nous sommes embrassés comme deux Valentins. L'ai-

je assez bien soulevée de terre dans mes bras, ah ! elle ne pèse pas lourd, la cousine. Au fond, j'avais une peur affreuse qu'elle ne s'aperçût de mon trouble, car, à vrai dire, je l'avais trouvée fondue... » Le lieutenant cherchait ses mots. « Mais elle n'y a vu que du feu, n'est-ce pas ? elle était d'une gaieté hier soir ! Mais vous avez l'air tout triste ma tante, vous devriez être contente. — Mais je le suis ». Le sourire de l'Anglaise navrait. « Ellen, comment m'a-t-elle trouvé ! ah ! c'est que je suis changé, moi aussi, avec le soleil de là-bas ! j'ai l'air d'une saucisse fumée. — Ellen ! Ellen vous aime et encore davantage... hélas ! — Comment, hélas ! — Mais oui, hélas, car ma pauvre enfant vous aime et vous ne l'aimez plus. — Comment, je ne l'aime plus. — Mais oui, vous l'aimez comme votre cousine, mais plus comme votre fiancée. et comme je vous comprends, Harry. » L'officier faisait un mouvement, lady Horneby l'arrêtait d'un geste. « Je vous comprends et je vous absous. Ma fille, ce qui reste de ma fille est si peu femme. Comment votre belle santé pourrait-elle aimer cette anémie ! la vie a l'horreur de la mort. — Ma tante ! — Écoutez-moi, Harry, vous êtes un brave et loyal garçon, et c'est pour cela que je vous aime. Vous ne savez même pas mentir, vous étranglez et vous étouffez dans le mensonge que je vous ai imposé. Votre franchise fait éclater le masque, et cela serait comique, en effet, si cela ne menaçait de tourner au drame, car vous m'entendez, Harry, et l'Anglaise scandait ses

mots, Ellen ne survivrait pas à la perte de votre amour. — Mais, ma tante je croyais avoir tout fait. — Vous croyez ! Eh bien ! non, mon pauvre ami, vous avez très mal tenu votre rôle, vous vous êtes empêtré dans cette comédie comme un enfant dans un costume de théâtre. Oh ! vous y avez apporté tous vos soins et tous vos efforts. Comme je vous sais un grand cœur, je vous ai demandé de jouer cette comédie. Votre bonté, votre générosité s'y sont prêtées aussitôt ; vous êtes entré dans ma combinaison, je n'attendais pas moins de vous, mais votre nature vous a trahi ; mais aussi demander à un officier retour des Indes de jouer des charades de petite fille et quelle charade, celle de l'Amour devant la Mort. — Ma tante. — Je sais ce que je dis. Pourvu qu'Ellen ne s'y soit laissé tromper, elle a été si agitée toute cette nuit. Ah ! c'est que la souffrance nous affine, nous, mon pauvre ami, et vous ne soupçonnez pas les subtilités de cette petite âme dolente et attentive, son cœur a des oreilles et des perspicacités. — Mais c'est que je ne sais comment faire, ma tante... — Nous y aviserons. Heureusement, hier soir, la présence du docteur a tout sauvé et la joie aveuglait Ellen ; mais tantôt, à table, nous serons seuls tous les trois, seuls au dîner encore. Tenez, par exemple, hier, à votre arrivée, vous ne l'avez pas trouvée changée, c'était une faute. Ellen sait parfaitement qu'elle a maigri et pâli, vous l'avez trouvée trop bien portante. — Mais, ma tante, vous m'aviez dit... — Oui, je vous

avais dit, mais vous avez forcé la note, et moi qui connais Ellen, j'ai vu de la méfiance dans ses yeux; enfin ce qui est fait est fait, mais ce qu'il faut éviter à tout prix, Harry, c'est ce regard de bon chien attendri que vous posez sur elle, quand vous croyez qu'elle ne vous voit pas. Ellen a des yeux partout. — Moi, ma tante, je la regarde... — Je vous considérais pendant le dîner hier. Oh ! c'étaient des yeux très bons et très doux, les yeux qu'on a pour un petit oiseau tombé du nid ou un petit chat malade, ces chats qu'on rencontre au bord des chemins, grelottants et saigneux, ceux que des gamins ont à moitié noyés et poursuivis avec des cailloux. Il y a une grande pitié dans ces regards-là, mais il n'y a pas d'amour. Ellen mourrait d'un de ces regards, si elle le surprenait. — Mais, ma tante... — Ce sera très difficile, je le sais, mais enfin ce n'est que pour trente-six heures, puisque vous partez demain. Je vous adjure, Harry, de prolonger l'illusion d'Ellen, de la sauver du désespoir. Après, vous serez libre. — Mais ma tante, j'entends tenir ma parole. — Quelle parole ? — Mais je suis le fiancé d'Ellen et j'entends l'épouser. — Soyez donc sérieux, Harry. Si Ellen a des illusions, moi, je n'en ai plus. D'ici un an, avant peut-être, ma fille sera morte. — Ma tante, pouvez-vous dire ! — J'ai vu mourir les autres, et puis ma fille guérirait-elle, Harry! c'est moi qui m'opposerais à ce mariage. J'en ai assez de ce mal héréditaire que lord Horneby a transmis à tous les siens, les siens

qui étaient miens et m'ont laissée seule maintenant. »

« Par ici, Harry. Avez-vous jamais vu des agaves de cette grosseur ! — Tu dis des enfantillages, Ellen ; ton cousin en a vu d'autres dans les Indes. — Mais ces agaves sont très beaux, ma tante, disait l'officier colonial. » Ellen Horneby faisait à son fiancé les honneurs des ruines du château, elle avait tenu à le guider elle-même dans cette enceinte de décombres et de broussailles, qui était devenu son domaine.

Le déjeuner avait marché au delà des désirs de lady Horneby, l'officier avait pris à cœur de bien jouer son rôle. Remonté par sa tante, il s'en était fort bien tiré, Ellen était rayonnante de joie ; on est si heureux de croire ce que l'on désire, son sang fluide de malade lui était remonté aux joues, et la face toute rose, de ce rose délicat d'azalée qui parfois faisait d'elle une véritable fille-fleur, elle escaladait, leste comme une chèvre, les éboulis de roches et les degrés croulants de l'immense enclos ; lady Horneby n'en revenait pas de cette agilité. Sa fille lui semblait comme ressuscitée. Ses grands yeux violets baignés de lumière reflétaient à la fois tout le bleu de la mer et le bleu profond du ciel, ses cheveux légers semblaient une fumée d'or autour de la candeur de son front, et dans la clarté de cette solitude ensoleillée, parmi ces lentisques et ces agaves engourdis de chaleur, au milieu de

toutes ces odeurs brûlantes, elle apparaissait irréelle, aérienne, fantôme solaire, on eût dit, né du mirage du Midi. La jeune fille était comme transfigurée, la joie la nimbait de rayons ; un élan l'emportait bavarde et bégayante, tant elle en avait à dire.

Elle allait, elle allait, enjambant les broussailles, à l'assaut des ruines, sans même vouloir accepter l'aide de son cousin ; lady Horneby avait peine à les suivre. Brigitte venait en arrière, portant des couvertures et des oreillers.

Ils avaient presque atteint le sommet de la montagne, ils en descendaient maintenant l'autre versant. Les jeunes gens s'étaient engagés dans un escalier tournant, dont les degrés dévalaient sous des arceaux en ruine ; une rampe de granit, fleurie de roses sauvages, bordait les degrés du côté du vide. Tout à coup des voix et des éclats de rire montaient d'au-dessous d'eux, une société était installée là au pied de l'escalier, une société joyeuse, car au bruit des toasts, des interpellations se mêlaient des détonations de bouteilles de champagne que l on débouchait. Ellen Horneby s'était arrêtée interdite, il lui semblait avoir reconnu une des voix, mais les hautes quenouilles d'un petit bois de cyprès dérobaient aux regards la société assise dans le bas.

« Encore un peu de pâté, princesse? — Non, cette langouste est exquise, redonnez-m'en, » et des rires fusaient, puis le brouhaha des conversations se calmait. Une voix d'homme pérorait... « Et de toute

cette beauté, de ce climat unique, de cette magie de site et de végétation ils ont fait une ville d'agonie ; oui, la civilisation nous a donné cela : une station pour poitrinaires. »

La jeune fille s'était penchée avidement, des cris et des hurrahs saluaient l'improvisation du causeur. « Bravo, Forgett ! Bravo, Bob ! A vous, monsieur Mornart, un littérateur, faites-nous quelques phrases. » Une voix d'homme se récusait, et puis tout à coup d'un ton de prédication : « Où l'invasion maure avait mis des citadelles et des palais, toute une cour voluptueuse et guerrière, nous avons construit de grands hôtels, un casino et des kiosques de concerts, et dans cette enceinte, sous ces portes cintrées et sur les marches de ces escaliers tournants, qui ne conduisent plus nulle part, parmi ces débris où s'évoquent des silhouettes de sultanes voilées et des casques enturbannés d'émirs, toute l'épopée, enfin, amoureuse et tragique des brûlantes Cordoue et des fraîches Grenade, des Anglaises phtisiques viennent promener leur toux et leur ennui ; et ces murs héroïques n'abritent plus que du spleen, de l'angoisse et des râles. Hyères, ville ensoleillée des neurasthénies millionnaires. La civilisation a fait cela. — Bravo, monsieur Mornart. Ça, c'est un vrai morceau de littérature, vous le replacerez dans un de vos livres. Messieurs, un ban pour notre romancier. »

Cette fois, miss Horneby avait reconnu la voix, c'était celle de Gladys Harvey ; le sang lui avait

reflué au cœur. Devenue brusquement toute pâle, elle avait dû s'appuyer de la main à la rampe ; défaillante, Harry l'avait soutenue, tous deux avaient entendu les joyeux discoureurs prononcer leur verdict, l'officier aussi avait reconnu la voix de Gladys.

Ellen descendait maintenant l'escalier, elle avait repoussé son cousin et se hâtait vers le vide ; en bas une douzaine de têtes se levaient. C'étaient les visages d'insouciance et de gaieté des visiteurs de la veille. Ils étaient là une douzaine de jeunes gens et de jeunes femmes, assis ou couchés au hasard dans la broussaille et dans les roches, autour d'une nappe étalée dans l'herbe et couverte de victuailles : c'étaient la princesse Nydorff, sa sœur Dora Heacon, le beau Forgett, lady Harvey, Réginald et d'autres encore, sous la conduite de l'intrépide Gladys. Tout ce beau monde avait laissé la tenue de chauffeuse et de chauffeur, c'était un assaut de robes claires et de toilettes printanières pêle-mêle avec des complets d'homespum, des vestons de drap beige et des pantalons de piqué blanc ; des bouteilles débouchées, des pâtés en croûte entamés et les plus beaux fruits attestaient un déjeuner de campagne.

« Tiens, Ellen et Harry ! » Gladys venait de se lever, elle désignait le couple à toute la bande. « Mes amis, je vous présente l'âme des ruines, Griselidis en personne revenue dans son domaine provençal. Hein ! que vous avais-je dit, vous qui ne la connaissiez pas ! Mon amie Ellen est-elle assez princesse de

conte de fée, une vierge en or fin de livre de légende, et quel beau couple ils font là en silhouette sur le bleu du ciel ! Vous êtes très retour des Croisades, master Harry Astlher. » Et tout à coup espiègle : « Bonjour Harry, ça va bien ? vous êtes toujours très beau, vous savez. Mesdames et messieurs, je vous présente le plus beau lieutenant de notre armée coloniale, master Harry Astlher, le fiancé de mon amie Ellen Horneby ; hip, hip, hurrah ! un ban pour les amoureux du château d'Hyères. » Des clameurs accueillaient le toast de Gladys, elle se tenait debout, levant très haut sa coupe de champagne.

Ellen s'était arrêtée, glacée, au pied de l'escalier. Harry se taisait un peu ahuri, mais incapable de dissimuler sa joie d'avoir retrouvé là Gladys ; la vue de tous ces jeunes visages et celle aussi des victuailles avaient soudain fait s'épanouir sa figure de bon vivant.

« Mais oui, c'est nous, faisait miss Harvey brusquant la situation ; comme tu le vois, nous ne sommes pas partis à Marseille, nous avons couché à Toulon et nous sommes revenus déjeuner dans ces ruines. C'est trop beau, je voulais revivre une journée dans ce décor, c'est un peu le tien, Ellen, et puis je suis revenue aussi un peu pour vous, ajoutait-elle coquette avec un regard de coin à l'officier, je savais que vous arriviez hier soir et j'avais une folle envie de voir quelle mine vous rapportiez de là-bas. Songez, depuis quatre ans qu'on ne s'était vu. Voyons, Ellen, ne sois pas jalouse, on ne te le

prendra pas ton Harry, il n'aime que toi, on le sait. Rien à faire, Mesdames, auprès du beau cousin. Nous nous marions fin juin, hein ! nous vous avons vus descendre ensemble cet escalier branlant, impossible de nier. Tiens ! lady Horneby. » Et l'infatigable Gladys se précipitait au-devant de l'Anglaise, lady Horneby s'était arrêtée stupéfaite au milieu de l'escalier. La princesse Nydorff et miss Heacon s'étaient emparées d'Ellen et l'avaient fait asseoir entre elles. Le romancier Mornart, très intéressé, s'était fait présenter. Réginald Harvey mettait en rapport Harry et Forgett, les présentations se continuaient, des shake hands s'échangeaient; mistress Harvey complimentait lady Horneby sur la santé de sa fille. « Mais elle a une mine charmante, cette enfant... » Après avoir voltigé de groupe en groupe, Gladys était venue s'asseoir auprès du lieutenant et l'avait accaparé ; les yeux subitement foncés de la malade ne quittaient pas le couple.

« Et nous revenons ce soir luncher à la clarté des torches. Nous ne quittons plus Hyères, nous dînons à l'hôtel, mais nous reviendrons ici finir les restes du pâté. Voyez-vous ces tours et ces murailles dans le rougeoiement des résines avec le bleu du clair de lune, dans le ciel ! car il y a en ce moment des clairs de lune, une magie ! Il n'y a pas de décor de théâtre qui tienne à côté de cela. Ah ! c'est que je suis une esthète, moi, j'ai le culte de la beauté, vous serez des nôtres, monsieur Astlher ! Oh ! pas pour le dîner, pour le clair de lune seulement et la

tranche de pâté. Tu viendras aussi, Ellen ! — Ellen ne sort pas le soir, intervenait lady Horneby, visiblement ennuyée du tour de l'entretien. — Alors nous te laissons ton fiancé, vous resterez tenir compagnie à votre Valentine, monsieur Astlher. — Mais Harry est absolument libre, ripostait la voix un peu rauque d'Ellen. — Alors, nous le cueillerons au passage, nous n'aurons pas trop de porteurs de torche. Oh! ça ne durera pas vingt minutes, le temps de faire le tour des ruines. Nous te le restituerons à dix heures sonnant; la lune se lève à neuf heures et demie, nous devons être à minuit à Marseille. — Mais, je ne sais, balbutiait tout bas l'officier. — Vous viendrez, je le veux, insistait la voix assourdie de Gladys. Vous n'êtes pas en charte privée, je suppose. J'ai la curiosité de vous voir en tunique rouge à la clarté fumeuse des résines, rouge sur rougeâtre, l'esprit du mal. — Surveillez donc votre prononciation, raillait l'impertinence de Forgett. »

VII

GLADYS HARVEY

« Ça ne tient pas debout, ce que tu dis là, Réginald. Astlher n'épousera pas Ellen, on n'épouse pas une agonie. D'ailleurs, elle sera morte avant. — Vous la tuez bien vite, observait le romancier, est-ce que miss Horneby vous gêne ? »

L'Anglaise et le Français échangeaient un regard noir. « Mon petit Mornart, je vous en prie, cessez donc, une fois pour toutes, de me prendre pour une héroïne de roman; vous perdez votre temps en cherchant à analyser ma psychologie, je suis beaucoup trop simple pour vous. — Croyez-vous ? — J'en suis sûre, et puis, vous savez, pas du tout tragique. — Ce n'est pas du tout mon opinion. — Que voulez-vous dire ? — Oh ! non, Gladys tragique, il n'y a que ces Français ! s'exclamait Forgett, moi, je vous trouve comique ! — Ni comique non plus, mon petit Forgett. Allons, vous avez bu un peu trop

de champagne, messieurs. » Gladys Harvey se levait de table. « Mesdames, si vous voulez monter aux ruines, il serait temps d'aller prendre nos manteaux ! — Comment, cela tient toujours, cette folie, demandait indolemment la princesse Nydorff. — Mais ce n'est pas sérieux, Gladys, gloussait mistress Harvey mère. — Si, c'est parfaitement sérieux; j'ai commandé un guide et des torches. Nous avons même un guitariste, ce Hyérois aux yeux sarrasins, que Réginald a ramassé dans la salle de l'auberge, l'amoureux d'Ellen Horneby. — Comment, l'amoureux d'Ellen ! — Parfaitement. C'est le neveu de la propriétaire de leur villa. Ce garçon demeure au fond de leur jardin. C'est le musicien attitré d'Ellen, il lui donne des aubades le long de la journée, c'est la fable du pays. Quand on a l'habitude des flirts. — Vous détestez donc bien miss Horneby ? reprenait la voix railleuse de Mornart. — Je vous crois qu'elle la déteste. Elle est en train de lui prendre son fiancé, et la princesse Nydorff, du bout de ses doigts fins, effeuillait une rose rose dans sa coupe de champagne. — Toi, Nadège ! — Je te connais, Gladys. — Querelle d'Allemands. Tout cela, c'est pour ne pas venir avec nous au château. — Tu l'as dit, je suis fatiguée. — Tu ne vas pas me laisser monter seule avec Forgett, car dès l'instant que tu restes, nous ne pouvons plus compter sur vous, monsieur Mornart. — En effet si la princesse y consent, je tiendrai compagnie à la princesse. — A merveille. Psychologie de femme ma-

riée, c'est votre fort. Vous vous connaissez moins en jeunes filles. — Cela dépend des jeunes filles, ricanait le Français. » Gladys se mordait les lèvres. « Alors, qui est-ce qui vient avec moi ? vous Forgett, toi Réginald. — Oh ! moi, faisait master Harvey, je ne viens que si miss Heacon en est. — Tu nous donnes Dora ? demandait Gladys. — Oh ! Dora est libre, répondait la princesse. — Et moi je viens, déclarait la jolie darling du Kronprinz ; oh ! je n'ai pas peur, j'irais partout, surtout dans les ruines. J'ai l'habitude. Cet hiver, à Cannes, nous allions une fois par semaine à l'Opéra de Nice. »

La boutade avait du succès. « Alors nous sommes quatre en tout, disait miss Harvey, visiblement énervée, et vous les autres, en êtes-vous ou n'en êtes-vous pas ? » et elle bousculait du geste et de la voix les convives de l'autre bout de la table, quantité négligeable à ses yeux et seulement emmenée par elle pour faire nombre, d'ailleurs seigneurs et seigneuresses authentiquement millionnaires et propriétaires et chauffeurs d'autos. Miss Harvey racolait trois autres visiteurs pour les ruines, un ménage hongrois, le comte et la comtesse Zisko, et un Russe, Zanouskine, l'officiel Sigisbée de la comtesse. « Hé bien, nous partons ! En route, il est neuf heures moins le quart. — Mais c'est de la démence, il fait noir comme dans un four, gémissait mistress Harvey. — Mais puisque la lune se lève à neuf heures et demie, et puis nous avons les torches, elles sont déjà là. » Gladys avait traversé la salle

du restaurant et était venue écarter les rideaux d'une fenêtre. « Neuf heures moins le quart ! il doit être plus, la lune se lève derrière la montagne. On voit la lueur. — Et vous serez rentrés pour onze heures, réclamait l'infortunée mistress Harvey. — Avant, maman, avant. Nous devons être à minuit à Marseille. — Écoute, Gladys, et la jeune fille s'étant rapprochée de sa mère : « J'espère que tu vas laisser de côté la villa Soleil ! et ne pas entrer enlever lord Astlher à ces dames. — Ne pas entrer à la villa Soleil ! mais je ne monte là-haut que pour ça. On ne lui mangera pas son lieutenant », et pirouettant sur ses talons, Gladys Harvey sortait dans un envol et un bruissement de jupes. — Charmante nature, sentenciait le romancier Mornart.

« Je te dis qu'elle va venir, moi, maman. Elle s'est mis en tête de troubler Harry et de le détacher de moi. — Tu te forges des chimères; Gladys a dit cela en l'air, mais ce n'est pas sérieux. Gladys est mal élevée, inconséquente, impertinente, mais ce n'est pas une méchante enfant. — Elle ! tu n'as pas vu ses yeux. — Ils sont noirs et les tiens sont bleus, essayait de rire lady Horneby; j'aime mieux les tiens. — Oui, essaie de détourner la conversation. Tantôt, lorsqu'elle était assise dans l'herbe à côté d'Harry, lui la buvait du regard et elle, indifférente en apparence, n'avait d'yeux que pour le paysage, ça lui permettait de poser de profil. Eh bien, je sentais ses prunelles embusquées sous ses cils, elle me

considérait à la dérobée, elle épiait le chagrin qu'elle voulait me faire, qu'elle me faisait. Ah ! ses yeux guetteurs et sournois, ils entraient en moi comme deux lames, ils m'ont fait mal, bien mal, ils me font encore mal, maman ! » Ellen avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de sa mère. « Ma petite chérie, mon Ellen adorée, ma chère petite enfant, et lady Horneby berçait contre sa poitrine le corps fragile et redevenu puéril de la malade. Tout cela, c'est de la nervosité, vois-tu. Allons, remets-toi, Harry va rentrer, il ne faut pas qu'il voie que tu as pleuré. Les hommes, vois-tu, Ellen, les hommes détestent les larmes. »

La scène se passait dans la petite salle à manger de la villa Soleil, il était près de dix heures, une contrainte avait pesé sur tout le dîner. Harry, comme tous les Anglais après le café, était sorti dehors pour fumer son cigare; on entendait son pas arpenter la terrasse. C'était alors que la grosse peine d'Ellen avait éclaté. Lady Horneby la consolait de son mieux, maudissant la lourde incompréhension de l'officier. Harry était vraiment par trop naïf, mais elle ne pouvait lui en vouloir. D'un geste lent et continu elle caressait le front fiévreux de la jeune fille et l'enfant commençait à reprendre haleine au milieu de ses sanglots.

« Maman ! c'est elle, ce sont eux ! » La jeune fille venait de s'arracher à l'étreinte de sa mère, Elle vibrait toute, l'oreille tendue dans la direction du chemin; la salle à manger donnait sur la ter-

rasse, une autre pièce la séparait de la route. « Mais tu rêves, Ellen, d'ici tu ne peux rien entendre. — Toi, peut-être, mais moi, j'entends très bien des pas et des voix. »

La sonnette d'entrée carillonnait donnant raison à la jeune fille, un bruit de jupes et d'éclats de rires remplissait le corridor, la porte s'ouvrait toute grande. « Bonsoir, c'est nous, riait la voix mordante de Gladys, nous venons cueillir le fiancé. Bonsoir Ellen, bonsoir madame Horneby. Où se cache donc le beau lieutenant ? il n'est pas déjà dans les ruines ? » Miss Harvey se tenait debout, sa jolie tête encapuchonnée de dentelles, toute la gaieté de ses dix-huit ans et toute sa malice d'enfant terrible dans le sourire de ses petites dents blanches et la luisance de ses yeux. Derrière elle, c'étaient les cheveux d'or de miss Heacon et les bandeaux noirs de la comtesse Zisko dans des envolements de tulles et de soies; comme un effluve de jeunesse pénétrait dans la pièce, Harry venait de paraître à la porte du jardin, une œillade de miss Harvey allait le cingler sur le seuil; l'officier colonial ne disait mot, un peu gêné. « C'est nous, reprenait la voix de tête de Gladys, nous n'avons qu'une parole, nous venons vous chercher. Tu nous prêtes bien Harry pour vingt minutes, n'est-ce pas, Ellen ? puisque vous avez campo ce soir, monsieur Astlher. — Mais je ne sais, je ne peux, balbutiait l'officier. — Alors nous rentrons à Hyères, nous sommes quatre hommes et trois

femmes, ce serait schoking, la comtesse a son mari et Zaneskine, c'est très bien. Dora est défendue par un flirt princier, mais, moi, je ne puis m'aventurer seule avec Forgett. Forgett est trop compromettant, et puis je comptais sur vous, monsieur Astlher comme porteur de torche. Vous me l'aviez promis. — Mais allez donc, Harry, intervenait Ellen. — Et je vous avais réservé une surprise, un guitariste extraordinaire et qui a des yeux, le plus beau garçon du pays. Il est amoureux fou d'Ellen. — Qu'est-ce que c'est que ça, faisait l'officier en haussant les épaules ? — La vérité pure. Lorsqu'il a su que vous étiez de la partie et que nous venions vous chercher ici, il n'a plus rien voulu savoir. Vous ne connaissez pas Marius, il habite ici. — Qu'est-ce que ce garçon, je ne l'ai jamais vu. — Je vous crois. Depuis votre arrivée ici, il a quitté la villa, il ne peut pas vous voir. — Vous inspirez des passions, Ellen ? — Il faut le croire, répondait la malade raidie dans un sourire qui faisait mal, nous nous trompons déjà l'un l'autre. Allez, Harry, ne faites pas attendre Gladys. — Merci. — Mais demandez la clef à Brigitte. Quand vous rentrerez, ma mère et moi, nous serons couchées. — Mais je te le rends dans vingt minutes, insistait Gladys. — Vingt minutes ou deux heures, qu'importe, ma fille se couche à neuf heures, il est déjà plus. Bonsoir, Harry. »

Miss Harvey s'avançait pour baiser la joue d'Ellen, lady Horneby l'arrêtait d'un geste. « Bonsoir, Gladys.

Une prière, en rentrant ne faites pas trop de bruit quand vous passerez devant sa porte, nous dormirons sans doute, mais Ellen a le sommeil très léger. — Oh maman ! faisait miss Horneby en se jetant dans les bras de sa mère, la porte à peine fermée sur les intrus. — Que veux-tu, ma chérie ! c'est la vie. Tu la commences à peine, tous et toutes nous y blessent. — Comme tu as été dure pour eux, maman. — Oh ! Harry n'a rien compris, il est décidément trop bête. — Et tu défendais Gladys, tu la croyais bonne. — Bonne ! Et brisée par les émotions de la journée jusqu'au blasphème, je ne sais même plus s'il y a de la bonté au ciel. »

Harry Astlher rentrait de son équipée dans les ruines. Si les émotions de la journée avaient brisé lady Horneby, les péripéties de ces dernières vingt-quatre heures, jointes aux effarements de la veille, n'avaient pas moins troublé le calme du bel officier. Sa stupeur en retrouvant sa cousine si changée, la certitude qu'elle n'en avait plus pour longtemps à vivre, la scène pénible qu'il avait eue, le matin, avec lady Horneby, l'adjurant de mentir à sa fille, cette comédie de l'amour imposée à sa pitié, et puis dans la journée l'imprévue rencontre de Gladys et sa société dans le cadre des ruines : Gladys, son ancien flirt d'il y a quatre ans, retrouvée plus jolie et plus étourdissante d'esprit que jamais, sa coquetterie, la hardiesse de ses allures et de ses propos, ses provocations à son adresse, tout cela avait bou-

leversé ce pauvre Harry, mais tout cela n'était rien encore auprès du trouble extraordinaire où venaient de le jeter les vingt minutes passées dans le clair-obscur des décombres et des broussailles, à la lueur des torches, en compagnie de l'endiablée Anglaise. Ah ! cette lune de printemps dans ce ciel de Provence au-dessous de la silhouette agrandie des tours d'enceinte du vieux château, la métamorphose en choses qui rêvent et qui veillent de tous ces agaves et de tous ces lentisques immobiles dans l'ombre, leur aspect de plantes fantômes dans l'enchantement du silence et de la nuit, et, dans cette solitude peuplée d'âmes végétales, enivrante de trop de sèves et de trop de senteurs éparses, le profil délicat et précis de Gladys idéalisé par la clarté de l'astre et, contre son torse d'homme, la tiédeur de ce corps souple et son frôlement continu. Elle avait pris son bras à la sortie de la villa Soleil, y pesant à plaisir et parfois effleurant son épaule de ses dentelles et de ses cheveux. Forgett avait ouvert la petite porte et ils avaient pénétré dans les ruines ; les torches erraient de ci de là, portées en avant par des hommes invisibles dans l'ombre. Leur rougeoiement mettait des lueurs fantastiques dans le bleu nocturne, parfois un pan de muraille jaillissait des ténèbres violemment éclairé, et comme une armée de feux follets précédaient les visiteurs.

Gladys Harvey étourdissait l'officier de son babil. Curieuse et caressante, elle s'inquiétait de ses quatre années de séjour aux Indes, de ses cam-

pagnes, des mois qu'il avait passés sous la tente, de ses rapports avec les Cipayes, des habitudes et de la docilité des hommes et des fêtes légendaires de Bénarès et de Singapoor. Elle voulait tout savoir ; tout l'intéressait, et les palais des Maarajahs et les cérémonies dans les temples, le mystère des religions millénaires et la veillée solennelle des divinités ignorées et terribles dans des sanctuaires inconnus. Elle voulait connaître aussi les légendes des Bouddhas, le culte des forêts et celui des montagnes, les récits effarants que l'on chuchote sur les lacs, les rites des sacrifices, le symbole des offrandes, la beauté des bayadères et le faste des chasses royales. Harry subjugué répondait d'un mot, sans détours et sans phrases, sans aucune littérature surtout. L'enjouement de la jeune fille piquait dans le récit des remarques drôles et d'imprévues questions. Elle y mêlait aussi de personnels souvenirs, des souvenirs de bals, de fête et de garden-parties auxquels l'officier et elle avaient assisté. C'était avant son départ, et c'était, à chaque minute, des *vous rappelez-vous, Harry ?* Et son incessant verbiage évoquait des retours de chasse en Écosse et d'épiques parties de tennis. D'Ellen, il n'était pas question.

Forgett s'était un peu retiré à l'écart. La comtesse Zisko, très myope, poussait des petits cris en s'accrochant tour à tour au bras de Zanouskine et à celui de son mari ; les voix de Réginald et de miss Heacon, demeurés en arrière, discutaient froidement des cas douteux de gulfs et de foot-ball. Forgett avait

pris la tête et dirigeait les porteurs de torches.

Les visiteurs parvenaient ainsi au bord d'une rampe dominant à pic un petit bois d'oliviers. L'endroit était vertigineux et sinistre ; et, ainsi déformée par la nuit, la joyeuse bande ne reconnaissait plus la terrasse où elle avait déjeuné à midi. Le mur de la citadelle formait là entièrement corps avec le roc ; le terre-plain s'assombrissait de quenouilles de cyprès, une tour de guetteur démantelée en flanquait un angle. Forgett donnait l'ordre aux porteurs de pencher leurs torches sur le vide. Des agaves monstrueux jaillis de la roche apparaissaient dans la lueur, dardant sur l'abîme un hérissement de sabres glauques. Les femmes avaient toutes un mouvement de recul.

Forgett jouissait de l'effet qu'il avait préparé. « Hein ! est-ce assez turc ! Quelle merveilleuse et naturelle oubliette pour des favorites infidèles ! Vous figurez-vous les Fathma et les Zuleïka des légendes musulmanes, préalablement ligotées dans un sac avec le chat, le coq et la vipère réservés à la femme adultère comme au parricide, et précipitées dans le ravin ? » Et prenant une voix de mélodrame : « Vous imaginez-vous leur chute à travers la rigidité de ces cactus, leurs dards éraflant la toile des sacs et la chair des condamnées, et finalement l'écrasement flasque et mou des corps sur la roche grise en bas. Quel cadre pour un conte des Mille et une Nuits ! Tenez, avec le reflet des torches on croirait voir une tache de

sang là-bas, sur cette pierre. » Toutes les femmes avaient un frisson; Harry sentait trembler le bras de Gladys, elle se pressait peureusement contre lui. « Je n'ai pas cessé de vous aimer, Harry. Vous savez que je vous aime toujours. » Elle avait parlé dans un souffle. Un tressaillement secouait Harry. « Sérieusement, reprenait-elle, vous n'épousez pas Ellen, n'est-ce pas ? — J'ai donné ma parole, répondait l'officier. — Mais elle se meurt, ce mariage serait un crime. Vous ne voyez donc pas dans l'état où elle est ; elle ne pourra le supporter, votre étreinte la tuerait, et y survivrait-elle, voyez-vous les enfants qu'elle vous donnerait, des condamnés comme elle et ses sœurs, mais c'est abominable. La vie n'épouse pas la mort. — Je suis son fiancé, répondait le jeune homme. — C'est bien. » Miss Harvey avait brusquement quitté le bras de l'officier et s'avançait vers le vide, le jeune homme avait un mouvement de peur. Miss Harvey prenait une torche des mains d'un des porteurs, se penchait dans le noir et y laissait tomber la résine enflammée. La torche tournoyait, allumant dans sa chute les parois du roc et les pointes des agaves, elle atteignait le fond, et sa flamme rougeâtre semblait y saigner. Miss Harvey la regardait s'éteindre lentement. « Je vous aimais, n'y pensons plus, et elle reprenait le bras du jeune homme. Nous rentrons, n'est-ce pas ? »

Ils retraversaient les ruines en silence, toute leur gaieté était tombée ; Harry s'arrêtait à la porte de

la villa, il introduisait la clef dans la serrure. « Je vous laisse donc à votre cher devoir, persiflait la voix de miss Harvey. — De grâce, baissez la voix, Gladys. — Bah ! croyez-vous qu'Ellen ignore la comédie que joue votre pitié. Mes compliments, Harry, vous êtes une belle âme. » Et miss Harvey prenait le bras de Forgett.

La petite troupe s'enfonçait dans la nuit, et Harry Astiher rentrait dans la villa.

VIII

TROIS DAMES DANS L'ILE

Harry Astlher se déshabillait. Il avait soigneusement amorti le bruit de ses pas en montant l'escalier. Une légère angoisse lui avait serré le cœur en entrant dans le silence de la demeure. La maison était comme morte, toutes ses fenêtres éteintes, et pourtant il avait cru entendre se refermer une croisée derrière les persiennes closes, au moment où il prenait congé de Gladys, mais sûrement il avait rêvé... quelque domestique peut-être. La chambre d'Ellen donnait sur la terrasse, de l'autre côté de la route ; il y avait beau temps que toutes les femmes de la maison étaient couchées. Il s'était glissé comme un voleur dans la solitude du vestibule et avait escaladé à pas de loup le bois craquant des marches, et maintenant, la porte fermée, il se dévêtait dans la petite chambre claire que lui avait donnée lady Horneby.

Il avait allumé trois bougies et, sa tunique déjà ôtée, il dégrafait devant la glace le satin noir de son hausse-col : un léger bruit lui faisait dresser l'oreille. On heurtait timidement à sa porte ; en effet, quelqu'un était là. « C'est vous, ma tante », disait-il en allant ouvrir ; il croyait à une visite de lady Horneby, il se savait en faute et s'attendait à de justes remontrances.

« Non, c'est moi, moi, Ellen, » et la jeune fille, demeurée blottie dans l'ombre, pénétrait svelte et vive dans la chambre de l'officier. Harry avait un mouvement de recul. C'était elle, toute blanche dans une longue robe d'intérieur de soie molle. Elle avait jeté un grand manteau de drap blanc sur ses épaules. La gravité de ses yeux démentait l'enjouement de son sourire, il y avait comme une décision inscrite dans l'ensemble de ses traits. « Remettez-vous, Harry, quittez cet air effaré... Oui, c'est moi, j'ai à vous parler. » La jeune fille avait refermé la porte. « Vous m'avez attendu, balbutiait l'officier ; au moins vous n'êtes pas malade ? — Non. Oui, je vous ai attendu puisque j'avais à vous parler, Harry. » Astlher sentait sa tête chavirer. « Mais ici, dans ma chambre, Ellen, vous n'y songez pas, si votre mère soupçonnait. — D'abord, elle ne soupçonne pas, elle dort, pauvre mère, elle est si fatiguée. Nous lui avons, vous et moi, donné quelques émotions aujourd'hui... — Mais... — Il ne peut y avoir d'inconvenance entre nous, Harry, ne suis-je pas votre fiancée. — C'est justement cela... — Mais une

fiancée si platonique. Croyez bien, mon cousin, que je ne serais pas ici si je sentais le moindre désir entre nous, mais vos regards m'ont avertie, je suis ici chez le plus loyal et le plus dévoué de mes amis. — Oh ! cela, Ellen. — J'ai dit de mes amis, et la voix de la jeune fille se nuançait de tristesse. Nulle part je ne me sens plus en sûreté qu'auprès de vous. Vous ne m'avez pas dit de m'asseoir, Harry, je le fais, — et prenant une chaise la malade s'installait auprès de la table, elle s'y accoudait dans une pose de nonchalance, élevait vers son cousin la pureté de son profil. — Allumez donc une quatrième bougie. Trois lumières, cela porte malheur. — Mais, Ellen, c'est de la démence, faisait l'officier, interloqué de cette assurance et de ce naturel. Songez qu'il est plus de dix heures et que vous êtes dans ma chambre. Allons, assez d'enfantillage, il faut rentrer chez vous. — Il n'y a pas d'enfantillage ici, Harry, je vous assure que c'est très sérieux. Toute la maison repose, personne ne sait que je suis ici, il faut même que tout le monde l'ignore, ma mère surtout. — Vous me déconcertez, Ellen. — Oh ! pour si peu de temps. Et la jeune fille avait un joli geste d'insouciance. C'est la dernière soirée que vous passez ici, ne pouvez-vous me la donner, vous ne m'avez pas gâtée aujourd'hui. — Oui, je sais, j'ai eu tort, vous allez me reprocher Gladys. — Ai-je prononcé le nom de Gladys. Il ne s'agit que de nous deux, de moi surtout. Vous partez demain, ne pouvez-vous me donner une heure. Qui

sait si nous nous reverrons jamais ! — Ah ! vous voilà bien. — Oui, qui sait si nous nous reverrons jamais ! insistait la voix alentie d'Ellen, vous n'avez pas une heure à me donner. Si, n'est-ce pas ; tenez, je vais allumer une lampe — et la jeune fille se levait, — c'est lugubre, ces bougies, on dirait une veillée de mort. » Harry s'était assis à l'autre bout de la table. Impatienté, ses doigts en tambourinaient le rebord. — Ça va être long ? — Mais assez, répondait Ellen en venant s'asseoir, nous allons agiter des choses graves. — Si graves que cela ? — Mais oui, puisque je viens les traiter la nuit, et même assez difficiles à aborder. Aussi pour m'aider j'ai apporté un livre, et la jeune fille retirait de son corsage un petit album relié en maroquin vert. — Un livre ! vous venez me faire la lecture maintenant. — Oh ! trois cents lignes au plus, c'est un petit conte de moi. — Un conte de vous ! vous écrivez donc, maintenant. — Il faut bien passer le temps, une malade. — Ah ! c'est votre journal de jeune fille, il fallait le dire. — Non pas, ce serait bien monotone, mon journal, il n'y a rien dans ma vie. C'est un recueil de contes. Vous savez que dans la famille nous avons la manie d'écrire. Mon frère Edwards a laissé un très intéressant journal, mais moi qui ne suis qu'une petite fille, j'écris des contes, des contes imités de Gabriel Dante Rosetti et de notre Schwinburne. — Ah ! vous lisez Schwinburne. Vous êtes devenue tout à fait femme auteur ? » Ellen ne relevait pas l'impertinence. — Cousine, est-ce que ma tante

sait que vous écrivez ? — Non, ma mère ne sait pas tout ce que je fais, mais mon mari l'aurait su. Écoutez mon conte, Harry, c'est le dernier que j'ai composé, je l'ai écrit ici, je l'ai rêvé dans les ruines du château. — Ah ! — Il faut bien faire quelque chose pour les enfants, n'est-ce pas ? » Et la jeune fille, ayant approché la lampe, commençait d'une voix calme et grave.

TROIS DAMES DANS L'ILE

Dans un jardin d'été trois dames sont assises, trois dames de jeunesse et de beauté, toutes les trois vêtues d'étoffes fleuries et de nuances à la fois si douces et défaillantes que le regard semble s'y caresser; leurs pieds nus reposent dans l'herbe et, derrière elles, de claires roses trémières érigent leurs thyrses où des fleurs de soie se fripent et se déploient, rouges comme le vin nouveau et roses comme le désir.

— En effet, tout à fait du Schwinburne ! Vous avez de la mémoire, Ellen. — Ne m'interrompez pas et laissez-moi lire ! La jeune fille reprenait.

Elles se dressent si claires dans le bleu du ciel d'août, les hautes roses trémières, que l'on dirait des cierges allumés en plein midi; à l'horizon, le bleu du ciel baise le bleu de la mer qui verdoie et, sur le rivage liséré d'argent, le bleu vert de la mer se confond avec le vert des prairies. Il y neige des aubépines roses, qui sont des pommiers tardifs, et des pommiers nains, qui sont des aubépines précoces. Des moutons

errent dans la prairie et sur les flots en lapis-lazuli s'arrondit la voile d'une blanche galère ; mais les trois dames, le dos tourné au paysage, ne s'inquiètent ni des troupeaux épars, tels des flocons d'écume, ni de la galère à la proue recourbée, tel un cygne.

— Nous nous souvenons de Florence, nous avons vu les Primitifs, souriait l'officier. Ellen le faisait taire d'un geste.

La première tient à la main un cistre, un petit cistre en forme de cœur, dont les cordes sont autant de fils d'or, et ses yeux bleus, du bleu des pervenches d'avril, s'alanguissent de mélancolie. — Votre portrait, cousine. — Si vous voulez.

Elle est la plus pâle des trois, et sur sa robe, du vert changeant des mers d'orage, s'effeuillent çà et là des bouquets de violettes mêlés de fleurs d'iris. Son voile bleuâtre a glissé le long de ses épaules, ses épaules frêles d'une blancheur d'hostie, et de ses doigts exsangues, alourdis de joyaux, elle tourmente indolemment les cordes d'or du cistre en marmonnant tout bas des lambeaux de chansons.

C'est l'Espérance.

— Une bien belle dame, soulignait Harry.

La seconde, gainée dans une longue robe de brocart d'argent qui la fait ressembler à un lis, ouvre tout grands deux yeux profonds, deux yeux pleins d'ombre dont le regard brûle et défaille comme une flamme sous la pluie. — Vos yeux, Ellen. La jeune fille haussait les épaules. — Vous travaillez d'après vous-même, vous êtes la Mme Vigée-Lebrun de la

plume. La jeune fille poursuivait : *Un lourd ceinturon bossué de rubis étreint ses flancs si strictement qu'il les meurtrit; et, couronnée de bleus chardons des dunes, elle n'en sourit pas moins sous le feuillage déchiqueté qui la pique et, toute la face extasiée, elle appuie sur son cœur une gerbe des mêmes chardons bleus et de branches de houx.* — Oh ! imaginative que vous êtes, vous avez le culte de la souffrance. — Peut-être, mais laissez-moi lire.

Un ciboire est à ses pieds, qui luit dans l'herbe enrichi de pierreries, et des rubis scintillent dans sa coupe, des rubis ou du sang ? La face de la dame resplendit toute rose, toutes roses ses épaules, toute rose sa gorge dans sa robe d'argent; mais il y a des fleurs rouges dans les plis de l'étoffe, où sa main appuie les chardons et les houx, et parfois c'est la robe entière qui devient rose, tandis que le visage, les bras nus et la gorge blémissent et que la chevelure couleur de ténèbres devient soudain rousse, rousse ou rouge de sang!

C'est la Ferveur.

— Mais je ne vous soupçonnais pas ce talent d'écrivain.

La troisième, hautaine au profil délicat, avec une bouche charnue, les ailes du nez mobiles et des yeux de caresse. — Mais c'est Gladys, cette fois, s'exclamait l'officier, et Ellen reprenait... *la troisième, hautaine au profil délicat... peigne avec un peigne d'or une longue chevelure jaune parsemée d'escarboucles.* — Une chevelure jaune ! non, ce n'est plus Gladys, je retire ce que j'avais dit.

... Elle peigne sa chevelure et rit de toutes ses dents à un miroir poli qu'encadrent deux vipères; elle tient le clair miroir à la hauteur de ses lèvres, et sa nudité vierge ondule et frémit à travers les mailles brillantes et bruissantes d'un étroit filet d'or.

Des aigues-marines, des émeraudes et des opales, toute une floraison de gemmes translucides et changeantes, ruissellent le long de ses bras nus, de ses seins et de ses épaules prises aux mailles du filet. Elle a des bracelets aux bras, des anneaux aux chevilles, et des bagues aux orteils; tout en elle est reflet, lueur et rayonnement, mais entre ses seins, jaunit un bouquet de roses sèches, et son rire sonne faux, et faux le cliquetis de ses joyaux scintillants.

C'est l'Illusion.

— Notre maîtresse à tous.

Et l'Espérance, dans sa robe verte où des fleurs se fanent, maigrit et pâlit chaque jour; elle se lasse d'attendre celui qui ne vient plus et de chanter des chants que personne n'écoute. Une mortelle tristesse envahit ses yeux bleus, son front de jour en jour fléchit, fléchit plus lourd sous le ruisseau de ses cheveux d'heure en heure plus pâles.

Ses mains exsangues n'ont même plus la force de rattacher son voile, son voile transparent couleur de ciel et d'eau, derrière les plis duquel l'Espérance apparaissait jadis désirable aux hommes, aux hommes qui l'oublient.

Elle les a trompés si longtemps.

La Ferveur, dans sa robe de neige ensanglantée,

elle, continue, indifférente à tout, à se meurtrir la poitrine et les tempes ; sa souffrance l'exalte et sa chair, éperdue de cruelles délices, palpite et défaille avec des mots d'amour. Que lui importe la galère et ses nochers peureux, prudemment arrêtés devant l'île ? Elle creuse sa douleur et s'en nourrit, son supplice l'enivre et, prolongeant son angoisse à plaisir, elle aime sa torture et boit dans le ciboire brazillant de pierreries son propre sang qui la fait vivre.

— L'Aïssaoua du trio, goguenardait le jeune homme.

Quant à l'Illusion, dans sa gaine dorée, elle ne fait plus illusion qu'à elle-même. Il y a des siècles que les hommes la connaissent sans l'avoir jamais vue. Les récits des aïeux ont instruit les petits-fils. Elle s'est appelée Circé et Calypso, et les poètes eux-mêmes, les poètes épris des mensonges et des fables, ne croient plus à ses fables.

Seule dans son île, où nul vaisseau n'abordera plus, elle s'affole devant un miroir, éprise qu'elle est de sa forme vaine, elle s'éblouit les yeux de l'éclat de ses joyaux et se grise l'oreille de leur froid cliquetis.

Et entre deux rires elle proclame, orgueilleuse « Je suis l'Amour et la Jeunesse. » Et la Ferveur répond, les prunelles agrandies, balbutiante d'extase : « Ma plaie m'enivre, j'aime et je vis », tandis que l'Espérance morne, attristée et lasse, secoue sa tête blonde et dit : « Je n'attends plus. » Et l'innocence des brebis bêlantes et des agneaux errant

dans l'île anime seule les prés, les bosquets et les vergers en fleurs où l'homme de ces temps ne vient plus.

Dans un jardin d'été trois dames sont assises, trois dames de jeunesse et de beauté, toutes les trois vêtues d'étoffes fleuries.

— Eh bien, comment trouvez-vous mon conte ? — Admirable ! et il finit là ? — Il finissait là hier matin, mais depuis aujourd'hui il y a une variante. — Et laquelle ? insistait l'officier, décidé à entrer dans le jeu de sa cousine pour dérouter ses soupçons. — La voici, mais je ne l'ai pas encore établie dans sa forme définitive, mais en voici à peu près le fond. Un jeune étranger aborde dans l'île, il la visite et la traverse en tous sens, mais ne remarque pas les trois Dames. Il ne voit pas plus l'Espérance que la Ferveur et pas plus la Ferveur que l'Illusion, mais elles ont suivi du regard le visiteur et quand l'étranger remonte dans sa galère, leurs yeux à toutes trois se rencontrent ; et elles se voient telles qu'elles sont. Elles s'apparaissent décrépites, fanées, amaigries, exténuées et défaites dans leur inutile attente et l'inanité de leurs rêves stériles, elles ne s'étaient jamais regardées, absorbées qu'elles étaient chacune dans le mensonge de leur extase. Elles s'apparaissent telles qu'elles sont, comprennent l'indifférence des hommes et leur solitude, mais, incapables de se mentir plus longtemps à elles-mêmes, elles penchent doucement le front et se laissent mourir, pareilles toutes les trois à des lampes qui s'éteignent... Et

tous ces préambules, mon cher cousin, pour vous dire que vous ne m'aimez plus et que je vous rends votre parole.

La jeune fille s'était levée et, toute droite dans la lueur de la lampe, souriait d'une lèvre triste à son cousin. — Votre parole ! mais vous êtes folle, Ellen. Je ne vous comprends pas, s'indignait le jeune homme, levé, lui aussi. — Si, vous me comprenez ; l'Espérance, la Ferveur et l'Illusion sont mortes. A quoi bon mentir à ces cadavres. — Mais je vous assure, Ellen... — C'est un peu de mon âme que je vous ai montrée là. L'Espérance, la Ferveur et l'Illusion vivaient en moi, dans l'enceinte de ces ruines, oh! d'une vie bien fragile et bien précaire, mais elles vivaient enfin. Aujourd'hui elles ne sont plus. Quelque chose a passé qui les a effeuillées comme des fleurs sèches. A quoi bon prolonger un mensonge qui ne les fera pas revivre! — Mais vous vous méprenez Ellen, je vous aime. — Oui, je sais, comme une malade et comme une sœur, mais plus comme une fiancée. Vous ne savez pas mentir, Harry, et je vous en sais gré. Tout le monde ici ment autour de moi, ma mère, le médecin, Mme Ayrargues aussi, et moi je mens tous les jours à maman, et cette comédie à la longue m'excède et me fait mal. Vous au moins vous ne mentez, vous ne savez même pas mentir, Harry; c'est pour cela que je vous aime et que je suis venue causer en toute loyauté avec vous. — Mais c'est de la folie, je vous jure. — Non, c'est de la clairvoyance. On ne trompe

pas une femme amoureuse, et je vous aime encore. Voilà pourquoi je vous rends votre parole ; je vous veux heureux et vous ne pouvez plus l'être avec moi. — Je vous prouverai le contraire. — Non, Harry, pour ces sortes de choses la volonté ne suffit pas. Je ne veux pas être un cher devoir, je n'accepte pas votre pitié et je ne veux pas abuser de votre belle âme.

Le jeune homme reconnaissait les phrases insidieuses de miss Harvey. — Vous avez entendu ? — Les malades ont l'ouïe très fine. — Vous étiez là ! — Peut-être. — Alors vous nous avez épiés, vous, Ellen. — On défend son bonheur comme on peut. Vous voyez que je n'ai pas su garder le mien.

L'officier s'était emparé des mains de la jeune fille. « Ellen, je vous défends de parler ainsi. Ellen, je vous aime, et je vous aurai ; je vous aime de toutes les forces de mon sang et de mon âme. » Il l'avait attirée brusquement contre sa poitrine. « Je vous défends de blasphémer davantage ; j'ai été imprudent, étourdi ; mais je n'ai pas cessé une minute de vous chérir. Vous ne me soupçonnez pas d'aimer Gladys ? — Je ne vous ai pas dit que vous aimiez Gladys, mais Gladys vous plaît et je ne vous plais plus. — Ah ! mauvaise tête, mauvaise tête, et malfaisante petite créature. » Il avait pris entre ses mains le front d'Ellen défaillante et lui plongeait ses yeux dans les siens. « Quand aurez-vous fini de torturer tout le monde autour de vous, et que vous faut-il de plus que ma parole et mon émoi ? »

La jeune fille se tenait renversée dans les bras de son cousin, un sourire alanguissait ses yeux et entr'ouvrait ses lèvres. On ne voyait plus dans ce visage extasié que l'émail des dents et la sclérotique de l'œil. « Est-ce au moins vrai ce que vous dites là, Harry, implorait moins une voix qu'un souffle. — Ah mauvaise ! mauvaise ! — Eh bien, alors em brassez-moi. »

L'officier se penchait sur la malade et la baisait longuement sur le front ; la jeune fille se redressait sous la caresse : « Est-ce ainsi qu'on s'embrasse entre fiancés. — Sans doute. — Ah ! » Ellen se dirigeait vers la porte. « Oh ! comme il doit être tard... et mon livre que j'oubliais... Bonsoir, bonne nuit, adieu, mon cousin. » La porte était déjà refermée sur elle.

« Étrange, étrange petite fille ! faisait Harry Astlher. Je crois qu'il est temps que je parte. »

IX

LA VIE ET LE RÊVE

Lady Horneby se réveillait. Elle s'éveillait, la tête lourde et la bouche pâteuse. Échos répercutés des incidents de la veille, des visions opprimantes avaient hanté son sommeil ; elle était encore toute bouleversée des fresques effarantes surgies dans les ténèbres de son angoisse et de sa solitude.

Elle se levait précipitamment, alarmée de l'heure que marquait la pendule. Neuf heures ! Un soleil déjà brûlant allumait les lamelles des persiennes, elle les poussait, car lady Horneby dormait toujours les fenêtres ouvertes, et un flot de clarté, un flux de senteurs enivrantes aussi pénétraient dans la chambre. Tout le petit jardin de la villa montait, on aurait dit, dans la pièce. A l'horizon, une mer scintillante s'étalait infiniment plane sous un ciel d'un bleu profond, toute la radieuse allégresse des printemps de Provence enveloppait l'Anglaise de

lumière et d'air vif, et, lourds oiseaux de ténèbres chassés par le grand jour, déjà les visions de la nuit s'effaçaient.

Lady Horneby respirait largement et passait une main sur son front, le souvenir de ses cauchemars s'était évanoui. Une vision cependant persistait encore, c'était la dernière apparue, et de celle-là lady Horneby vivait tous les détails. Elle était avec sa fille dans l'enceinte des ruines, elles y avaient passé la journée comme les autres, couchées au bon de l'air et du soleil, mais elles s'y étaient laissé surprendre par la nuit. Le jour était tombé très vite, un vrai crépuscule d'Algérie; les ruines et les broussailles, tout à l'heure si lumineuses, étaient devenues soudain couleur de cendre. C'était un coucher de soleil équivoque sans une lueur rouge à l'horizon, tout le paysage subitement éteint dans une atmosphère terne, et elle et Ellen se hâtaient à travers les décombres vers la petite porte et de là vers la maison. A ce moment, une lune décroissante, mince comme une faucille, s'était levée derrière elle dans le ciel, une nappe d'argent s'était répandue sur tout le paysage, et lady Horneby s'était aperçue que sa fille ne la suivait plus. Une forme voilée, harmonieuse et inquiétante, avait surgi au sommet de l'enclos, à l'extrémité des ruines. Elle se profilait debout sous la lune montante et tenait très haut une torche allumée, dont la fumée rougeâtre tournoyait dans la nuit et Ellen était demeurée en arrière et regardait le spectre...

A vrai dire, c'était moins un spectre qu'une femme, et pourtant c'était bien moins une femme qu'un spectre : il y avait une menace dans cet être de mystère masqué de longs voiles gris ; pourquoi dérobait-il son visage ? on eût dit une statue de cendre. Ellen arrêtée la regardait toujours, et voilà qu'Ellen se mettait à marcher vers la forme voilée, elle remontait à travers les ruines, escaladait les décombres, sans se soucier d'elle, de lady Horneby, et de ses appels et de ses cris. Le spectre, toujours debout sous le ciel lunaire, agitait sa torche et semblait attirer la jeune fille vers lui, et lady Horneby demeurait là, clouée d'épouvante... Un charme la tenait immobile.

Elle parvenait enfin à le rompre, elle s'élançait sur les pas de sa fille. Ellen ! la forme inconnue venait de disparaître. D'un bond elle atteignait la place où toutes deux s'étaient évanouies. Un escalier tournant aux marches descellées s'enfonçait vertigineux dans le vide, une file de cyprès l'escortait de grandes ombres, et lady Horneby reconnaissait l'escalier croulant au pied duquel Gladys et sa bande leur étaient apparues, déjeunant, la veille, dans la gloire ensoleillée de midi ; mais l'escalier avait considérablement grandi, il tournoyait maintenant dans les ténèbres et s'y perdait comme dans le fond d'un puits ; et la forme voilée descendait dans le vide et, derrière elle, Ellen s'engouffrait dans la nuit. Le spectre la précédait élevant haut sa torche, et c'était comme un engloutissement

lent de sa fille dans du noir et dans de l'inconnu.

Ellen! Ellen! avait beau crier lady Horneby, elle ne voyait plus maintenant qu'une blancheur lointaine dans l'abîme. L'échevèlement rougeâtre de la résine la baignait d'une lueur ; le spectre s'était, lui, enfoncé dans l'ombre : lady Horneby descendait trébuchante les marches de l'escalier. Elles vacillaient sous ses pas et la conscience de son impuissance lui cassait les jambes. Un vertige l'éblouissait, elle se sentait glisser et la distance augmentait toujours entre elle et Ellen, et cette descente durait un siècle. Elle touchait enfin le bas de l'escalier, il aboutissait à une grande route, la route était déserte. Pas d'Ellen, plus de spectre. Une torche à demi consumée gisait au milieu du chemin, fusant ses dernières étincelles; à la même seconde, une automobile lancée à toute vitesse passait trépidante, empestant de pétrole l'air pur de la nuit; la machine était bondée de monde, et parmi les voyageurs l'Anglaise reconnaissait Harry Astlher et Gladys. C'était moins une automobile qu'une trombe ; Ellen n'était pas avec eux. Maintenant c'était la solitude et le silence, au milieu de la route la torche s'était éteinte, et c'était comme un grand déchirement dans tout l'être de lady Horneby, et la mère éclatait en sanglots, sentant que de l'irréparable était survenu à propos d'Ellen et qu'elle ne la reverrait jamais plus. L'affre était si forte qu'elle éprouvait subitement le besoin de voir son enfant. Au risque de la réveiller, elle pénétrait brusquement dans sa chambre. Elle trouvait la jeune fille presque

déjà prête. Ellen tournait vers sa mère un visage extraordinairement calme. Elle était assise devant sa psyché, en train de tordre en câble la soie floche de sa chevelure, elle l'assujettissait sur sa nuque avec une fourche en écaille et tendait sa joue à sa mère. « Déjà levée! — Déjà une heure que je vais et viens. — Tu as bien dormi ? — Admirablement. »

Lady Horneby trouvait à sa fille un air extraordinaire, elle avait dans toute sa personne une sérénité et dans les yeux une certitude qu'elle ne lui avait jamais vue. « C'est que je craignais qu'après la journée d'hier... — Oh ! tout est arrangé ; nous sommes, Harry et moi, les meilleurs amis du monde, nous avons eu une explication cette nuit. — Cette nuit! que dis-tu là. — Oui, j'ai attendu son retour. — Tu ne t'es pas couchée ? — Non, j'ai attendu, il n'est pas rentré tard d'ailleurs. A dix heures un quart j'ai été le trouver dans sa chambre. — Dans sa chambre ! » Et lady Horneby s'emparait des mains de sa fille. « Dans sa chambre ! je ne comprends plus, voyons, tu t'expliques mal, tu n'es pas allée dans la chambre d'Harry la nuit. — Si, maman, j'y suis même restée une heure. — Mais, malheureuse enfant, tu n'as pu faire cela, que doit penser Harry de toi à l'heure qu'il est ? — Nous nous sommes expliqués, cela était nécessaire. Il y avait une petite méprise entre nous, il n'y a plus rien, n'ai-je pas l'air content! — Ellen, Ellen, tu me déconcertes et tu m'épouvantes. Tu n'es pas allée dans la chambre d'Harry ? Et il t'a reçue ? — Il a eu

l'air très ennuyé d'abord, encore plus effrayé que vous, maman, mais je l'ai rassuré et je lui ai fait la lecture. -- La lecture ! — Oui, je lui ai lu un conte de ma composition, il en a été charmé. — Tu as écrit un conte ? — Oh ! j'en ai écrit plusieurs, vous ne les connaissez pas, mais vous les lirez un jour comme le journal de mon frère. — Ellen ! » L'évocation de son fils avait porté à lady Horneby un coup douloureux. « Oh ! pardon, maman, c'était pour vous dire que rien n'était plus simple. Il y avait un petit nuage entre moi et Harry, j'ai tenu à le dissiper, et maintenant c'est de la fumée (La malade avait un joli geste d'insouciance). Mon petit conte symbolique a beaucoup aidé à cette explication qui était en vérité un peu délicate. — Un peu délicate, mais tu t'es compromise, ma pauvre petite ! Harry doit avoir la plus déplorable opinion et de toi et de moi, de nous deux. — Non, maman, Harry m'épouse à la fin juin, à notre retour à Londres. Harry a la plus grande confiance en moi, maman, comme j'ai, moi, la plus grande confiance en Harry. — Mais, Ellen, une jeune fille ne va pas seule la nuit dans la chambre de son fiancé. — Pourquoi pas ! si une explication entre eux est nécessaire et qu'ils agissent tous deux en pleine loyauté ! Il ne pouvait rien m'arriver auprès de lui, j'étais tout à fait en sûreté. — Mais si le monde savait ! — Le monde, le monde ! mais le monde ne saura pas, et puis, que nous importe le monde, il n'y a que nous et c'est assez. » Le sang-froid de la jeune fille déconcertait lady

Horneby, c'était une nouvelle Ellen qui se révélait. « Nous ne pouvons nous entendre, mon enfant, tu me navres, tu me navres », et l'Anglaise se retirait, en hâte de voir Harry et d'apprendre de lui la vérité.

Elle trouvait l'officier installé dans la salle à manger. « Eh bien ! Harry, Ellen est allée chez vous cette nuit, vous avez eu une explication. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci ? » Le lieutenant levait sa face hâlée et daignait abandonner une minute la tranche de rosbeaf, qu'il assaisonnait de pickles et de cumin. « Tout est vrai, ma tante, Ellen est venue chez moi. — Chez vous ! » Lady Horneby, les jambes rompues, se laissait tomber sur une chaise. « Mais rien de moins grave, ma tante. rassurez-vous. Un coup de tête de petite fille, un peu jalouse ; l'attitude de Gladys l'avait alarmée. — Mais vous avez été si imprudent, Harry ! — Oui, je sais, mais dans l'armée des Indes nous n'avons pas beaucoup l'habitude des jeunes filles ; mais cela s'est bien passé et tout est bien qui finit bien. Elle m'a même lu un petit conte », et l'officier, dans son désir de rassurer cette mère, racontait la visite d'Ellen sans en omettre un détail. « Et vous vous mariez en juin, concluait lady Horneby avec un hochement de tête. — Mais tout ce qu'elle voudra, ma tante. Ne m'avez-vous pas dit d'abonder dans son sens ? je suis maintenant toujours de son avis. » Lady Horneby attachait sur le lieutement deux yeux d'angoisse. « Et vous aussi, vous avez l'air

tout heureux ! Eh bien ! moi, toute cette joie me fait peur, je trouve à Ellen un air extraordinaire, je n'aime pas ce calme, cette décision que je lis dans tous ses traits. — Mais, ma tante, je ne sais que faire », et l'officier levait les bras.

« On peut entrer ? » C'était le docteur Didier apparu à la porte donnant sur le jardin. « Ah ! c'est vous, docteur », et l'Anglaise se précipitait au-devant de lui.

« Eh bien ! comment s'annonce ce départ, les adieux vont-ils être très pénibles ? —Mais cela s'annonce très bien, très bien, répondait Harry. — Ah ! vous trouvez, vous ? Figurez-vous, docteur, qu'Ellen est allée cette nuit dans la chambre de son cousin (et sans reprendre haleine lady Horneby racontait d'un seul trait les événements de la veille et l'incident de la nuit). Eh bien ! qu'en dites-vous, docteur ? » Le vieux médecin se grattait la tempe. « Je ne lui aurais pas cru cette énergie, mais avec les malades, avec les femmes surtout..., et le vieillard avait un sourire qui en disait long. Mais, en somme, comment va-t-elle ce matin ? — Elle est extraordinairement calme. — Tant mieux, tant mieux. — Elle était déjà très calme hier soir, faisait le lieutenant ; elle était même enjouée. — Vous faites donc des miracles, monsieur, tous mes compliments. Heureux qui dans la vie peut inspirer un pareil amour ! — Oh ! tout au plus une vieille affection d'enfance, disait l'officier devenu écarlate. — Mais voici votre fiancée,

et le docteur acclamait l'entrée d'Ellen : Quelle mine charmante ce matin, mon enfant. — La mine des adieux, nous sommes comme cela dans la vieille Albion, répondait joyeusement la jeune fille, nous n'attristons pas les départs ; on se quitte, on va se retrouver. Dans deux mois je serai guérie et nous serons l'un à l'autre. Pourquoi des mines et des larmes ? je suis vraiment très heureuse, docteur. — En effet, vous en avez l'air. — Et maintenant, maman, nous allons, Harry et moi, au jardin. Nous avons encore beaucoup de choses à nous dire, tu permets ? Vous, docteur, je vous laisse avec maman, je suis sûre qu'elle a un tas de confidences à vous faire. Oh ! je la déconcerte et je la trouble beaucoup, madame ma mère ; elle a besoin de se soulager auprès de vous, docteur, remontez-la, et puis songez-y, docteur, élaborez-moi un nouveau régime. Venez-vous, Harry ? » Le jeune homme se levait et suivait sa cousine au jardin. Par les deux fenêtres ouvertes le docteur regardait le couple aller et venir sur la petite terrasse incendiée de soleil : des jasmins de Virginie et des tubéreuses en fleurs découpaient des étoiles de cire blanche dans le bleu violet du ciel. Ellen Horneby était ce matin éblouissante. Une longue robe de crêpe de Chine jonquille avivait la nacre rose de sa nuque et de son teint, le docteur Didier était stupéfait, il n'avait jamais vu à sa malade ce sang-froid et cette assurance.

Ellen avait attiré son cousin à l'angle de la terrasse, derrière une haie de tamaris ; sa physionomie

enjouée était devenue sérieuse, elle tirait de son corsage un petit livre relié en maroquin vert. Harry le reconnaissait : c'était celui dans lequel elle avait lu la veille au soir ; elle le tendait au lieutenant. « Ce sont mes contes, je vous les donne, emportez-les à Londres avec vous. Je les ai écrits à votre intention. Il y en a cinq, vous les ferez tirer à très peu d'exemplaires.... de luxe... cinquante, pas un de plus, mais très beaux. Vous payerez les frais... C'est le seul cadeau que je vous permets de me faire jusqu'à nouvel ordre. Lisez les beaux vers que j'ai mis en exergue sur la première page. Ils sont de Gabriel Dante Rosetti », et la jeune fille, reprenant le volume des mains de l'officier, rythmait d'une voix lente :

Regarde-moi bien dans les yeux,
Je suis celui qui aurait pu être,
Et mon nom est jamais plus.

« Mais pourquoi avoir choisi ces vers, Ellen ! ils sont très tristes. — Ils étaient de la nuance de mon âme quand j'écrivais ces contes, j'étais malade et je croyais ne jamais vous revoir. — Quelle enfant vous faites ! — Mais maintenant tout cela est fini », et s'appuyant câline au bras du jeune homme : « Regardez-moi bien, Harry. Je suis celle qui aurait pu être, et mon nom est jamais plus. — Comme vous êtes étrange, Ellen ! »

« Allons, Marius, vous prenez la valise, nous

partons. » Lady Horneby achevait de se ganter sur le pas de la porte, Harry Astlher dans le vestibule s'attardait aux dernières recommandations d'Ellen. « A Londres en juin, oui, c'est convenu, Harry. N'envoyez pas de télégramme de Paris, mais seulement de Calais, vous ne vous arrêtez pas à Paris, d'ailleurs. — Non, je ne fais que le traverser, je prends à Calais, le bateau de minuit. — Bon voyage donc, beau cousin, et se haussant sur la pointe des pieds jusqu'à son oreille : Je suis celle qui aurait pu être, et mon nom est jamais plus. — De quel air bizarre vous dites ces choses! pourquoi compliquer nos adieux de tout ce mystère? — Parce que ce sont des adieux, scandait la jeune fille. — Vous voulez dire un au revoir! — Oui, un au revoir, et se précipitant vers lady Horneby : embrasse-moi, maman. — Mais certainement, ma chérie. — Mais mieux que cela, bien fort, bien fort. — Mais tant que tu voudras. Comme tu es pâle ! — Un peu d'émotion. Au revoir, Harry. A tout à l'heure, maman. » Lady Horneby et le lieutenant descendaient déjà le chemin, la jeune fille hésitait une minute, puis courait après sa mère : « Embrasse-moi encore une fois, maman. — Mais qu'est-ce que ce subit accès de tendresse! Tu as quelque chose, Ellen! — Moi, rien, et elle ajoutait tout bas : je ne puis pas embrasser Harry devant Mme Ayrargues et Marius ; un dernier baiser, à tout à l'heure, adieu », et elle remontait en courant vers la villa. Lady Horneby et Harry Astlher tournaient l'angle du mur, elle se penchait

en dehors de la porte, essayant d'envelopper sa mère et son fiancé d'un dernier regard. Ellen Horneby avait les yeux pleins de larmes, elle étouffait un profond soupir et rentrait dans la maison.

Lady Horneby revenait de la gare, elle avait mis le lieutenant en wagon, avait vu le train partir et pressait le pas en escaladant les pierrailles du chemin. La montée était rude, le soleil tapait ferme, et l'Anglaise défaillait un peu sous son large chapeau de paille, elle en avait dénoué les brides, elle avait hâte de retrouver sa fille.

« Où est mademoiselle ? » faisait-elle en pénétrant dans la fraîcheur du corridor obscur, dans sa chambre ? — Mademoiselle est sortie, répondait Brigitte. — Comment sortie ! — Oui, mademoiselle est dans les ruines, à côté. Après le départ de madame, mademoiselle est montée chez elle, a écrit deux ou trois lettres, je crois, et puis elle a traversé la route et est entrée dans l'enclos. — Et vous ne l'avez pas accompagnée ? — Mademoiselle m'a dit de la rejoindre dans une heure, elle a emporté un oreiller, son ombrelle et un livre. — C'est bien, je vais la rejoindre. Enlevez-moi ce cache-poussière, j'étouffe », et lady Horneby, sans même passer chez elle, traversait la route incendiée de la lumière et gagnait l'enclos.

La porte en était demeurée entr'ouverte, lady Horneby avait la sensation d'entrer dans une fournaise ; les broussailles et les décombres pétillaient.

La silhouette des tours ruinées en était devenue comme vaporeuse. « C'est de la folie, pensait l'Anglaise, c'est l'insolation sûre », et elle gagnait le premier coin d'ombre avec la certitude d'y trouver Ellen.

Personne ! lady Horneby poursuivait son exploration, elle parcourait successivement tous les endroits où la jeune fille aimait s'étendre et rêver, elle ne la trouvait nulle part. Une petite fièvre gagnait lady Horneby, sa démarche devenait saccadée et ses gestes hagards. Jamais l'enceinte du château ne lui avait semblé si vaste, une angoisse l'étreignait. Elle avait peur de crier, et puis, n'y tenant plus, elle se mettait à appeler Ellen, Ellen de toutes ses forces. Elle n'éveillait que l'écho des ruines, rien ne bougeait dans la solitude des agaves et des lentisques, et tout à coup lady Horneby s'arrêtait. Son cauchemar de la nuit la hantait jusqu'à la souffrance, elle revivait son rêve. C'étaient les appels désespérés de sa poursuite vaine après la disparition d'Ellen, et l'Anglaise n'osait plus crier, sa voix lui faisait peur. « Bah ! je deviens folle, Ellen sera rentrée à la maison par un autre sentier », et avide de donner un démenti à ses pressentiments, lady Horneby regagnait la villa.

Elle dévalait à travers les décombres en trébuchant, les jambes coupées d'émotion comme dans son cauchemar.

« Mademoiselle est rentrée, n'est-ce pas ? — Non, madame ! — Mais si. » Et la mère s'engouffrait

dans l'escalier. Oh ! la pesanteur de ses pauvres jambes et la hauteur des marches ! Elle ouvrait la porte et entrait en coup de vent dans la chambre ; la pièce sommeillait fraîche et calme dans le clair-obscur des persiennes closes. Posée au milieu de la table, une grande enveloppe blanche attirait immédiatement ses yeux. Ellen y avait écrit ces simples mots : *Pour ma mère*, et lady Horneby se laissait tomber anéantie sur une chaise. Un tremblement l'avait prise, ses dents s'entrechoquaient de peur, elle n'avait même pas la force de tendre la main vers la lettre. Elle l'atteignait et l'ouvrait pourtant.

Ma mère chérie, je te demande pardon à genoux de la grande peine que je vais te faire ; je sais que je suis affreusement coupable et que je n'aurais jamais dû faire cela à toi, surtout à toi qui as déjà tant souffert. Oui, ma conduite est abominable, mais, vois-tu, maman, je ne peux plus, je ne peux plus, je suis lasse, exténuée de jouer la comédie. Le mensonge me tue, je ne vis que dans le mensonge depuis quatre ans; toi, les médecins, Mme Ayrargues, Harry lui-même, vous mentez tous autour de moi, moi-même je mens pour que ta peine soit moins grande de me voir tous les jours un peu mourir. Il y a quatre ans que j'agonise, ma pauvre maman, et je ne veux plus de cette mort lente de toutes les heures et de toutes les minutes ; je sais qu'on ne peut pas me sauver. Moi, je ne suis pas comme toi, je suis jeune, je n'ai pas l'habitude de la souffrance, je ne peux plus mentir,

je ne peux plus feindre, j'aime mieux en finir !

On me trouvera au pied du petit escalier. Adieu et pardonne à ton Ellen !

Un cri de louve blessée mettait debout toute la maison. Mme Ayrargues, Brigitte, Marius et la cuisinière se précipitaient au premier, ils y trouvaient lady Horneby tombée à genoux, effondrée, contre le lit de sa fille ; elle se tenait là gémissante, cramponnée aux matelas et aux oreillers d'Ellen. La literie avait cédé sous son poids.

« Dans les ruines, dans les ruines, courez tous, prenez une litière, Ellen, elle s'est tuée, vous la trouverez au... » Un long sanglot secouait la malheureuse femme ; lady Horneby glissait sur ses genoux et s'affaissait évanouie sur le parquet.

ÉPILOGUE

« Comme elle avait menti ! avec quelle dissimulation elle avait préparé l'atroce dénouement de l'irréparable journée, et quelle savante et audacieuse comédie elle avait su jouer à tous ! Qu'elle eût ainsi menti aux autres ! mais à elle, sa mère !... » Il y avait des jours où lady Horneby en voulait à la morte ; et puis un attendrissement la prenait au souvenir de la fragilité blonde d'Ellen et de ses grands yeux trop brillants. Comme la pauvre enfant avait dû souffrir pour en arriver là ! et toute sa rancune se fondait dans un sanglot.

C'étaient ces douloureuses pensées que remuait l'Anglaise en promenant son deuil à travers les ruines. Il y avait deux mois que miss Horneby était morte. On l'avait trouvée respirant encore, mais déjà insensible, à la place même que lady Horneby avait indiquée, avertie par une étrange divination.

Ellen s'était précipitée du haut de la petite ter-

rasse où elle avait surpris Gladys Harvey et la bande joyeuse des chauffeurs de Cannes, sablant le champagne par cette resplendissante journée de mai, le lendemain du retour d'Harry et la veille de son départ, cette mémorable journée qui avait décidé l'acte suprême d'Ellen.

C'était Marius qui, le premier, avait découvert le corps gisant au pied du rempart ; il avait dégringolé dans le vide, s'accrochant aux broussailles jaillies de la muraille, au risque d'y être précipité ; les femmes, demeurées sur la terrasse, se penchaient avidement avec des cris de terreur et des gestes de désespoir. Brigitte était allée chercher de l'aide, et le Provençal était resté seul à genoux auprès de la *pauvre demoiselle.*

La chute ne l'avait pas trop défigurée, on eût dit que la mort avait eu pitié d'elle. C'est la colonne vertébrale que s'était rompue la frêle créature, mais sa tempe avait heurté contre le roc et une plaie profonde béait au-dessus de l'oreille. Un flot de sang en avait coulé, Marius Ayrargues avait ramené la blonde chevelure de miss Horneby sur l'entaille sanglante, la soie lourde de ses cheveux avait dérobé la plaie aux regards, mais un long filet de pourpre humide tachait la robe de l'épaule à l'ourlet, semblable à un flot de rubans. Mme Ayrargues, restée à genoux sur la terrasse, répétait machinalement le dicton de Provence : *On pare le logis pour l'amour, et c'est la mort qui y entre.* Et puis les hommes et la civière requise étaient venus.

Lady Horneby, enfin revenue de son évanouissement, s'était mise debout et, malgré les efforts de tous, avait voulu voir. Les jambes molles, les mâchoires contractées, elle avait descendu lentement l'escalier, elle avait rencontré le cortège et le lugubre fardeau au tournant du chemin, presqu'au seuil de la maison... Et lady Horneby n'avait pas pleuré !

Les cœurs usés n'ont plus de larmes ; Niobé pétrifiée regardait d'un œil sec la pluie dorée des flèches d'Apollon.

Lady Horneby fit à sa fille de splendides obsèques. Harry Astlher, prévenu par télégramme, revint de Londres pour conduire le deuil, mais il ne connut pas la vérité. Pour lui, comme pour tous, Ellen Horneby était morte d'un accident. Dans son orgueil de mère, lady Horneby ne voulait pas que sa fille se fût tuée par amour. Peut-être par pitié voulut-elle aussi épargner un remords et une douleur à l'officier, et puis lady Horneby connaissait de longue date l'égoïsme effarant des hommes, et le tragique suicide lui semblait sans doute au-dessus de l'âme épaisse et veule de son neveu. Lady Horneby ne voulut pas pour sa fille du caveau de famille. Le cadavre d'Ellen ne connut pas les promiscuités des fourgons et des attentes dans les gares ; contre une somme relativement énorme, cinquante mille francs versés à la caisse de bienfaisance d'Hyères, lady Horneby obtint de la municipalité la permission d'inhumer sa fille dans l'enclos des ruines. La dépouille d'Ellen repose dans l'enceinte de ces vieilles

murailles où elle a erré, souffert et rêvé les trois derniers mois de sa vie. Cette solitude ensoleillée, peuplée de lentisques, d'arbousiers et de plantes d'Afrique aux senteurs âpres et vivifiantes, a-t-elle gardé un peu de cette âme ardente, passionnée et fragile que tant de calme et de beauté ne purent guérir.

Lady Horneby, elle, y est demeurée. Cette mère douloureuse s'est à jamais fixée à Hyères, elle y habite toujours la villa Soleil, au sommet de la ville. Elle n'a que le petit chemin à traverser pour être dans les ruines ; elle y passe toutes ses journées muette, accablée, vieillie, le front de jour en jour plus penché vers la terre, les gestes d'heure en heure plus lourds. La mort, elle aussi, l'a touchée. Elle s'éteint lentement dans cette splendeur de végétation et de climat unique, anesthésiée, on dirait, par la chaleur et le soleil, la chaleur qui engourdit et le soleil qui endort.

Lady Horneby jouit-elle encore des horizons de montagnes et de l'arabesque épique des îles sur le miroir étincelant de la mer ! Voit-elle la vie et son décor à travers les crêpes de ses voiles, et tout est-il devenu pour elle couleur de cendre ?... Plus on avance dans la vie, plus tout s'y fane et s'y décolore.

Quel fantôme fixent ses prunelles éteintes et quel passé rumine son silence. Comment cette femme a-t-elle pu survivre à tant de douleur ? se survit-elle seulement à elle-même, lady Horneby n'est-elle pas déjà morte, et ce que nous voyons d'elle ne s'agite-t-il pas dans un rêve ?

TRAINS DE LUXE

DE MILAN A VENISE

I

CE QUE FEMME VEUT

— Oui, c'est ainsi, faisait le gros Désambrois en se carrant dans son rocking-chair immédiatement mis en mouvement par son poids, oui, c'est ainsi, je suis converti. Moi, l'ennemi juré de l'automobile, l'irréductible adversaire de la vitesse, qu'il n'y a pas deux mois je déclarais le plus stupide et le plus malfaisant des sports, me voilà devenu un fervent des Bouton-de-Dion et des Panhard. Je viens d'en commander trois, oui, trois autos, dont une de trente-cinq chevaux, et je viens de liquider les dix canards que j'avais dans mes écuries.

Et, tout gonflé de l'étalage des millions affirmés par ses achats, le gros usinier tirait de son porte-

cigare en cristal de roche un énorme londrès, dont il faisait crier le tabac sec et long sous le tâtonnement de ses doigts.

— Mais c'est une conversion, saint Paul sur le chemin de Damas ! s'écriait le petit de Mercœur. Quand présentons-nous Désambrois à l'Automobile-Club ? Alors, nous t'inscrivons pour la prochaine course Paris-Madrid ?

Et de Brochard renchérissait sur Mercœur, envoyait dans le dos de Désambrois une amicale bourrade qui, rompant brusquement l'équilibre du rocking-chair, manquait de faire étaler par terre le gros homme.

— Et comment en êtes-vous venu là ? demandait négligemment, sans même ôter sa cigarette de ses lèvres, l'indolent et long Robert de Fly, à moitié couché parmi les coussins d'un divan. Comment ?

— Ce sont les grèves d'Italie qui m'ont amené à résipiscence.

— Les grèves d'Italie ?

— Parfaitement !

— Nous ne comprenons pas.

— Ah ! c'est toute une histoire.

Et Désambrois, s'étant recueilli :

— Vous savez que nous passons, tous les ans, un mois d'automne à Venise, du 15 septembre au 15 octobre. Ce n'est pas que je raffole précisément des allées d'eaux moisies que sont les canaux, et de tous ces vieux plâtras, fratras et patatras que sont les palais de la cité des Doges. Certainement il y

a là de belles architectures, mais, en somme, tous ces canaux sont des égouts, et si j'aime assez la gondole — car, à la vérité, on est très bien en gondole — ce ne sont pas que des souvenirs de gloire qu'on remue dans l'eau des canaletti ; il y en a là des bouillons de culture pour microbes de typhoïde, et de la vieille vase, et des trognons de choux ! Mais Hélène — Hélène c'est ma femme — s'est mis en tête de passer ses étés en Italie ; il paraît que c'est le dernier cri. Hélène est une créature parfaite, mais d'un snobisme ! Depuis qu'elle connaît la princesse Strya et qu'elle a pris le goût de l'esthétisme, elle m'en fait voir plutôt de grises ; mais comme elle demeure, au milieu de tous ses engouements, une parfaite maîtresse de maison et qu'on mange chez nous à ravir, dame, je lui passe quelques fantaisies. Mais on ne m'y reprendra plus, j'en ai soupé de l'Italie après ce qui nous est arrivé cet été.

— Le fait est qu'il faut qu'il t'en soit arrivé de raides pour avoir fait de toi un chauffeur, ricanait de Mercœur.

— De raides ! de sinistres, renchérissait le millionnaire. Donc, cet été comme les autres étés, nous avions ainsi arrangé notre temps : un mois en Suisse, à quinze cents mètres, pour nous refaire les poumons ; quinze jours sur les lacs italiens, et de là nous descendons sur Venise. Hélène y possède quelques amies sur le Grand-Canal. Ah ! la neurasthénie et les manies de ces dames, je vous jure

qu'il y aurait là de quoi écrire des livres. Moi, j'ai horreur des musées, des églises et de toutes ces peintures qu'il faut aller voir d'un bout à l'autre de la ville, dans des faubourgs perdus, au fond de je ne sais quelles chapelles en ruine ou dans quelque vieux palais ; mais Hélène a la folie de ces petits voyages de découverte. Tous les matins, avec une de ses amies, la princesse Strya ou quelqu'autre grande dame esthète, elle partait en gondole, et cela à la recherche de je ne sais quel Tintoret, quel Titien, quel Tiepolo ou Bellini non classé dans le Baedecker, car trouver un tableau inconnu, tout est là. C'est une mode et c'est un sport. A midi, au restaurant Vapore, ou le soir à Florian, ces dames se font part de leurs trouvailles ; c'est assez innocent et je laisse ma femme complètement libre. Moi, pourvu qu'on me laisse fumer tranquillement mon londrès dans un rocking-chair, sur la terrasse de l'hôtel, ou regarder les Vénitiennes passer devant les tables de Quadri, je me déclare parfaitement heureux. Donc, cet été comme les autres, nous étions partis pour Venezia. Fichue idée ! nous étions si bien à Bellagio, à la villa Serbellonni, sur le lac. Un caprice d'Hélène, qui voulait voir Lugano et Pallanza, nous remettait le 16 septembre à Milan. Aimez-vous Milan ? moi pas ; il y a de bons restaurants, ça c'est vrai, mais la ville est par trop française, ce n'est pas la peine d'être en Italie ; mais il y a une certaine bibliothèque Ambrogienne et un certain San Ambrogio de style

roman dont Hélène est folle ; il y a aussi un peintre que ma femme a découvert à Milan et dont personne ne parle, un certain Bramantino et, chaque fois que nous allons à Venise, il faut s'arrêter à Milan pour Saint Ambroise et ce Bramantino.

« Nous voilà donc à Milan à cinq heures du soir. Il y avait deux jours que nous avalions des lacs ; c'est vous dire si nous nous sommes couchés de bonne heure. Le lendemain, je laissais ma femme aller à ses basiliques inconnues et à ses peintres ignorés, et le soir, pendant qu'elle colligeait ses impressions, car elle collige aussi, ma femme, je vais faire un tour dans la galerie Victor-Emmanuel. Là il y a des restaurants, des grands magasins, de la lumière, on peut fumer son cigare. Tout à coup des cris, une rumeur, un bruit de foule. Comme les autres promeneurs, je vais voir place du Dôme ce qu'il y a ; des groupes effarés la traversaient en tous sens, des officiers de paix couraient après des individus ; la foule, très prudente, ne quittait pas le bord des trottoirs. « Sciopero, sciopero », crient des monômes de gamins. « Sciopero, sciopero, qu'est-ce que c'est que ça ? » — « C'est la grève, m'était-il répondu ; la Chambre du travail vient de la décréter. C'est une protestation contre ce meurtre en Sicile de paysans dans une mine, des grenadiers qui ont tiré sur les mineurs ! Vous avez lu dans les journaux, c'est une leçon qu'on veut donner au Roi. Demain, personne ne travaillera. » Là-dessus un coup de feu, un remous épouvanté

dans les groupes. Un gréviste vient de faire acte de manifestant sur un consommateur à la devanture d'un café.

« Je rentre à l'hôtel. Ils n'ont pas l'air rassuré du tout à l'hôtel ; nous habitons près de la Questure, préfecture de police, et il y a un mouvement énorme sur la petite place, ordinairement déserte.

« Le lendemain matin, Hélène entre, outrée, dans ma chambre : « C'est épouvantable, nous n'allons pas pouvoir partir, je ne puis avoir mon linge. Il y a grève générale, même grève de blanchisseuses. La femme de chambre vient de me dire qu'elle ne peut pas me le promettre pour ce soir, même pour demain, tant que cette grève durera. Comme c'est agréable ! — C'est vous qui avez voulu venir à Milan, ma chère. — C'est stupide ce que vous dites là. »

« Et je vais à la poste restante, histoire de prendre un peu le vent et de voir la physionomie de la rue ; la *Camorra del lavor* a été obéie. Il y a grève, toutes les boutiques sont fermées, les volets mis ; les commerçants redoutent les pillages de 1898, les boutiques des coiffeurs ont seules une porte entrebâillée, les musées sont clos. On entre à la cathédrale par une petite porte de côté, celles du grand portail sont consignées. Dans les rues, des groupes lisent avidement les placards de la Chambre du Travail collés sur les murs, des bandes d'ouvriers endimanchés parcourent la ville, les journaux lus sont terrifiants, la grève est déclarée pour toute l'Italie, et demain la vie sera suspendue dans toute la Pé-

ninsule D'ailleurs, déjà plus un fiacre sur la place ; quant aux tramways, aucun ne circule depuis la veille au soir.

« Je rentre atterré à l'hôtel ; les abords de la Questure sont fourmillants de foule ; des bersaglieri en tenue de campagne, le fusil tenu au niveau de la cuisse, le canon ballant, vont et viennent sur la place. « Nous n'avons qu'une chose à faire, dis-je à Hélène. Allons à Pavie visiter la Chartreuse, ou partons immédiatement pour Venise. — Et mon linge ? crie ma femme exaspérée. — Allons à Pavie, d'ici ce soir ce sera changé. » Nous gagnons la gare à pied. Un indescriptible affolement de départs assiège les guichets ; c'est une panique. On dirait un train de plaisir, tant il descend de monde des omnibus d'hôtels, car les omnibus d'hôtels circulent encore.

« Pavie ! Pavie ne nous a pas ravis. Nous rentrons à Milan à cinq heures. Même panique aux abords de la gare, mais dans les rues plus personne, la ville est vide, absolument déserte. Place de la Questure, des groupes de *scioperanti* grondent et montrent le poing aux officiers de paix massés devant la porte ; à chaque instant un fiacre s'arrête, d'où descend un civil entre deux agents ; le civil est toujours bien mis, c'est un anarchiste qu'on vient d'arrêter, et, à chaque arrestation, les menaces, la fureur et les imprécations augmentent dans la foule. Des femmes en cheveux étreignent des hommes du peuple et essaient de les ramener au logis ; les hommes résis-

tent, secouent l'étreinte et les femmes pleurent. Ces scènes populaires intéressent vivement Hélène, qui ne regrette pas d'être venue. A l'hôtel, ils sont consternés. Propriétaire et personnel, qui ont assisté aux massacres de 1898 et se souviennent des pillages, des canonnades et de la foule mitraillée dans les rues, augurent les pires choses de la grève, et moi qui, en cherchant des journaux français, ai été forcé de me réfugier dans une *pasticceria* devant la charge au pas gymnastique d'un bataillon de bersaglieri, je ne suis pas plus rassuré. Hélène, très surexcitée, voudrait aller dîner au restaurant pour voir, mais tous les restaurants sont fermés. L'hôtel lui-même a barricadé ses fenêtres et sa porte, et l'hôtelier nous empêche de sortir ; nous dînerons là, prisonniers de notre aubergiste ; toute la nuit, des rumeurs et des allées et venues de troupes nous tiendront éveillés. Je sais les anarchistes coutumiers de la dynamite, et comme notre hôtel touche à la Questure...

— Comme vous êtes long, Désambrois. Et cette automobile ! nous ne voyons pas d'automobile jusqu'ici.

— Mais l'automobile, c'était à Vérone.

— A Vérone ! mais alors quittons Milan, mon cher, marchons.

— Quittons Milan ! Si vous croyez que c'était facile ! Il a fallu que je me fâche, on ne voulait pas nous conduire à la gare ; nous avons quitté Milan le lendemain matin, à neuf heures. Il était temps ; le

même jour, à midi, les grévistes dételaient les fiacres et renversaient les omnibus d'hôtels.

— Oui, oui, nous avons lu cela dans les feuilles ; vous étiez donc à Vérone ?

— Oh ! nous avons d'abord été à Bergame et au lac de Garde.

— Passons, passons, vous étiez donc à Vérone ; qu'y faisiez-vous je vous croyais parti pour Venise ?

— Ah ! vous ne connaissez pas Hélène. Il faut toujours s'arrêter à Vérone à l'aller ou au retour. C'est une de ses marottes ; il y a la place des *Signori*, il y a les tombeaux des Scaliger, et puis un certain Saint-Zénon et un jardin Justi, que personne ne va voir, mais dont elle a la manie.

— C'est bon, c'est bon, style télégraphique, Désambrois. Vous étiez donc à Vérone.

— Nous y arrivons le 19 pour déjeuner et, pendant que nous étions à table, la grève y éclate.

— Bruit de foule, galopades, bersaglieri en tenue de campagne, boutiques immédiatement closes, passez, passez, passez la description.

— Si vous me coupez mes effets...

— L'auto, l'automobile !

— M'y voilà ! Si vous croyez que les grèves peuvent empêcher de sortir une femme qui a envie de sortir ! Au lieu de gagner la gare où nous avions nos bagages, Hélène avait tenu à revoir quand même les tombeaux des Scaliger et sa place des *Signori* ; nous pouvions nous vanter d'être les seuls étrangers

dans les rues ce jour-là. Néanmoins, devant la curiosité hostile de la foule, nous prenions les quais de l'Adige, qui sont toujours déserts. Par là, il y a quelques églises curieuses, que la panique avait aussi fermées. Il était trois heures et le train partait à cinq heures et demie. Un fiacre rencontré, roulant désemparé le long des quais, inspirait à ma femme l'idée d'aller voir Saint-Zénon, qui est à l'autre bout de Vérone. Saint-Zénon était fermé. Si vous croyez que cela décourageait Hélène. « Allons au jardin Justi. » Pour aller au jardin Justi, il fallait retraverser toute la ville, mais de cela le cocher ne se souciait pas. Des groupes de figures équivoques rencontrés et des bataillons d'infanterie croisés au pas gymnastique le décidaient à nous conduire tout simplement à la gare. « Ce n'est pas très prudent, madame, il vaut mieux gagner la *ferrovia* tout de suite. » Et le voilà prenant par des vicoli déserts, longeant des grands murs de couvents et, à un moment donné, sortant même des remparts de la ville, désireux d'éviter toute collision.

« Nous voilà donc en rase campagne sur une route isolée, sinistre même par le voisinage d'un cimetière dont les hauts cyprès dépassaient le mur. Un crépuscule d'automne aggravait la tristesse du lieu : au loin, des rumeurs sourdes, et, tout à coup, des groupes surgissent sur la route, des groupes d'ouvriers endimanchés. « Des *scioperanti* », murmure notre cocher qui n'a pas l'air fier. Les *scioperanti* nous dévisagent, se consultent à voix basse, et, tout

à coup, notre voiture est entourée par une bande de grévistes. Deux sont à la portière de gauche, deux sont à la portière de droite et trois à la tête du cheval ! ils l'ont pris par la bride. « Descendez, descendez, vous n'irez pas plus loin. — Mais nous sommes des voyageurs, nous allons à la gare. — A la gare ! c'est *sciopero generale*, vous ne partirez pas. — Mais nous sommes Français, de la France, du pays de la liberté. — *Francia, payse della liberta*, alors amis, descendez, venez faire la collation avec nous. » La voiture étant secouée d'importance, il nous avait fallu descendre. Nous étions là, ma femme et moi, sur la route, entourés d'une dizaine de grévistes, devenus tout à coup affectueux. Ils sont très démonstratifs, ces scioperanti. C'étaient des poignées de mains, des étreintes et des accolades, des yeux ardents dévoraient ma femme ; il m'avait semblé que des mains palpaient, à travers le drap de mon pardessus, le cuir de mon portefeuille, et j'avais six mille francs sur moi, et Hélène avait ses perles à ses oreilles. La minute était angoissante ; quatre *scioperanti* étaient installés sur les coussins de la victoria, et deux auprès du cocher qu'ils malmenaient, et alors le bruit d'un teuf-teuf, une trépidation sur toute la route, et à toute vitesse une automobile de trente-cinq chevaux au moins. Les *scioperanti* se garent, laissent la route libre : nous appelons à l'aide, l'auto s'arrête. Ce sont des Français, et mieux que des Français : Astié du Cercle, et son chauffeur. Astié s'arrête, crie en ita-

lien je ne sais quelle proclamation anarchiste aux scioperanti, *Io anche anarchista*. Les grévistes ahuris l'acclament et, pendant ce temps, le chauffeur d'Astié nous cueille, ma femme et moi, plus morts que vifs. Trois minutes après, nous étions à la gare.

« Voilà comment je suis devenu un fervent de l'automobile. »

II

LA NUIT UNIQUE

— Mais vous avez un véritable talent de conteur, mon cher Désambrois. Gros cachotier, va.

Robert de Fly s'était levé de son divan et venait s'appuyer au dossier du rocking-chair du gros usinier, dont il immobilisait l'équilibre.

— Mais oui, on ne raconte pas tout aux amis.

— Vous devriez envoyer de la copie à l'*Auto*, soulignait le petit de Mercœur.

— Et que non que vous ne racontez pas tout, reprenait le grand de Brochart, car vous ne nous dites pas votre arrivée à Venise. Si vous avez quitté Vérone le 19 septembre à cinq heures et demie du soir, vous avez dû arriver à Venise vers les huit heures, et vous y avez trouvé aussi la grève à Venise, et quel *sciopero* ! J'y étais.

— Ah ! vous y étiez — et Désambrois levait au ciel deux bras éperdus — ah ! vous y étiez. Ça été gai, je m'en souviendrai.

— Oui, ces quarante-huit heures-là ne furent pas précisément drôles, philosophait de Brochart, mais il y a de ces minutes dans la vie, et, encore, vous, vous n'avez eu qu'un soir de *sciopero*. Moi je l'ai eu pendant quarante-huit heures. Il a commencé le dimanche matin pour finir le lundi à minuit.

Alors, Désambrois :

— Je vous conseille, vous n'avez pas été comme moi forcé de porter vos bagages à la gare à Danielli.

Les trois hommes s'esclaffaient.

— Comment, mon pauvre Désambrois, vous avez fait le portefaix, vous, un homme archi-millionnaire !

— Moi, et ma femme aussi.

— Comment, la baronne Désambrois a porté sa valise ?

— Parfaitement. Hélène portait l'étui aux cannes et parapluies, moi j'avais les deux mains prises : ma valise d'une main et dans l'autre son nécessaire, et il pèse.

— Mais vos domestiques ?

— Nos domestiques ! Le valet et la femme de chambre, nous les avions expédiés le matin du lac de Garde. Ils étaient arrivés à Venise à une heure de l'après-midi, mais, terrorisés par la grève, ils s'étaient bien gardés de venir à notre rencontre à la gare. D'abord, comment l'auraient-ils trouvée, la gare ? Ils ne connaissaient pas la ville, et s'orienter

à Venise, la nuit, et y trouver la *ferrovia* sans gondole... car il n'y avait pas de gondole, à Venise, pendant le *sciopero*.

— Naturellement, approuvait de Brochart.

— Nos domestiques ! Ils avaient déjà eu bien du mal à trouver Danielli en plein jour, et puis ils étaient figés par la peur. Le *sciopero* visait tout le monde. Dans la matinée, les grévistes s'étaient présentés dans tous les hôtels pour emmener avec eux le personnel.

— Ça, c'est vrai, appuyait de Brochart : à la Luna, où j'étais descendu, ils avaient réquisitionné les sommeliers et les maîtres d'hôtel.

— Et à Britannia donc ! renchérissait Désambrois. Intimidés par le danois de l'hôtelier, qui avait montré les dents à leurs guenilles, les grévistes prétendaient qu'on avait voulu les faire dévorer par le chien de l'établissement. Ils revenaient en nombre avec des fagots et des bûches, les entassaient devant Britannia et voulaient brûler l'hôtel. La troupe fut réquisitionnée pour en défendre les abords. La princesse Srya, qui nous racontait la chose le lendemain, en était encore toute tremblante ; elle avait failli mourir de peur. Ah ! l'Italie a été gaie pour les *forestieri* cet automne.

— Mais votre arrivée à Venise, baron, votre arrivée ! Comment vous êtes-vous tirés de là ?

— Mais plutôt mal. J'aurais bien voulu vous y voir.

— Vous voilà donc débarquant en pleine nuit sur le quai de la gare.

— Oui, mais il faut reprendre de plus haut. Nous arrivions déjà pas rassurés, la baronne et moi. Nous avions fui dans une panique Milan en proie aux *scioperanti* ; à Vérone, notre voiture avait été arrêtée en pleine campagne par les grévistes, et nous n'avions dû notre salut qu'à l'automobile d'Astier. Quant aux journaux italiens lus dans le train, ils donnaient la chair de poule ; les *scioperi* s'étaient déclarés à Gênes, à Livourne et à Turin ; à Brescia, des femmes et des enfants s'étaient couchés sur les rails pour empêcher les trains de partir. Qu'allions-nous trouver à Venise ? « Bah ! Venise est une ville de luxe qui ne vit que des étrangers, avait dit Hélène, la population y est douce et trop intelligente pour effarer d'un geste inutile la foule des *forestieri* ; la moindre manifestation serait la mort de la saison, elle viderait les hôtels », et mille autres raisonnements échafaudés dans sa jugeotte de femme.

« Venise ! le cœur me battait de la revoir ; nous étions justement sur la digue, au milieu des étendues d'eau de la lagune morte. Pas drôle la pâleur livide de ces lieues d'eau morne dans la mélancolie du soir ! J'avais beau me pencher à la portière, l'horizon demeurait sombre ; je ne voyais aucune lumière, et cette obscurité ne laissait pas que de m'inquiéter. Enfin nous arrivions.

« Le train entre en gare, les voyageurs descendent. Sur le quai, aucun porteur, pas un facchino, qu'y a-t-il ? *Sciopero*, *Sciopero generale*. Ici comme partout, la grève a suspendu tout travail ; des groupes

d'ouvriers silencieux surveillent les abords de la gare. Il y a bien là une bande de portiers d'hôtels, mais ils n'ont plus leur casquette galonnée ; on ne sait à qui s'adresser. Parvenus sur les marches de l'escalier, c'est bien pis : pas une gondole ! Les gondoliers sont aussi en grève. Venise n'a plus ce moyen de locomotion ni de transport ; le Grand Café s'enfonce obscur entre deux hautes rangées de maisons noires. Venise est privé de gaz depuis la veille. Nous débarquons dans une ville vraiment morte ; il va falloir gagner notre hôtel à pied, à pied par ses quartiers déserts et miséreux qui sont les faubourgs de la gare, et ces quartiers, je ne les connais pas. Les étrangers ne s'aventurent jamais à pied au delà du Rialto.

— Mon pauvre ami ! riait de Brochart.

— Mon pauvre ami ! Vous êtes superbe. Quand on connaît la ville, il y a quarante minutes à pied de Danielli, où nous allions, de l'endroit où nous étions, et j'avais deux valises à la main, la mienne et le sac de ma femme. A Venise, pas d'auberge auprès de la gare ; inutile de songer à y coucher. Que faire ? Quant à nous aventurer sans guide par le dédale de ces rues inconnues, c'eût été folie, et les voyageurs arrivés en même temps que nous avaient disparus. Nous étions là dans l'ombre, environnés de groupes d'ouvriers silencieux ; ils nous surveillaient, attentifs à ce qu'aucun d'entre eux ne nous portât nos valises. Ah ! nous avons vécu là une de ces minutes !

« Un vieil ouvrier s'offre enfin pour nous conduire, les autres s'y opposent : mais comme il est convenu qu'on ne lui donnera pas de pourboire et surtout qu'il ne portera rien, on consent à le laisser marcher devant nous. Et nos transes vont alors commencer. Oh ! cet exode interminable par des ruelles étroites et noires, inextricables, coupées d'escaliers et de ponts ; puis ce sont des passages sous des voûtes, des descentes de marches dans du mystère et de l'obscur, et à chaque instant un clapotement d'eau sinistre, l'eau d'un canaletto apparu au bout d'une strada.

— Et pas le moindre canot automobile, hein, mon pauvre baron ! c'est alors qu'un canot à pétrole aurait fait votre affaire, le canot sauveur comme l'automobile d'Astier. Mais vous n'étiez plus dans la plaine de Vérone !

— Heureusement y avait-il de la lune. Le vieil homme marchait devant, la baronne suivait, trébuchante, et les valises pesaient lourd : et les trois grévistes qui ne nous quittaient pas. Oh ! cette escorte silencieuse de trois inconnus dans la nuit. Ah ! nous n'en menions pas large, ma femme et moi ; j'avais toujours mes six mille francs en portefeuille et cette fois tous les bijoux d'Hélène dans ma valise, ceux qu'elle emporte en voyage.

— Une bagatelle de cent mille francs, gouaillait le petit de Mercœur.

— Quatre-vingt-dix mille francs, faisait modestement Désambrois.

— Nous ne sommes pas loin de compte.

— Enfin, après vingt minutes d'escorte, les trois hommes s'évanouissaient dans l'ombre et nous respirions.

— Et toujours pas le moindre canot automobile, insistait l'ironique de Mercœur.

— Vous êtes stupide, mon cher. Non, pas le moindre canot automobile, mais le silence et le complet abandon. Ah ! le délabrement et la misère de ces faubourgs de Venise, quelle détresse ! Parfois des chuchotements dans l'embrasure d'une porte, une lueur filtrait à travers des persiennes mal closes, des gens se devinaient embusqués sous une voûte, derrière un pilier ; des sensations de guet-apens et de coupe-gorge. Ah ! les malandrins auraient eu beau jeu dans cette ville sans police et sans lumière, abandonnée au bon plaisir des grévistes. Enfin, nous traversons des places toutes blanches de lune ; çà et là surgissent des façades sculptées de palais ; nous croisons quelques groupes et c'est le Grand-Canal. Voici les arches du Rialto. Nous n'en pouvons plus. Il y a une heure que nous marchons. Deux jeunes femmes, deux ouvrières de Venise, minces et longues dans leur châle, s'offrent pour soutenir Hélène ; l'une lui prend des mains le paquet de cannes et de parapluies, qu'elle portait depuis la gare, et le cache sous son châle, à cause des *scioperanti*. Ces scioperanti !

« Au lieu de prendre par la Merceria, pleine de monde, nous gagnons Saint-Marc par des viccoli

déserts. Rencontrées par des grévistes, les deux petites Vénitiennes, pour nous accompagner, auraient certainement des ennuis... La place Saint-Marc !... Des groupes silencieux l'emplissent, la lune seule l'éclaire ; des échafaudages dressés pour les réparations des Procuraties et les charpentes montées autour de la Bibliothèque changent complètement son aspect. A la place Saint-Marc, d'ailleurs, toutes les boutiques sont fermées, les restaurants clos. Nous traversons la Piazetta, arrivons aux Schiavoni, montons et descendons le pont parallèle au pont des Soupirs, et tombons presque morts à Danielli. Tout y était fermé ; à peine si on voulait nous ouvrir. Le maître d'hôtel avait eu aussi le matin affaire aux *scioperanti* ; une salutaire terreur figeait toute la ville. « Ah ! madame, ah ! monsieur, nous vous avons cru morts ! » C'est Georgette, la femme de chambre d'Hélène, et Henri, mon valet de chambre. Ils se jettent presque dans nos bras. Nous sommes si ahuris que nous les laissons faire, nous leur rendons presque leur étreinte. Dans ces moments-là...

« — On n'a pas pris les bijoux de madame, s'informa Georgette. — Monsieur a ses valeurs, au moins ? s'enquiert Henri. Bons serviteurs, ils ont l'instinct et le sentiment de la propriété comme leurs maîtres. Nous les rassurons et nous montons enfin à nos chambres ; là, on nous sert à souper, un souper sans pain. Sciopero de boulangers depuis la veille ? Un tub, et nous nous mettons au lit, un lit

bien gagné, et nous y dormons, oui, nous y dormons, rompus de fatigue et rassurés par l'hôtelier, qui nous a donné sa parole que le *sciopero* prendrait fin le soir même à minuit et qu'il n'en serait plus question le lendemain... Et voilà notre entrée à Venise! Je vous assure qu'on ne nous y reverra de longtemps! »

De Brochart s'était levé depuis quelques minutes. Il était venu se camper devant Désambrois, avait croisé ses bras et l'écoutait parler avec un visible dédain; le dédain se changeait même en mépris.

— Et vous vous êtes couchés sans plus? articulait-il d'une voix lente. Vous n'avez même pas eu la tentation d'ouvrir la fenêtre et de regarder les Schiavoni sous la lune, les Schiavoni déserts, sans un passant, sans une gondole, avec le campanile de San Giorgio Maggiore à l'horizon et, à l'entrée du Grand-Canal, devenu une allée de palais fantômes, la veillée de marbre de la Salute et de ses dômes en soie blanche dans le bleu de la nuit! Non, vous n'avez pas eu cette idée-là? Mais vous êtes un barbare, Désambrois, vous aviez là une occasion unique! Vous doutez-vous qu'on ne reverra peut-être jamais Venise comme elle a été cette nuit-là? Une Venise sans restaurants, sans boutiques, sans gondoles, une Venise reculée de huit siècles, la Venise du Carpaccio, presque!

Et la voix de de Brochart prenait des intonations sourdes de malédiction. Alors le gros usinier, interloqué :

— Mais je tombais de fatigue; tant d'émotions!

Je n'en pouvais plus... Et puis ouvrir les fenêtres, la nuit ! Et les moustiques !

— Les moustiques ! Et de Brochart levait comiquement les yeux au ciel... Un concours imprévu de circonstances fait ressurgir du fond des siècles la Venise des Doges et des Musées ; une lune invraisemblable s'en mêle pour achever le décor en l'an 1904, en pleine civilisation ; vous avez cette chance unique de revivre une nuit dans un cadre d'il y a huit cents ans, et vous parlez de moustiques... Mais moi, qui avais passé par bien d'autres émotions que vous, puisque j'étais depuis deux jours dans cette grève, cette nuit-là, j'ai erré depuis dix heures jusqu'à cinq heures du matin dans le silence de la ville déserte, m'attardant à des angles de rues, à des coins de canaux, parcourant passionnément les vicoli et les places, ravi de m'enivrer de la Venise ressuscitée, redevenue de jadis.

— Non, vous, le vainqueur de la dernière course de bateaux automobiles.

— Oui, moi, Jacques de Brochart, l'enragé yachtman de Cowes et même de Joinville, et si un canot avait surgi cette nuit-là dans la lagune morte, croyez que j'aurais souhaité le voir sombrer, s'enfoncer, périr.

— Ah ! de Brochart ! s'esclaffaient Mercœur et de Fly.

Alors Désambrois, reprenant son aplomb :

— Mais vous, de Brochart, vous êtes un artiste !

L'injure, lancée d'une intonation sûre, mettait fin à l'entretien.

SUR LES LACS

I

CLASSES DIRIGEANTES !

— Et j'ai commandé la lune pour vous, hein ! Quel beau décor pour un cinquième acte ?

— Et cela te coûte cinquante francs par jour ? demandait Namève à Thomery.

— Non, soixante, rien que la chambre, mais ça les vaut.

Les Thomery faisaient aux Namève les honneurs de leur appartement à l'hôtel Adria, à Gravenna, sur le lac de Côme. Les Thomery, gâtés par les succès de théâtre de Jacques (Thomery se faisait de cent cinquante à deux cent mille francs par an avec trois pièces, l'une au Français, l'autre à la Renaissance et l'autre au Gymnäse), avaient quelque peu semé à Paris Namève et sa femme ; mais,

enchantés de les avoir retrouvés sur les lacs, ils les avaient immédiatement invités à dîner à l'Adria et étaient montés ensuite prendre le café dans leur chambre. Ils étaient là, assis devant une grande baie donnant sur le lac. Une féerie givrée de montagnes s'immobilisait dans le cadre de l'énorme fenêtre; à leurs pieds le lac s'étalait, devenu de vif argent sous la clarté lunaire. Les Alpes ainsi apparues semblaient posées à plat sur un immense miroir.

— Et c'est là que tu travailles? demandait Namève à l'écrivain.

— Oh non! ici cela me serait impossible. Les grands horizons me dissipent, je travaille à côté, dans le salon turc.

— Il y a donc un salon turc? demandait le journaliste.

— Naturellement, pour ce prix-là! Il y a toujours un salon turc dans les hôtels allemands.

De Namève allait répondre; une cacophonie de cuivres lui coupait la parole :

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'exclamaient les Namève.

— Ça — et l'auteur dramatique se levait au comble de l'exaspération — ça, c'est la musique, oui, tu entends, la musique municipale de Grevenna; car ils ont un orphéon ici. Tu entends comme il joue! une batterie de cuisine maniée par un orchestre de chats; mais la musique n'est qu'un prétexte, un prétexte à costumes. Si tu voyais ces chapeaux à panaches! Ah! l'amour du galon et de

l'uniforme, de la parade aussi ! nous sommes ici en Italie. Comme si ce n'était pas assez qu'ils jouent à la grand'messe et sur la place du Municipe chaque dimanche, il a fallu que le maître de l'hôtel les commande trois fois par semaine, pour y donner aubade aux imbéciles d'en bas, aux imbéciles à vingt-cinq et à trente francs par jour, qui s'embêtent à quarante francs l'heure, vautrés dans des rocking-chairs sur la terrasse, et ils écoutent ça sans broncher, les pleutres ? Encore si c'était de la musique italienne, des chansons napolitaines ou des airs de la *Cavalleria* roucoulés par des musicanti, cela serait au moins dans le cadre de ce lac, de ce clair de lune et de ces montagnes ; mais ces marches guerrières raclées par ces menuisiers de village !

— Mon ami, il serait si simple de fermer la fenêtre, hasardait Mme Thomery.

— Non, ma chère. Je vais vous demander de vouloir bien nous hospitaliser chez vous. Nous allons passer dans votre chambre.

— Mais, comme vous voudrez, mon ami.

Et, arrêtant d'un geste la main de sa femme tendue vers le bouton électrique :

— Non, ne sonnez pas, nous ferons le transbordement du café nous-mêmes ; j'ai dans le nez tout le personnel gourmé de cet hôtel.

*
* *

Et quand les deux ménages se furent réinstallés dans la chambre de Madame :

— Et nous avons ce charivari trois fois par semaine, faisait Thomery, en étreignant nerveusement son genou entre ses mains. Oui, tu m'entends, nous avons concert le mardi, le jeudi et le samedi. Trois fois par semaine impossible, avant onze heures, de causer, de travailler ou de dormir, et, à moins d'aller en barque sur le lac cueillir le serein et les rhumatismes, il faut subir l'orphéon de Gravenna.

Il y eut un silence; Namève, qui sentait Thomery en verve, ne soufflait plus mot; il attendait, quêtant l'aubaine de la bonne copie parlée par l'écrivain; Mme Thomery, consciente de l'énervement de son mari et prévoyant qu'il ne pourrait écrire une ligne le lendemain, essayait de changer le cours de la conversation, mais le grand homme était parti.

— Ah ! ces grands hôtels où l'on ne peut manger à sa faim et passer une soirée tranquille !

— Comme tu exagères ! osait Mme Thomery.

— Mais non, mais non ! enrageait l'écrivain. Tu as vu quel piètre dîner nous avons fait faire à nos amis, le menu ne varie pas, c'est le même tous les soirs, on y perd son appétit ; mais enfin il faut en passer par là. Il n'y a que chez eux que l'on peut se loger et qu'on est servi. Où trouver cet appartement ailleurs ? Mais ce qui m'empoisonne autrement la vie que leur nourriture fade, c'est la clientèle. Oh ! la clientèle de Cosmopolis, tous ces bouffis et ces ankylosés du capital, qui viennent là, ostensiblement, dépenser cinquante francs par jour ! Tu crois peut-être qu'ils viennent ici pour

voir les montagnes et les lacs ? Erreur, ils viennent faire voir aux montagnes leurs complets de Londres et leurs coûteux dessous ; d'ailleurs, aucune excursion, soit en bateau, soit en voiture. Au bout de huit jours, ils repartent de Gravenna comme ils y sont venus, ils paressent toute la journée dans des rocking-chairs devant la *bella vista*, ou signent des cartes postales destinées à faire pâlir d'envie les amies restées à Londres ou à Paris ; dans le fond, ils tombent de fatigue et meurent d'ennui. Comment en serait-il autrement ? Ils changent de toilette quatre fois par jour. Où prendraient-ils le temps d'excursionner ou d'aller quelque part ? Il est parti, hier, une jeune femme jolie comme un amour, une Américaine, laquelle est restée cinq jours. Elle est arrivée et repartie avec deux femmes de chambre et cinquante-deux malles ; elle ne tenait pas debout, se traînait plus qu'elle ne marchait, et sa lassitude faisait mal à voir. Lasse — on le serait à moins : cinquante-deux malles ! — elle avait assisté au déballage et au remballage de tout cela ; sur cinq jours elle a eu vingt-quatre heures à elle. Et elle est partie recommencer ce trafic-là ailleurs. Nous la retrouverons sûrement en septembre à Venise. C'est la grande vie que les galériens ne soupçonnent pas, le *hard-labour* des damnés du luxe.

*
* *

« Si je vous disais qu'il y a ici des femmes qui

s'habillent pour aller assister à l'arrivée du bateau ! C'est un but et un prétexte. Sur cent Anglais qui descendent de l'Engadine et cinquante Autrichiens qui arrivent du Tyrol, elles ne connaissent âme qui vive. Qu'importe ! Elles ont sorti leurs guipures et leurs valenciennes, elles ont toisé autrui et elles se sont fait toiser par les autres ; les mâles, pendant ce temps-là, fument des cigares à cinq francs pièce et boivent des coktails... C'est cette race-là, qui subit trois fois par semaine ce tohu-bohu exaspéré de cuivres et ne réclame pas, avachie qu'elle est jusqu'à l'anesthésie finale.

« Nous sommes, d'ailleurs, ma femme et moi, les bêtes noires de tout cet hôtel. Songez, nous faisons bande à part, nous ne descendons jamais sur la terrasse, nous n'adressons jamais la parole à personne, arrosons d'Asti la fadeur du menu, et l'*Asti spumante*, ici, c'est comme si vous dîniez au champagne ; Emma ne s'habille que pour le dîner, je ne mets pas de smoking et nous n'écoutons pas le concert. Nous n'écoutons pas le concert !

« Nous avons déchaîné contre nous l'animosité générale. Songez : ne pas accepter les plaisirs, ne pas subir l'ennui d'autrui. D'abord, on aurait bien voulu dire que nous n'étions pas mariés ; mais je suis trop connu. Alors on a interprété nos promenades en voiture et nos dîners à l'asti-champagne ; on a traité cela de parties fines d'amoureux ; ma femme me subjugue et me retient en flattant mes vices et, quand je m'enferme ici des heures pour

travailler et qu'Emma demeure avec moi, peu soucieuse d'errer seule sous les arcades de la ville, Dieu sait ce que nous faisons ensemble ! On a été jusqu'à demander à notre femme de chambre si ma femme n'était pas une maîtresse épousée. Et voilà le tour d'esprit, la bienveillance et les hypothèses ordinaires des honnêtes gens, des braves oisifs et des bourgeois.

*
* *

« Mais une chose vient de mettre le comble à l'exaspération générale. Avant-hier, il y a eu ici une soirée de prestidigitation. Un de ces pauvres hères qui vont de ville d'eaux en ville d'eaux essayer de nourrir leur nombreuse famille et de placer leurs maigres talents. Escamotage de boules, éclosions de fleurs en papier et divination d'objets cachés dans la salle ; le spectacle était lamentable, mais il était gratuit, c'est-à-dire que c'était plein. Nous y étions ; d'ailleurs, tout l'hôtel y était.

« Le prestidigitateur opérait, aidé de sa femme et de deux de ses fils. Au milieu de la séance, la femme et un des enfants firent la quête, quête plutôt piètre. En Italie, les petites pièces de vingt et de vingt-cinq centimes passent facilement pour une lire. Alors le malheureux mit en loterie une couverture de bourre de soie, une de ces couvertures fabriquées dans le pays, qu'on vend couramment cinq francs sous les arcades. Le placement des billets

n'alla pas tout seul : ils étaient d'un franc pièce. Des familles de six personnes se cotisèrent pour en prendre un. Pour en finir ma femme et moi nous en prîmes vingt-cinq à nous deux et nous gagnâmes la couverture, sous les regards foudroyants d'envie et de mépris de toute la salle. Mais un moment qui fut tragique, moment où cette envie et ce mépris se changèrent en haine religieuse et sociale, c'est quand, ému de pitié pour ce pauvre prestidigitateur, je refusai de prendre sa couverture et le priai de la garder pour lui. Oh ! la stupeur attendrie, les yeux presque en larmes du pauvre homme et de sa femme surtout, mais les sourires pincés des messieurs en smokings et les regards courroucés des grosses dames !

« Prodigues, immoraux et anarchistes, nous étions tout cela ; nous avions lésé les droits de la propriété, outragé à la fois la société et la morale. Nous avions rendu la couverture ! »

II

LES DESSOUS DE MA FEMME

— La malveillance ! mais elle est embusquée partout. C'est le sentiment naturel de l'homme vis-à-vis de son prochain, et des femmes vis-à-vis des autres. Il y a longtemps que la sagesse des nations l'a résumé, ce bon sentiment, dans le célèbre aphorisme : *Homo homini lupus*. Ce serait folie de croire que la systématique hostilité, la calomnie et la médisance, dont nous avons tous à souffrir, soient l'unique apanage des classes dirigeantes. La malveillance est partout, et si nous nous en plaignons surtout chez nos égaux et chez nos pairs, c'est qu'avec eux les contacts sont immédiats. Ne croyez pas un instant que les classes inférieures ou que les inconnus, la rue par exemple, aient la moindre mansuétude à notre égard et ne nourrissent pas sur nous les plus injustes soupçons !

« Ainsi moi qui vous parle, j'ai toujours déchaîné sur moi, surtout depuis mon mariage, les pires calomnies et les plus scandaleux racontars. J'ai le malheur d'être encore très amoureux de ma femme; nous avons fait, Emma et moi, le mariage d'inclination... et inclination est un mot bien faible pour exprimer l'élan qui nous entraînait l'un vers l'autre. Ma femme avait de la fortune, et moi rien; mais j'étais d'un âge où les hommes ordinairement se soucient peu d'aliéner leur liberté, je n'avais que mon talent de très jeune auteur; les parents de ma femme s'opposaient à ce mariage, mais Emma avait de la tête, elle déclara sa volonté et passa outre; elle avait confiance en moi, parce qu'elle m'aimait, et cette confiance nous porta bonheur. Trois mois avant notre mariage, j'obtenais mon premier succès dramatique, avec cette *Fornarina* qui depuis a fait son tour d'Europe, et c'est toujours ainsi : l'amour partagé entraîne la chance; il y a une telle force dans l'amour... et ce bonheur, il y a déjà dix ans que je le promène à travers le monde, et cela au grand dépit de nos amis et connaissances et à la stupeur encore plus grande des inconnus... Ah! le bonheur d'autrui ne va pas sans gêner les autres, et ce n'est pas une chose si simple qu'on paraît le supposer, que d'être amoureux de sa femme par ce temps courant d'adultères et de mariages d'intérêt. Il y a à peine deux ans qu'on nous fait l'honneur de nous croire mariés; avant, on nous supposait toujours amant et maî-

tresse. En Italie, en Allemagne, même en Espagne, partout on nous prenait pour des irréguliers. Songez, des gens mariés qui ne se boudent pas, ne se disputent pas, et qu'on voit toujours ensemble : voilà qui déconcerte et démolit toutes les opinions établies. En avons-nous assez souvent ri, Emma et moi ! Mais, de toutes les méprises et de toutes les aventures dont ce bel amour nous a faits à la fois les héros et les victimes, la plus extraordinaire nous arriva à Sartor, près de Domrémy, le Domrémy de Jeanne d'Arc ; et celle-là vaut bien qu'on la conte. »

Thomery venait de débiter sa tirade tout d'une haleine, avec de légères interruptions nécessitées par son cigare ; il en tirait de légères et courtes bouffées en volupteux qu'il était et venait enfin de l'achever. Les Namève, intéressés, mari et femme, l'écoutaient ; le clair de lune et la fraîcheur du lac pénétraient par la grande baie ouverte, et dans la chambre obscure, dont Mme Thomery avait éteint l'électricité, une lueur bleuâtre flottait fluide et douce, argentant le profil et vaporisant les cheveux des femmes, prêtant aux objets comme aux êtres une apparence de chose rêvée !

— C'était dans les premiers mois de notre mariage. Nous avions fui éperdument Paris, avides d'aller cacher et semer aussi un peu partout notre bonheur. Notre joie était si profonde, si grande et si folle d'être enfin l'un à l'autre. Les uns montent dans un train de luxe et vont promener leur lune

de miel en Italie, en Espagne ou en Tyrol ; d'autres (et c'est le dernier cri) s'embarquent sur un yacht et vont tenter de lointaines escales... Les fiords de Norvège pour les mariés du dernier bateau, et Venise pour les attardés du romanesque demeurent les buts classés des grands pèlerinages.

« Nous, nous avions pris tout simplement une chaise de poste !

« J'avais eu cette fantaisie (et Emma l'avait acceptée avec enthousiasme) d'enlever ma femme comme dans un roman de Paul de Koch. Nous retournions carrément cinquante ans, que dis-je ? soixante ans en arrière.

« Nous ferions la France à petites journées, la France que nous dédaignons parce que nous ne la connaissons pas, la France unique et qui contient tous les paysages... Nous voyagerions par étapes, nous arrêtant où bon nous semblerait, écourtant ou prolongeant nos séjours ici ou là, au gré de la nuance d'un ciel, d'une montagne et de l'heure surtout, au gré de la nuance de notre caprice aussi. Nous emportions avec nous nos bagages, trois grandes malles, et n'emmenions qu'une femme de chambre.

« Ce que fut ce voyage, vibrants tous deux dans la bonne aventure et le vent crispé du matin ! Les cent représentations de la *Fornarina*, dont le succès suivait son cours, mille et un projets de pièces que j'avais en tête, la certitude de mon avenir et la conscience du bonheur que je tenais là dans ma main nous

faisaient à tous deux l'âme alerte et joyeuse. Ce fut le meilleur temps de ma vie, et si nous sommes demeurés de si obstinés voyageurs, c'est que nos déplacements actuels nous rappellent cet heureux temps-là !

« Nous avions fait les bords de la Marne et puis la Champagne à petites journées ; nous arrivions dans les Vosges. Les Vosges, aujourd'hui, ne satisferaient plus nos goûts de globe-trotters ; mais, alors, elles furent un enchantement de plus dans notre enchantement. Entre tant de petits pays parcourus Sartor nous séduisit. Sartor, c'est une rivière ou plutôt un torrent d'écume et d'eau bleue sous un vieux pont ; des sapins et des hêtres dévalent le long des pentes de deux côtes assez raides ; une unique rue de village serpente et tournoie, mal pavée et bordée de très vieilles maisons, maisons à pignons et à toits de tuiles étagés de lucarnes. Une assez belle église romane domine le pays, bâtie qu'elle est dans un bois de bouleaux, sur une espèce de promontoire en aval du pont... un vrai tableau d'horloge... mais qui nous enivra justement par le poncif et le déjà-vu de ses détails !

« Sartor était si bien le village de notre chaise de poste !

« Il y avait naturellement une auberge, très simple, mais une auberge à truites et à gibier comme on n'en sert pas dans les grands hôtels ; une forge dont l'enclume retentissante nous éveillait à l'aube, un presbytère, et, juste devant notre hôtellerie, un

lavoir, dont le bruit de lessive et le chuchotement bavard ne tarissaient qu'avec la nuit! Nous décidâmes de demeurer huit jours à Sartor; Emma se sentait un peu lasse; on assurait les environs charmants.

« — Nous dépenserons quarante francs par jour s'il le faut, avais-je déclaré fastueusement à l'aubergiste, mais nous voulons la plus belle chambre et entendons, madame et moi, manger comme des rois, et du champagne à tous les repas.

« Et l'aubergiste avait salué jusqu'à terre, en nous fixant de deux yeux ronds.

« Notre installation révolutionnait le pays : les cheveux ondés, la nacrure du teint et les robes d'Emma achevaient de surexciter l'opinion et de porter le trouble dans les âmes. Nous ne pouvions sortir de l'auberge sans attirer toute la population aux portes. Le soir, les gars s'assemblaient devant le *Lion d'Or*, pour nous voir dîner, et nous ne sortions qu'entre une double haie de badauds.

Cette curiosité amusait d'abord Emma et l'énervait bientôt. A la curiosité se mêlaient déjà (il nous sembla, du moins) de l'hostilité et de la malveillance. Deux ou trois fois, de notre balcon, nous avions surpris le curé de Sartor en grande conversation avec les lavandières. A notre vue, il avait tourné les talons et regagné sa cure à pas lents. L'aubergiste était moins déférent ; il y avait comme une impertinence dans les allures des servantes, et, par deux fois, des gars du pays dévisagèrent Emma

assez grossièrement... Il se passait quelque chose.

« Victorine, la femme de chambre emmenée par Emma, nous donnait le fin mot de la chose. Un après-midi, où je travaillais, elle entrait assez brusquement dans notre chambre. Elle avait la face contractée, les yeux luisants.

« — Qu'y a-t-il, ma fille ?

« — Il y a, Madame, que ça ne peut pas durer. Je ne puis pas comme ça laisser insulter Madame.

« — Comment, on nous insulte, Victorine ?

« — Oui, Madame. Excusez-moi, Monsieur, mais on dit que Monsieur et Madame ne sont pas mariés, que Monsieur est ici avec une cocotte... A moi qui ai assisté au mariage de Madame, qui ai connu Madame jeune fille et qui suis avec elle depuis déjà deux ans, moi, ça me retourne et ça me révolte.

« Et Victorine fondait en larmes. Nous la consolions de notre mieux. Qu'importaient des propos de paysans ! Victorine consentait à sécher ses paupières, mais de gros soupirs soulevaient sa poitrine. Elle prenait enfin son courage à deux mains.

« — Madame a-t-elle avec elle son acte de mariage ?

« — Mais parfaitement, ma fille, je l'ai même dans ma malle.

« — Eh bien ! si c'était un effet de la bonté de Madame, Madame serait bien aimable de me le prêter... Je serais heureuse de le montrer à l'aubergiste et aux autres bonnes, et aussi à la femme de l'épicier... C'est l'épicier qui a fait tout le mal, Madame, et tout ça par la faute du curé.

« — Comment ! le curé !

« — Oui, Madame, le curé était au lavoir le jour où on lavait le linge de Madame, et quand il a vu les pantalons à dentelles et les chemises à entre-deux de Madame, il s'est penché pour les regarder de près, s'est informé, et puis il a déclaré que ce n'était pas là du linge de femme mariée... et que Madame était sûrement une actrice de la Comédie-Française qui voyageait avec Monsieur. Et voilà ! La chose a fait le tour du pays. La parole du curé, cela fait foi au village, et un opprobre est sur Madame et sur Monsieur.

« Et Victorine s'essuyait les yeux.

« Ma femme avait ouvert sa malle :

« — Tenez, Victorine, le voilà, cet acte de mariage. Courez vite le leur montrer, puisque cela les intéresse, ces braves gens, et rapportez-le moi.

« — Ah ! Madame.

« Et Victorine baisait presque nos mains et partait en courant.

« Nous nous regardions sans rire : notre équipée tournait au tragique. Vingt minutes après, Victorine revenait, triomphante :

« — Je le leur ai montré, je le leur ai fait lire ; ils n'en croyaient pas leurs yeux, l'épicier surtout... Il m'a demandé si Monsieur et Madame consentaient à lui prêter leur acte de mariage pour cette soirée. Il voudrait le montrer au curé et le faire lire, au cabaret, au ferblantier et au forgeron..... Il a le cœur de réparer le mal qu'il a fait, cet homme.

« — Gardez donc cet acte, Victorine, et prêtez-le à l'épicier. Mais qu'il ne le perde pas... Nous en aurons besoin pour les autres villages.

« Sartor fut-il convaincu ? Non. Une réprobation continua à planer sur nous ; le curé, après la lecture, avait hoché la tête et ronchonné :

« — Mariée. peut-être ! mais cette femme-là a du linge et des instincts de cocotte.

« Les dessous d'Emma l'avaient révolté. Nous quittâmes Sartor accablés du mépris public. On ne va pas contre l'opinion. »

III

RESPECTABILITY

— Ah ! l'injustice de la vie, de la vie sociale surtout, basée sur le soi-disant respect des préjugés, l'hypocrisie des classes moyennes et la scélératesse, oui, je maintiens le mot, la scélératesse des honnêtes gens ! Tout l'apparent scepticisme et le cynisme qu'on me reproche sont faits de la connaissance profonde, acquise à mes dépens et chèrement acquise, de nos belles âmes contemporaines... et « contemporaines » est de trop, le monde n'a pas changé... Les fanatismes sévissent toujours, iniques et passionnés sans d'autres noms...

Et Thomery, tout à fait emballé, tailladait à coups de canif un excellent londrès qu'il n'entamait pas.

Mme Thomery intervenait :

— Voyons, André...

Et, passant derrière son mari, elle imposait aux

tempes enfiévrées de l'écrivain la fraîcheur de ses mains calmes. Thomery levait les yeux vers la jeune femme, happait les doigts fins au passage et, les amenant au niveau de ses lèvres, les baisait goulûment; puis, la repoussant un peu :

— Mais quand je vous exposerais toutes mes théories, les longues raisons que je vous donnerais vaudraient-elles un exemple ? Non, n'est-ce pas ?... Je vous citerai, au hasard, celui-ci :

« C'était il y a une dizaine d'années, mettons-en onze; je venais d'être fiancé et faisais ma cour à ma femme. La famille d'Emma passait à Cannes des hivers qu'elle prolongeait jusqu'à la fin d'avril. Ses parents y possédaient une magnifique villa à la Californie; et, récemment admis à courtiser officiellement Mlle Sérigneux, j'étais descendu dans un hôtel de la ville, un des nombreux hôtels qui foisonnent dans la rue d'Antibes.

« Ce n'était pas un hôtel de premier ordre; la littérature ne me permettait pas alors de dépenser pour mon gîte vingt-cinq francs par jour, mais ce n'était pas non plus un hôtel inférieur. J'étais modestement logé au troisième, sur la rue d'Antibes, et payais pour ma pension dix francs nets, ma chambre et le repas du matin, car je dînais tous les soirs à la villa de mes beaux-parents, Mme Sérigneux, très collet-monté, n'autorisait les flirts des fiançailles qu'une fois en vingt-quatre heures.

« Préoccupé comme j'étais alors d'Emma, tout à la

griserie à la fois d'un amour de cœur et de tête, je me souciais peu des hôtes et du personnel de l'hôtel. Tout distrait que j'étais, il m'aurait fallu pourtant être aveugle pour ne pas avoir remarqué les allures singulières de la locataire du premier étage sur le jardin. C'était une grande femme, désinvolte et découplée et dont l'extraordinaire souplesse indiquait des habitudes de sport. Elle possédait un yacht en rade, qui disparaissait souvent pour deux ou trois jours, parfois plus, évanoui vers d'autres escales. Elle n'en avait pas moins loué au mois tout le premier de l'hôtel ; elle avait même une petite clef de la grille du jardin, strictement fermée tous les soirs à partir de neuf heures, et ne rentrait jamais par la rue d'Antibes où s'ouvrait la porte principale. On l'appelait la princesse. La princesse ? Un nom barbare en « ski » ou en « off » couronnait le petit nom assez joli de Nadia. La princesse Nadia n'avait aucune prétention à l'élégance. Toujours vêtue de drap bleu marine, marron ou beige, coiffée de petits feutres mous ou plus souvent d'une casquette de yachtman, deux énormes perles aux oreilles et un très beau saphir au doigt, décelaient seuls qu'elle était un peu femme. Brusque, autoritaire, le profil hautain et les yeux clairs dans un teint cuit et hâlé comme celui d'un matelot, la princesse Nadia n'avait jamais dû être jolie, mais sa haute stature et de magnifiques cheveux blonds, décolorés par le soleil et les embrums, en faisaient une créature

d'exception : elle ne pouvait passer inaperçue. Sa conduite aussi était des plus étranges. Pendant quatre, cinq et six jours, l'appartement de la princesse demeurait fermé ; puis il s'emplissait tout à coup de bruits de pas, de voix et de chansons et de cliquetis de vaisselle : la princesse Nadia était à terre et donnait à dîner aux invités de son yacht ; elle leur donnait à loger aussi. L'appartement contenait quatre ou cinq chambres à coucher. On festoyait ferme chez la princesse, et les fêtes s'y prolongeaient fort avant dans la nuit. On y sablait gaiement le champagne, mais le personnel de l'hôtel ne pénétrait jamais dans les pièces pendant les repas qu'on y donnait. C'étaient les marins du yacht qui faisaient le service et prenaient les plats des mains des maîtres d'hôtel à la porte... On ne rencontrait jamais la princesse Nadia dans les couloirs, le vacarne de ces soupers nocturnes avait seul révélé sa présence. La princesse devait payer royalement, car tout le monde était à ses genoux.

« Les autres personnes descendues aux Eucalyptus rentraient dans la banalité des hiverneurs ordinaires de la Riviera. Une massive famille hollandaise, des Van der Gœlen quelconques descendus là avec trois jeunes filles, m'aurait laissé absolument froid sans la profonde impression que, toute fatuité mise à part, je devais m'avouer avoir produite sur la plus jeune des demoiselles Van der Gœlen. Blanches, grasses, blondes d'un blond de lin qui ne s'allumait pas aux lumières, et d'une carnation si

fraîche qu'elle en semblait humide, les trois demoiselles Van der Gœlen étaient toutes les trois terriblement insignifiantes et se ressemblaient toutes par une extraordinaire absence de traits. Ces trois jeunes Bataves répondaient aux noms de Dorothée, de Whilelmine et de Thécla. C'est Thécla que j'intéressais, je ne pouvais plus en douter C'étaient, chaque fois que j'entrais dans la salle à manger, des rougeurs et des pâleurs subites, qui m'auraient peut-être flatté à un autre moment de ma vie; c'étaient aussi des frôlements de coudes dans nos rencontres dans les couloirs ou dans l'escalier, des gants et des mouchoirs laissés tomber à terre, que j'avais d'abord ramassés et rendus, et puis, comme je ne me prêtais plus à ce manège, des billets doux carrément insinués dans ma serviette et que je trouvais en la dépliant. Cette jeune Hollandaise avait toutes les audaces, toutes les maladresses aussi. Dans ces billets elle m'appelait « poète glorieux » et « romancier de la femme »; je soupçonnais Mlle Thécla Van der Gœlen d'être affreusement romanesque; elle avait toujours à la main un volume de Lamartine ou d'Octave Feuillet. Elle était encombrante et obstinée, et, obsédé des gros soupirs qu'elle poussait désespérément vers moi, j'avais fini par changer l'heure de mes repas, pour ne plus sentir peser sur mes yeux la muette interrogation de ses larges prunelles immobiles.

« Il y avait aussi à cet hôtel une autre personne que j'avais dû remarquer malgré moi. De mise

sobre et d'allures on ne peut plus discrètes, volontairement effacée, l'on eût dit, dans le cosmopolitisme de cet hôtel, Mme Déris était une grande et mince jeune femme brune, dont le profil de camée, le teint mat et les admirables yeux de perles noires m'avaient imposé le souvenir d'une telle ressemblance, que je m'étais enquis immédiatement de son nom. Mme Déris était à Cannes pour la santé de sa fille, une pauvre enfant de dix ans secouée d'une mauvaise toux et qu'on ne voyait à table qu'au déjeuner de midi. A une heure, Mme Déris et sa fille montaient en voiture et rentraient à l'hôtel avant le coucher du soleil. La petite malade dînait dans sa chambre et, à sept heures, Mme Déris descendait prendre son repas toute seule à une petite table; puis, la dernière bouchée avalée, remontait vite auprès de l'enfant. La jeune femme ne parlait à personne; elle était toute aux soins et à la santé de sa fille, et je n'ai jamais connu dans ma carrière une créature de mise et d'allure aussi distinguées et aussi simples... Et pourtant, quand je la regardais à la dérobée, ce profil, cette jolie attitude pensive et fière, cette démarche onduleuse et ces longues paupières ombrées de cils noirs, j'avais déjà vu tout cela quelque part. Mme Déris ressemblait à crier à Marthe Fancy, une adorable demi-mondaine du quartier Marbeuf qui n'avait fait que passer au théâtre, et cette ressemblance m'obsédait; on n'est pas impunément homme de lettres.

« Cette obsession alarmait-elle Mme Déris? Tou-

jours est-il qu'un matin, sur mon palier, la jeune femme venait vers moi.

« — Oui, c'est moi, me disait-elle d'une voix entrecoupée, vous m'avez bien reconnue ; c'est moi, Marthe Fancy, mais je vous en supplie, ne trahissez pas mon incognito, je vous en supplie, monsieur Thomery : pour vous, que je demeure Mme Déris. Je suis ici pour la santé de ma Jacqueline, de mon enfant que je sais condamnée, que je ne sauverai pas et que j'espère sauver encore. Marthe Fancy n'est plus, il n'y a plus ici qu'une mère désespérée et acharnée à disputer son enfant à la maladie, à la mort. Partout ailleurs, sur la Riviera, à Nice, à Monte-Carlo on m'aurait reconnue, mon nom aurait été cité, j'aurais été en butte à mille importunités, à toutes les poursuites... nous n'avons pas le droit de disparaître, nous appartenons au public. Alors je suis venue me terrer ici dans cette pension de famille, sous un faux nom, mais il a fallu que vous y vinssiez aussi. Monsieur Thomery, vous êtes un artiste, c'est-à-dire généreux, et puis vous êtes fiancé, vous allez vous marier, vous aurez des enfants. Eh ! bien, au nom des enfants que vous aurez, de la fiancée que vous aimez, ne me reconnaissez pas, ne trahissez pas Mme Déris.

« Et je promis tout ce qu'elle voulut.

« Malheureusement, il est des misérables partout, et surtout dans les pensions de famille de la Riviera.

« A quelque temps de là, comme je sortais pour aller dîner chez mes beaux-parents, je croisais

Mme Déris dans l'escalier, la jeune femme était tout en larmes.

« — Qu'y a-t-il, faisais-je tout ému, Jacqueline serait-elle plus mal ?

« — Non, mais je pars, on me met à la porte.

« — Vous !

« — Oui, le patron de l'hôtel m'a fait appeler chez lui, il m'a dit ne pouvoir garder dans son hôtel respectable une cocotte.

« — Il a dit ?

« — Oui, on m'a reconnue, on m'a trahie.

« — Et vous soupçonnez qui ?

« — Je ne soupçonne pas, je sais. Une bande joyeuse de Monte-Carlo est venue dîner l'autre soir ici, deux femmes et trois hommes. Un de ces hommes m'a reconnue et, pris d'un désir de brute, à moitié ivre, m'a demandé de passer la nuit chez moi ; je l'ai repoussé, il a insisté, il m'a offert jusqu'à cinquante louis, puis, devant ma résistance, a ricané bêtement en disant que j'aurais de ses nouvelles. Je les ai maintenant, de ses nouvelles : il a révélé qui je suis. On m'expulse.

« — Et vous savez le nom de ce misérable ?

« — Peu importe ! Sur dix viveurs huit auraient agi comme lui ; des femmes comme nous, est-ce que cela compte ! Mais ne vous attardez pas plus longtemps, monsieur Thomery. Vous pouviez être vu causant avec Mme Déris, mais pas avec Marthe Fancy.

« Je partais outré et dînais en maugréant en moi-même contre la goujaterie des viveurs et des hôte-

liers; ma fiancée dut me trouver ce soir-là bien distrait; je rentrais chez moi vers les dix heures et demie. J'allais me mettre au lit quand un léger grattement à ma porte me faisait brusquement enfiler mon puyjama; une voix de femme implorait dehors, je ne doutais pas que ce fût Marthe Fancy. La pauvre créature venait me conter ses peines; j'allais ouvrir et Mlle Thécla Van der Gœlen entrait délibérément dans ma chambre. Elle était en peignoir. Sa gorge très blanche, déjà très forte, bombait dans les dentelles, elle refermait la porte, et toute souriante :

« — C'est moi ! disait-elle.

« — Comment, c'est vous !

« — Oui, c'est moi, je suis venue, je vous aime !

« Et elle s'asseyait sur un fauteuil, j'étais abasourdi.

« — Mais votre père, votre mère, votre famille, mais malheureuse enfant, vous ne réfléchissez pas !

« — Si, j'ai réfléchi; quand ils sauront que je suis venue, il faudra bien qu'ils me donnent à vous. Je vous aime !

« Son calme m'exaspérait. Je l'aurais battue. Elle demeurait là avec ses grands yeux clairs et le sourire de sa bouche appétissante, trop rouge.

« — Je vous aime, je vous aime !

« — Mais moi je ne vous aime pas, je suis fiancé avec une jeune fille dont je suis amoureux. C'est de la démence, de la folie, vous êtes une enfant, cela vous passera.

« Bref, j'eus toutes les peines du monde à mettre à la porte Mlle Thécla Van der Gœlen, qui s'était mis en tête de se compromettre et d'épouser bon gré mal gré M. André Thomery, votre serviteur, *génial poète*, qu'elle admirait tant.

« Comme je préparais et surveillais sa sortie, peu soucieux que Mlle Thécla fût aperçue se glissant hors de chez moi, un effroyable vacarme éclatait dans l'hôtel. Tout le personnel était requis pour mettre dehors un des invités de la princesse Nadia, un simple matelot de l'escadre qui, prié à ces agapes aristocratiques... — mystère... mystère... mystère — et abominablement gris de Moët, s'était oublié jusqu'à pocher un œil à un Grand-Duc. Le lendemain matin, Mme Déris partait; j'assistais au chargement de ses bagages sur l'omnibus de l'hôtel. Sa situation y était maintenant connue et personne ne répondait plus à son salut. Je l'aidais à monter en voiture, elle et sa petite Jacqueline, toute pâlotte et emmitouflée de lainages blancs. Mme Déris allait s'installer au Lavandou. Le maître de l'hôtel avait, au départ de l'omnibus, un imperceptible hochement de tête, mais la joie d'une honnête conscience enfin satisfaite éclatait sur sa face de pleutre. Il avait une fois de plus assuré la « respectability » de sa maison. »

MONTE-CARLO

I

LA QUESTION DU POURBOIRE

Ils étaient là une dizaine de dîneurs dans la grande salle à manger de l'hôtel d'Ostende ; les femmes, épaules nues, tout l'orient des perles et toute l'eau des diamants en flammes et en reflets sur la nacre des chairs ; les mâles en smoking, la mollesse des plastrons bâillant dans l'échancrure des gilets de fantaisie, irréprochables, impeccables, œillets blancs et gardénias. Il y avait tout Cosmopolis : le baron et la baronne Rodestern, de Vienne ; lady Forkett et sa sœur miss Bellah Duncan, d'Édimbourg ; Léviston, le roi du Trust des cuivres ; un attaché de l'ambassade de Suède ; la comtesse Nadège Azimoff ; un prince italien ; un Brésilien, possesseur d'innombrables haciendas, et un jeune

Espagnol, Argentin d'origine, secrétaire d'un pair d'Angleterre.

C'était le Brésilien qui traitait. Un grand paravent déployé isolait les dîneurs du reste de la salle ; les valses d'un orchestre de tziganes, installé à l'autre extrémité de la galerie, arrivaient par bouffées et, tour à tour langoureuses ou trépidantes, couvraient le va-et-vient du personnel, dont les semelles feutrées n'amortissaient pas assez les pas. L'atmosphère surchauffée fleurait la venaison, le fumet des grands crus, la tubéreuse et la chair de femme ; la dorure solide des chignons bas miroitait sur les nuques, car toutes les invitées du Brésilien étaient uniformément blondes, de ce blond lumineux et fluide qui coûte cinq louis le flacon chez les grands coiffeurs.

Les hommes, le teint fouetté par les courses au grand air, excursions en chaloupe à vapeur et records d'automobiles ; les femmes, leur fraîcheur ravivée par le tub et les joues unies par la délicatesse d'imperceptibles fards, dégageaient tous une violente impression de haut luxe... Des gains et des pertes à la salle de jeu la conversation avait glissé aux potins. Un des dîneurs jetait le nom de la princesse Alexanieff. Il venait de lui en arriver une bien bonne.

— Qui ça, la princesse Alexanieff ? demandait miss Bellah Duncan.

— Mais cette vieille folle qui ne quitte pas le tapis vert. Vous ne connaissez qu'elle.

— En vérité non, insistait la jolie Écossaise.

— Mais si, mais si. Vous ne pouvez pas entrer dans les salles de jeu sans tomber sur elle. Elle s'y rue à dix heures dès le matin, pour n'en sortir qu'à une heure. Vous l'y retrouverez à trois, pour l'y revoir encore à minuit ; je ne crois même pas qu'elle dîne.

— Un phénomène, alors ?

— Vous l'avez dit, un phénomène.

— Et jolie, cette princesse ?

— Jolie ! — et Léviston éclatait de rire — la princesse Alexanieff, mais une vieille joueuse, je vous le dis, desséchée par son vice, un vieux fantoche sans âge ni sexe enraciné par sa passion sur ce rocher de Monte-Carlo, et qui ne quitte jamais la Principauté.

— Même l'été ?

— Même l'été. Ah ! vous ne connaissez pas les âmes de joueurs, miss Bellah.

La jeune fille était devenue songeuse.

— Et riche, cette princesse ?

— Des millions et des millions.

— Étrange. Et elle gagne au jeu ?

— Elle gagne quelquefois, mais elle perd toujours.

— Ça, c'est un mot, et il faudra l'envoyer à la Compagnie fermière

— Ah ! comme je voudrais la connaître, imploraient les lèvres roses de miss Duncan.

Lady Forkett intervenait :

— Mais tu es insupportable, en vérité, Bellah !

Cette vieille dame, toujours vêtue de velours râpés et d'étoffes pisseuses, des manteaux magnifiques d'ailleurs, brodés et rebrodés, mais datés, démodés et raidis de taches, l'air d'une marchande à la toilette ! Tu l'as déjà remarquée ! Et des chapeaux comiques, tout à fait la vieille excentrique du rôle de Max Dearly dans *Country Girl !*

— Ah ! cette vieille dame qui a l'air si malpropre ! Je sais, je sais. Mais elle fait peur. Et elle a des millions ?

— Plusieurs.

— Alors ses colliers, ses pendants de turquoises sont vrais ? Je les croyais faux !

— Fausses ! des turquoises de famille et d'origine impériale !

— Les turquoises, ou la famille ?

— Les deux. La princesse Alexanieff est tout ce qu'il y a de plus authentique : un de ses ancêtres directs a été l'amant de Catherine II.

— Et en Russie, soulignait la comtesse Azimoff, avoir eu un aïeul dans le lit de la grande Catherine, c'est le plus beau titre de noblesse dont nous puissions nous enorgueillir.

— Comtesse ! observait lady Forkett alarmée.

— Ah ! pardon, milady. Vous êtes Anglaise, j'oubliais.

— Et sa famille ? poursuivait tranquillement miss Bellah. Qu'est-ce que fait la princesse de sa famille impériale ?

— Mais elle l'oublie ! concluait Horlofsen, le Sué-

dois de la bande. La princesse a été mariée et a sûrement dans l'Ukraine ou dans le Caucase des gendres, des belles-filles et des petits-enfants.

— A Pétersbourg même, sans aller si loin, souriait la comtesse Azimoff.

— Et elle a planté là tout son monde ? interrogeait la jeune fille.

— Naturellement. C'est une joueuse. Hors Monte-Carlo rien n'existe pour elle. Soyez certaine qu'elle n'a même jamais vu ce pays. Ce décor unique de mer et de montagnes, ce bleu du large et ce bleu du ciel, ces palmiers, ces prairies d'œillets, cette profusion d'arbustes et de fleurs rares, la princesse Alexanieff ignore tout cela. Pour elle tout est rouge ou noir. C'est une hallucinée qui ne vit que pour les douzaines, impair et passe, les martingales et les combinaisons...

— Et maintenant que tu as campé ton personnage, interrompait Ramirès, le jeune Espagnol un peu Argentin, voyons, mon cher Otto, vas-y de ton histoire ?

Et le Suédois, ayant passé négligemment ses doigts dans l'or soyeux de sa moustache :

— La princesse, vous le savez, descend depuis dix ans aux Roches rouges. Un de ces derniers soirs, une troupe de musicanti y donnait une aubade aux dîneurs. *Cavallieraru sticana*, *E Paillaze*, tarentelles, tout le répertoire y passait. La princesse présidait la table, toutes ses turquoises de famille sur l'ossature de ses épaules et une perruche dans le chignon,

perruche elle-même, maquillée, spectrale, véritable doyenne des poupées macabres du lieu. La vielle joueuse est mélomane. L'amour de la musique est la seule passion que n'ait pas étouffée son vice : elle adore surtout les partitions italiennes, les cavatines, les barcaroles et tous les dégueulandos de Sicile et de Naples. Pâmée sous l'archet des musicanti, les yeux au plafond, dodelinant de la tête, elle laissait s'en aller sa vieille âme sentimentale vers des Capri de rêve et des Amalfi de lumière au gré des mélodies macaroniques.

« Elle ne revenait à elle qu'au dernier accord d'une chanson napolitaine et, toute lubrifiée de reconnaissance (la princesse avait eu ce jour-là de la veine au jeu), elle laissait tomber un louis dans l'assiette du quêteur. Les musiciens se retiraient ; la princesse passait au salon, s'isolait dans un fauteuil et, fermant ses vieilles paupières, s'abandonnait à sa petite sieste quotidienne, son petit somme réparateur. Tout le monde, aux Roches rouges, respecte le sommeil de la princesse : « Ne réveillez pas la Gorgone qui dort », avait risqué, un soir, un mauvais plaisant. Le mot a fait fureur. Et trois fois par semaine le personnel des Roches rouges a à effacer sur la porte du salon l'inscription suivante : « Ici dort la Gorgone. » C'est une des joies innocentes de la Principauté. »

— Mais marchez donc, Otto ! Vous n'avancez pas.

— M'y voici. A dix heures, la fièvre du jeu réveillait la princesse ; elle demandait l'ascenseur et

remontait chez elle. Son sourire à rassujettir, un peu de mouvement à donner dans ses bouclettes, — la Gorgone n'a pas tout à fait renoncé à plaire... aux croupiers, — elle entre dans sa chambre, donne l'électricité et s'arrête, figée de terreur. Un homme est installé là au milieu de la pièce, à côté de son lit. Chemise de soie mauve, pantalonné de blanc, les reins sanglés d'une tayolle de soie cerise, c'est un homme à large face mate, virgulée d'énormes moustaches noires ; deux yeux sombres en caverne se veloutent de douceur sous une broussaille de cheveux bruns. Le sourire aux lèvres, l'échine obséquieuse, l'homme se lève et s'incline cérémonieusement :

« — Commandez ce que vous voulez ! *Commandate che volete !*

« Et la princesse Alexanieff reconnaît le chef d'orchestre des musicanti.

« — *Che volete lei, che fate cui ?* (Que voulez-vous ? Que faites-vous ici ?)

« Et la princesse s'indigne, s'érupe. L'homme est toujours là, souriant, l'échine onduleuse, son violon à la main... La princesse à reculons s'efforce de regagner la porte. Alors l'homme, dans un mauvais français mâtiné d'italien :

« — *Madame la principessa a mis oune louis dans moun plate ; z'ai cru que madama désirait oune sérénade particoulare et ze souis mounté zé zon allesse. Que madama commande la canzona qu'elle dézire que ze zoue ; ze souis tout à soun désir.*

« Une aubade particulière ! La princesse en sentait craqueler l'émail de ses joues ; elle retrouvait le geste de son ancêtre pour montrer la porte au malencontreux musicien : les Roches rouges sont désormais consignées à la bande du trop zélé violoniste. Quant à la princesse, nous serons au moins une semaine sans la revoir dans les salles de jeu. »

— Comment !

— Sans doute ; la princesse Alexanieff est Russe, donc superstitieuse. Cet insolent faquin lui a coupé sa chance avec sa déclaration.

— Non !

Et toute la table s'esclaffait de rire.

— Elle le prétend, du moins : « Avoir osé me désirer, moi, a-t-elle déclaré, le soir même, à l'hôtel ; avoir pensé que moi, princesse Alexanieff, je consentirais à partager sa passion ! Mais voilà. Je ne gagnerai plus rien, plus rien de la saison. Chançarde au jeu, déveinarde en amour, la réciproque s'impose. Ce maudit Italien m'a porté la guigne ! »

« Moralité, concluait le Suédois en allumant un troisième cigare : en Italie il ne faut jamais majorer les pourboires. »

Il y eut un silence.

— Peut-être, en effet, pensait tout haut la comtesse Azimoff.

Elle avait posé un coude sur la table et, le menton en avant, la bouche entr'ouverte, elle fumait lentement une cigarette d'Orient ; ses yeux verdâ-

tres en suivaient les légères spirales de fumée au plafond. Sa pose était si naturelle, qu'elle mettait à la fois en valeur le galbe de ses seins avancés hardiment sous les yeux des dîneurs et l'éclair étincelant de petites dents de nacre. L'humidité du sourire soulignait le vague et l'humidité du regard. Une rêverie voluptueuse, — peut-être plus qu'une rêverie, un souvenir, qui sait ? — noyait toute la face pensive de la comtesse. Toute la splendeur de sa chair blonde en était comme dramatisée, devenue à la fois plus lointaine et plus brutale, et, sous le regard aigu des hommes, la comtesse Nadèje sentait que toutes les femmes la détestaient.

— Vous qui passez tous vos étés sur les lacs italiens, comtesse, hasardait le baron Rodestern, que pensez-vous de l'opinion formulée par notre ami ? Faut-il majorer, oui ou non, les pourboires au pays de la barcarole ?

La comtesse tournait vers le Viennois deux yeux lents :

— En vérité, je ne sais trop. Le pourboire, cela dépend aussi de celui qui le reçoit et de celui qui le donne. Je n'ai jamais majoré les miens... et pourtant !

Et la comtesse Nadèje avait un mystérieux silence.

II

NUITS D'ITALIE

— O comtesse, voilà un mot qui sent la poudre. Il y a une aventure là-dessous.

— Une aventure... peut-être ?

La comtesse Azimoff avait retiré son coude de dessus la nappe ; ses prunelles, lentement promenées sur chacun des convives, suggestionnaient à tous les hommes présents l'immédiate idée d'une intrigue possible avec la Moscovite. Un frémissement courut, des moustaches tremblèrent, il y eut de brusques avancées de menton et des palpitations de narines.

La comtesse Nadèje avait croisé ses mains sur ses genoux et déployé devant sa nudité les fulgurances ombrées d'un grand éventail de plumes.

— Une aventure, en effet, mais avant, je dois vous prévenir que je suis une libérée de préjugés, les

préjugés encore chers à la vieille Europe, et je vais peut-être scandaliser votre pudeur anglaise, milady, et votre kant américain, mon cher Léviston. En ma qualité de Russe je suis une Asiatique, mais une Asiatique affranchie, une espèce d'échappée du sérail, le sérail de toutes les conventions et de toutes les tyrannies. Russe, je suis du pays de tous les servages, mais aussi de toutes les libertés, de celles que l'on conquiert au prix de sa réputation, de sa fortune et parfois de sa vie. Je ne retournerai jamais en Russie ; le comte Azimoff y a été compromis comme nihiliste. Mieux que veuve, puisque divorcée, je suis devenue une nomade par la force des choses et par la force aussi de mes instincts. D'une nomade, j'ai pris le goût de la vie aventureuse, l'allure aventureuse aussi, l'habitude des résolutions soudaines et la passion de la liberté. D'une tzigane, en effet, j'ai l'indépendance de pensées, la fantaisie dans les actes, les indulgences qu'on prétend coupables, avec, en plus, une certaine avidité jouisseuse de l'occasion.

Toute l'assistance se regardait ; la comtesse continuait sa profession de foi :

— A force d'errer, deci, delà, le vent des steppes a fini par me fouetter les nerfs et le sang...

— L'instinct, concluait le jeune attaché d'ambassade suédois.

— Cet été, donc, j'étais sur les lacs italiens. La baronne Stourline, une amie d'enfance retrouvée à Plombières, m'accompagnait. Nous avions com-

mencé par Pallanza, célébré par Barrès, pour finir par Bellagio en brûlant Lugano, raconté par Rosny ! la tournée classique enfin, le lac Majeur, Lugano, le lac de Côme.

« Bellagio nous avait retenues pendant quinze jours dans l'enchantement de la villa Serbelloni... Bellagio, on ne raconte pas la mélancolie souriante et la langueur heureuse de ce paradis d'eaux bleues, de cimes et de nuées dans trop de soleil et trop de fleurs; et maintenant, un peu exténuées de quinze jours de nirvana et de songes, nous gagnions à petites journées Vérone et la Vénétie, où nous devions demeurer tout un mois.

« Je passe tous mes automnes à Venise, une habitude déjà ancienne, et je ne m'étais jamais arrêtée au lac de Garde, le plus grandiose et le plus sauvage pourtant, assure-t-on, non pas que la magie de ses horizons apparue sur la ligne, entre Brescia et Peschiera, ne m'eût depuis longtemps tentée, mais Dezenano, la station du lac, passe pour un endroit si inconfortable ! Cette fois, l'obsession des Alpes du Tyrol entrevues et de leurs découpures, on dirait, taillées dans de l'améthyste et de la lazulite, fut la plus forte. Nous décidâmes, la baronne Stourline et moi, de passer deux nuits à Dezenano, le temps de visiter le lac, sinon jusqu'à Riva, jusqu'à Stressa du moins.

« Nous voilà donc parties pour Dezenano; nous avions quitté Milan le matin même, devions déjeuner à Bergame, le temps d'y voir le tombeau du

Coléone et la basilique, pour en repartir après dîner et arriver à Dezenano à onze heures.

« Nos gros bagages et nos deux femmes de chambre avaient filé directement sur Venise.

« Je n'avais à la main que mon sac à bijoux et une enveloppe avec mon linge de nuit, ajoutez un nécessaire très complet dont s'était chargée la baronne et qui devait nous servir à toutes deux, quatre mille francs dans un petit portefeuille insinué dans la doublure de mon corsage, la baronne autant dans la doublure du sien et une lettre de change de dix mille sur les banques de Venise, de Florence et de Rome. Nous voilà donc débarquant à minuit dans une petite gare de campagne enfouie sous les arbres et sans autre habitation qu'une auberge de village éteinte à cette heure de nuit. Nous n'étions guère fières, la baronne et moi, abandonnées avec nos bijoux et nos valeurs dans cette solitude, car nous savions Dezenano à vingt minutes au moins de la station, et le Bædeker, consulté sur les hôtels du pays, n'était guère engageant : *Avis partagés*, indiquait-il après chaque hôtel ; *avis partagés*, en idiome de guide, c'est l'aveu qu'il n'a pas d'opinion à donner.

« *Albergo di Fiori* (Auberge des fleurs). *Vieil hôtel italien bon, mais modeste. Cuisine italienne. Chambres de trois à cinq francs.* Mieux vaut une bonne auberge qu'un mauvais hôtel. Nous décidions pour l'Auberge des fleurs. Mais *l'Albergo di Fiori* aura-t-elle un omnibus à la gare ? Celle de Dezenano do-

mine un assez haut remblai. Nous descendions, la baronne et moi, les vingt-cinq marches d'un escalier de marbre du pays et débouchions sous les grands platanes mouillés d'une allée interminable, car, pour comble, il pleuvait cette nuit-là. Il y avait quatre omnibus à la station. *Albergo di Fiori* s'étalait en lettres d'or sur la lanterne de l'un d'eux. Un facchino y hissait nos bagages et nous nous installions sur les coussins. *Anda !* Un coup de fouet, et l'omnibus s'ébranlait au trot de deux chevaux. Vingt minutes en rase campagne, rien que les grands arbres de la route et la pluie, puis un bruit de ferrailles, et nous nous engagions dans les rues de Dezenano, rues caillouteuses et mal pavées, bordées de vieux logis soutenus par des piliers trapus, des files d'arcades basses mal éclairées par de rares lanternes, des placettes désertes, et, sur les places comme dans les rues, personne, personne ; toute la ville endormie.

« L'omnibus s'engage enfin sous un grand porche ; un immense hangar voûté, on dirait une chapelle désaffectée nous accueille. Une bande de poules s'effare et s'essaime en gloussant dans l'ombre ; à la lueur d'une lanterne, que promène devant nous le portier de l'hôtel, des carrioles crottées, une berline hors d'usage, un cabriolet à capote déchirée, de vieux harnais, toute une carrosserie fantôme s'entrevoit dans la nuit ; le voisinage du lac s'affirme par une fraîcheur moisie où traînent des relents de poulailler et d'écuries. C'est toute l'incurie ita-

lienne aggravée par la détresse de l'heure et l'effroi de la solitude.

« — Mais où sommes-nous ? me demande la baronne. C'est une ruine ! »

« Cependant le cocher dételle les chevaux. Au son d'une cloche mise en branle par le portier, une espèce de gouvernante apparaît, les pieds nus dans des sabots. Les yeux gros de sommeil, elle achève de nouer les cordons de sa jupe.

« — Pour la nuit ? demande-t-elle ahurie.

« — Sans doute, pour coucher une nuit, deux nuits. Cela dépendra.

« — Une chambre ? deux chambres ?

« — Deux chambres, faisais-je impatientée, car j'ai horreur du déshabillage et des toilettes en commun.

« — *Va bene !* Au premier. Suivez-moi, mesdames.

« Et, armée d'un bougeoir de cuivre, l'Italienne s'engage devant nous dans un gigantesque escalier ; les marches en oscillent, comme descellées par le poids des siècles ; le portier suit avec sa lanterne et nos bagages.

« L'escalier monte et tourne sous des voûtes avec de larges paliers toutes les cinq marches. Nous traversons une galerie extérieure. Le vent du lac y éteint bougie et lanterne ; on les rallume. Et puis c'est un arrêt devant une grosse porte.

« La sœur tourière, comme l'appelle la baronne, a oublié les clefs. Le portier descend les chercher à

la cuisine. Quel trousseau il rapporte ? Celui d'une geôle de prison ! Elles ont bien trois cents ans, ces clefs ; elles tournent péniblement dans des serrures compliquées et formidables ; et ce sont d'autres salles et des couloirs, des immenses salles aux murs décorés de fresques et dont la peinture s'écaille, des chambres démeublées et tristes, dallées de marbre grisâtre et qui semblent inhabitées depuis cent ans. Des plafonds peints en trompe-l'œil se lézardent de crevasses ; dans des chambres des lambeaux de papier pendent au-dessus des plinthes. Jamais nous n'avons encore vu pareille détresse et pareil abandon. « Où sommes-nous ? » Une même angoisse nous étreint et je regrette d'avoir demandé deux chambres. Nous y sommes enfin.

« Celle de la baronne est vaste comme une cathédrale ; un petit lit de fer à rideaux de percale, une cuvette sur un trépied, le pot à eau dessous, un tapis élimé comme descente de lit. C'est tout. Dans un angle une seule fenêtre, dont l'hôtelière pousse les persiennes. La chambre donne sur le lac... Il est sinistre, le lac. Une tempête le bouleverse, des blancheurs d'écume zèbrent les ténèbres, et sur un grand ciel balayé de nuages, sous une lueur blémissante de lune, des montagnes tragiques se profilent dans un décor d'embuscades et de meurtres.

« La baronne ne dit plus rien. Un silence éloquent pèse sur nous, mais ses yeux hallucinés parlent pour elle :

« — Sortirons-nous vivantes de cette auberge ?

« Heureusement, la porte, d'une épaisseur de dix centimètres au moins, est-elle boulonnée de clous et bardée de verrous et de lourdes barres de fer. C'est la porte d'une forteresse. La chambre n'a qu'une porte, et, cette porte fermée, y entrer serait impossible : cette porte est une sécurité.

« — Bonne nuit !

« Je prends congé de la baronne et passe dans le gîte que l'on me destine. C'est le portier qui m'en fait les honneurs. L'hôtelière a regagné son lit. Ma chambre est un peu moins grande que l'autre, mais c'est le même modèle : même mobilier sommaire et même impression d'abandon. Ma chambre cependant a deux fenêtres, mais ces fenêtres sont grillées, et l'absence de persiennes m'imposera toute la nuit le décor lugubre du lac démonté sous ce ciel lunaire.

« Le portier a déposé mon sac et mon enveloppe sur une chaise ; il m'explique maintenant le jeu des verrous et des barres pesantes qui me garderont cette nuit. Il s'exprime dans un mauvais italien que je comprends mal. Je saisis enfin ou crois saisir le mécanisme de la clôture, et je lui mets trois lire (trois francs) dans la main. Pourquoi, à cette minute, regardai-je cet homme ? Jusqu'alors je ne l'avais même pas vu, ce que l'on appelle vu.

« C'était un garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, trapu, très brun de peau, et dont les extraordinaires yeux noirs forcèrent peut-être mon regard. Plutôt laid avec son nez court, son menton osseux

et ses pommettes saillantes, il avait sous sa casquette galonnée une face camuse de tête de mort, plus tchèque qu'italien de type, en vérité. Mais l'intense avidité de ses prunelles, l'éclat des dents petites et dures dans une bouche épaisse et large, l'ambre chaud de son teint et surtout la musculature de cet homme pimentaient étrangement sa laideur.

« — Italien ? lui demandai-je.

« — Non, répondait-il, Autrichien de Trente. Je suis du lac.

« Et il souriait de toutes ses dents.

« L'homme ne s'en allait pas. Je regardai ses mains; il les avait noueuses et velues, des mains d'assassin. Ses yeux luisants ne me quittaient plus.

« — Ah ! faisais-je.

« Puis je lui redonnai deux autres francs, pressée de le voir partir.

« — *Bona sera*, lui disais-je.

« L'homme gagnait la porte à pas lents.

« — *Bona sera, signora.*

« D'un bond j'étais aux barres et aux verrous, j'en faisais jouer le mécanisme séculaire, j'assujettissais soigneusement toute cette ferraille et, prudente, ayant tendu ma couverture de voyage devant la porte, pour que l'on ne surprît pas mes faits ei gestes, je retirai les écrins de mon sac, les cachat sur le haut de l'armoire, ainsi que le portefeuille sous le journal du tiroir de la table, et, ayant sorti

mon revolver de son étui, je retirai le cran de sûreté et posai mon arme sous mon traversin.

« Cette auberge ne me disait rien qui vaille ; il fallait s'y tenir prête à toute éventualité. Je ne me déshabillai que toutes ces précautions prises ; j'allai encore m'assurer que la porte était bien close, et, alors, je consentis à me mettre au lit. J'y veillai bien encore une demi-heure, la bougie allumée ; mais la lune inondait toute la chambre, les deux fenêtres sans volets l'éclairaient comme en plein jour. Je soufflai ma bougie et je m'endormais.

« Un fracas épouvantable me réveillait en sursaut : la porte venait de s'ouvrir, entraînant avec elle le poids de ses verrous et de ses barres. Je me dressai sur mon lit, et j'entendais distinctement le bruit de mon revolver qui venait de tomber. J'avais fermé instinctivement les yeux, il me fallait bien les rouvrir.

« Un homme en bras de chemise se tenait debout au pied de mon lit. Une lanterne sourde, qu'il braquait sur moi, l'éclairait mal ; mais l'homme avait pourtant refermé la porte. Je remarquai qu'il était pieds nus. Il y eut un moment de silence horrible.

« L'homme élevait lentement sa lanterne à la hauteur de son visage ; je reconnaissais le portier de l'hôtel. Il avait ôté sa tunique à boutons de métal et se tenait là, vêtu seulement d'un pantalon et d'un gilet.

« — Que voulez-vous ? que faites-vous ici ?

« L'homme souriait de toutes ses dents, sa large bouche aux lèvres rouges s'ouvrait jusqu'aux oreilles, et, d'une voix rauque :

« — *No fate rumore* (ne faites pas de bruit), vous m'avez donné cinq francs, je suis venu.

« Cinq francs... Il était venu !... Je ne comprenais pas.

« L'homme souriait toujours ; ses yeux étincelaient dans l'ombre, phosphorescents et bleus comme une flamme d'alcool. Je le voyais frissonner de la nuque aux talons d'un imperceptible tremblement qui me gagnait à mon tour. Si je n'étais pas une libérée de préjugés, je pourrais dire que je donnai dix autres francs et que je congédiai cet homme, car j'avais enfin compris sa méprise et son désir. Mais nous étions là, seuls tous les deux dans la nuit, moi, femme de vingt-huit ans, lui, garçon de vingt-cinq ; je voyais la nudité de son cou robuste ; sa chemise entr'ouverte bâillait sur une poitrine velue et je ne voyais plus que cette poitrine ; mes yeux se souvenaient de ses poings noueux et du sourire à dents blanches, aigu et goulu ; j'éteignais la bougie, que j'avais instinctivement rallumée dans mon trouble, et le garçon éteignait sa lanterne. Deux bras nerveux m'étreignaient à la taille, un genou frôlait le mien, le poids d'un corps faisait craquer le lit... et ce fut une de ces étreintes... »

— D'Italie.

— Et tout cela pour la somme de cinq francs. Ah ! c'est un pays unique pour les femmes qui

voyagent seules, et, pourtant, comtesse, vous n'aviez pas majoré le pourboire...

Il y eut un silence.

— Et vous êtes partie le lendemain ?

— Sans doute.

— Ce pauvre Autrichien ! Vous n'avez pas eu la tentation de passer à Dezenano une autre nuit?

La comtesse Azimoff regardait de haut son interlocuteur ; elle avait un imperceptible haussement d'épaules, tirait une cigarette d'Orient de son étui d'or incrusté d'opales et, avec une souveraine nonchalance :

— Faire renaître une occasion n'est plus une surprise des sens, mais du libertinage. Une fantaisie n'est pas une habitude.

III

PUDEURS ANGLAISES

— Nous avons beau être en France et pis à Monte-Carlo, la plaisanterie a des bornes. Pour moi, l'histoire de la comtesse Azimoff est tout à fait shoking, shoking. La comtesse a beau être nihiliste et libérée de tout préjugé, elle est née Vous me voyez au regret que ma sœur Bellah ait assisté à cet entretien.

Et lady Forkett, la maigreur de sa poitrine encore accentuée par le haussement d'épaules qui la creusait, exagérait à plaisir la noblesse de son port de tête et l'indéniable aristocratie de son profil.

Les dîneurs venaient de quitter la salle; la comtesse Azimoff avait déclaré qu'elle ne voulait pas manquer le deuxième acte de la *Damnation*. Elle s'était levée, onduleuse et souple, dans les scintillements noirs de sa robe de jais, et Léviston, le Brésilien, l'attaché d'ambassade suédois, presque tous

les hommes l'avaient suivie : son sillage avait entraîné les mâles. Le baron et la baronne Rodestern et Ramirès, le jeune Argentin un peu Espagnol, étaient demeurés dans la galerie auprès de la richissime Anglaise. Miss Bellah, la sœur, était remontée dans sa chambre chercher un éventail, avait-elle dit.

L'histoire narrée par la comtesse Azimoff était plutôt raide en effet ; l'irruption, en pleine nuit, dans sa chambre à coucher, d'un portier d'hôtel, sous prétexte qu'elle lui avait donné cinq lire de pourboire, dépassait toutes les hypothèses. Même en Italie, ces choses-là n'arrivaient qu'aux femmes qui le voulaient bien. Cet homme n'avait osé l'aventure que parce qu'il s'était senti autorisé. La comtesse avait dû regarder ce faquin d'une façon telle que... — cette Moscovite avait des prunelles si singulièrement insistantes — et puis, on ne donne pas cinq francs pour monter des bagages. Elle, lady Forkett, voyageait tous les ans en Italie avec sa sœur, et jamais elles n'avaient soupçonné l'ombre d'une pareille aventure. Les deux hommes échangeaient un bref regard... Lady Forkett n'avait pas le physique de la comtesse Azimoff. Et puis qu'est-ce que c'était que ce système de verrous et de barres de fer qui ne fermaient pas ? Cette Russe y avait mis de la complaisance, et puis, quand cet homme était entré chez elle, pourquoi n'avait elle pas crié, appelé à l'aide ? Sa version ne tenait pas debout. Ce n'est pas par terreur qu'elle avait cédé à cette

brute. Au fond, elle avait désiré cette présence, et cette bête sauvage ne s'était risquée auprès d'elle que préalablement apprivoisée.

Les deux hommes écoutaient l'Anglaise éructer l'acrimonie de sa bile ; on aurait dit qu'elle déchargeait une ancienne rancune. Sa vertueuse indignation avait comme un arrière-goût de fiel. Lady Forkett passait pour avoir, tant dans son domaine de Balgirood, en Écosse, que dans sa maison montée à Londres, la première livrée des trois Royaumes. Les valets de pied et les cochers de lady Forkett étaient célèbres dans toute l'Angleterre ; son personnel était recruté avec un soin tout particulier parmi l'humanité la plus musclée et la plus saine de la campagne et des faubourgs. C'était là une des vanités les plus affichées de la millionnaire. La malignité publique attribuait à cette sélection de l'antichambre et de l'écurie des motifs d'un ordre secret, et pourtant jamais un scandale n'avait atteint la réputation de lady Forkett. Sa morgue puritaine planait au-dessus de tout soupçon, mais la médisance n'en trouvait pas moins son compte dans le physique si précieusement choisi de son personnel et, quoique étrangers, Rodestern et Ramirès étaient suffisamment au courant des choses d'outre-Manche et d'ailleurs pour apprécier, comme elles le méritaient, les justes pruderies de l'Anglaise.

Lady Forkett ne lâchait pas sa proie :

— C'était comme la version que la comtesse donnait de son départ, le lendemain même, de cette

auberge ! Cela ne se soutenait pas. Comment elle se donnait, en pleine nuit, à un inconnu, pis, à un subalterne, dans la chambre délabrée de cet hôtel sinistre ; elle ne s'était pas gênée pour leur laisser entendre que la nuit avait été... chaude... Ses yeux noyés, son sourire en en parlant l'accablaient ; et après cette nuit-là, elle serait partie, elle qui était venue dans ce pays pour deux jours, cela ne tenait pas debout. Aucune femme dans son cas ne serait partie, c'était une psychologie de haute fantaisie qu'elle leur avait servie et...

— Aucune femme ! oh ! milady ! interrompait le baron de Rodestern, enchanté de prendre tant de pudeurs en faute.

— Aucune femme, je veux dire une femme du caractère de la comtesse, une libérée de préjugés esclave de sa sensualité.

Le petit Ramirès croyait devoir prendre la défense de l'absente :

— Pardon, milady, pourquoi la comtesse aurait-elle menti ? Si elle manque de retenue, certes elle ne manque pas de franchise ; rien ne la forçait à nous conter cette équipée. Une seconde nuit passée ne l'aurait pas plus compromise à nos yeux et, si elle nous a dit avoir quitté le lac de Garde le lendemain, c'est qu'elle est effectivement partie ce jour-là.

— Si vous le voulez, faisait l'Anglaise impatientée, et puis, après tout, qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci ? La comtesse Azimoff l'a peut-être rêvé, inventé !

— Pourquoi inventé ?

— Une vantardise de plus.

— Vous dites ?

— Elle est de la race de ces femmes qui se vantent de ces choses. C'est une déséquilibrée, une hystérique. Une aventure avec un portier d'hôtel, pourquoi pas avec le concierge de la maison qu'elle habite à Paris !... Il y a des précédents dans cet ordre de folies...

Et après une pause :

— La comtesse Azimoff, voulez-vous que je vous dise ce qu'elle est. C'est un cas du docteur Lombroso.

Les deux hommes avaient un discret clignement d'yeux. Ramirès étouffait un léger accès de toux et d'une voix insidieuse :

— Je voudrais me ranger à votre avis, milady ; malheureusement, l'aventure de la comtesse Azimoff est un fait, l'auberge existe. Elle est même connue, l'auberge.

L'Anglaise bondissait sur son fauteuil :

— Vous dites ?...

— Qu'il y a eu un précédent du même genre à Dezenano.

— Dans la même auberge ?

— Je le suppose, car je ne peux croire que tous les portiers d'hôtels du pays aient cette ardeur et cette audace dans l'irruption nocturne. Il est plus plausible d'attribuer au même personnage l'aventure de la comtesse et celle de mon amie Sergine.

— Comment, une autre femme et une femme que vous connaissez a été victime d'une tentative de ce genre dans une auberge de Dezenano ?

— Victime, voilà un bien gros mot, milady, car notez qu'aucune des belles visitées ne s'est plainte, pas plus mon amie que la comtesse.

— Quelle abomination ! mais c'était un satyre que cet homme !

— Le Bois de Boulogne n'en a pas le monopole, pourquoi n'y en aurait-il pas sur les lacs italiens ?

— Vous me suffoquez !

— Je vous dirais même que mon amie, elle, n'est pas partie le lendemain. Elle est restée la nuit suivante.

— Mais c'était une fille, alors, que votre amie !

— Je ne vous ai jamais dit, milady, que Sergine fût une femme du monde. C'est une fort belle fille, en effet, et qui met une complaisance charmante à faire le bonheur de ses contemporains. Oui, Sergine est ainsi. Elle verse généreusement à tous ceux qui l'entourent la capiteuse ivresse d'une réelle beauté. Sergine est Basque et, comme vous le savez, milady, les provinces basques ont le sang chaud. Née à Hendaye, elle est allée toute jeune à Bordeaux et maintenant Paris la possède, Paris, la Riviera, les villes d'eaux et même l'Italie l'été. Sergine ne se croit pas le droit de priver l'Europe de la clarté de ses yeux bleus et du piment de son sourire, elle en gratifie même au besoin les deux Amériques, elle est née courtisane, ses yeux consentent même quand sa

bouche dit non. Le hasard intelligent pour elle a voulu que ses quotidiennes faiblesses lui rapportent bon an mal an près de quatre-vingt mille livres, les vraies vocations réussissent toujours. Je vous ai fait le portrait de Sergine...

— Et c'est à cette créature qu'est arrivée...

— ... Une chose qu'elle a trouvée très simple. Cet été, ou plutôt cet automne, Sergine a été appelée à Vienne et a gagné l'Autriche par Venise, elle est descendue sur Milan par le Saint-Gothard et a eu la curiosité des lacs. Oh! en passant. Après Côme et Lecco, le lac de Garde était tout indiqué ; les Compagnies, qu'elles soient Cook ou Lubin, vous tracent toujours le même itinéraire. Sergine quittait donc Lecco un matin pour s'arrêter à Bergame de midi à huit heures, et débarquait à Dezenano à minuit. Dezenano est la seule station du lac de Garde. Sergine ne m'a pas dit le nom de l'auberge où elle était descendue, mais c'était une vieille *osteria* italienne, d'un dénuement et d'un abandon absolus, aggravés par le voisinage du lac, et dont les hautes salles voûtées l'impressionnèrent. Sergine se crut descendue dans un couvent, mais les allures du portier de l'hôtel n'avaient rien de monastique. Sergine voyage avec une femme de chambre. Dans le silence de l'hôtel endormi, ce fut le portier de l'hôtel qui conduisit les deux voyageuses à leurs gîtes. Sergine eut tout de suite l'intuition d'une aventure flottant dans l'air. Les yeux de l'homme la brûlaient. En lui remettant son sac de voyage, il avait trouvé le moyen de lui

frôler les mains et, quand il lui montra le système des verrous et des serrures qui était très compliqué, les doigts de l'Italien s'attardèrent encore plus qu'il n'aurait fallu dans les siens ; mais tous ces travaux d'approche n'épouvantèrent pas Sergine. Sergine a l'habitude de l'aventure et le goût inné de l'amour. Mon amie est merveilleusement blonde, une blonde savoureuse à chair de fruit, frottée de rose aux bons endroits, et ses grands yeux humides sont remplis de promesses. C'est en plus opulent le genre de beauté de la comtesse Azimoff. Il faut croire que cet Italien basané est un friand des cheveux de métal clair et des peaux lunineuses ; aussi, ma belle amie ne fut-elle pas trop étonnée de voir surgir ledit portier au milieu de sa chambre dans le silence et l'isolement de la nuit. Sergine est faite à ce genre de visites et je n'oserai pas vous affirmer qu'elle eût vraiment fermé la porte. Elle m'avoua pourtant que sa surprise fut, cette nuit-là, relevée d'un piment de terreur et que l'imprévue apparition de l'homme au milieu des ténèbres, pieds nus et la main armée d'une lanterne sourde, emplit toute sa chair d'un frisson sinistre et délicieux.

Lady Forkett était haletante ; ses yeux de faïence arrondis de terreur ou d'extase buvaient les paroles du jeune Ramirès : « Une sadique, une malade, une impudique créature ! »

— Tout ce que je sais, c'est que cet Italien ne dut pas s'ennuyer, et Sergine non plus ne s'ennuya pas. Elle devait partir le lendemain à cinq heures,

pour dîner et coucher à Vérone, elle s'attarda toute la journée sur le lac et ne partit que le surlendemain matin.

— Et cette seconde nuit ? interrogeait l'Anglaise avec un tremblement dans la voix.

— Et cette seconde nuit, Sergine ne ferma pas sa porte, et mal ou bien lui en prit : cela dépend de la façon de juger les gens.

— Quoi, ce portier lui vola ses bijoux !

— Non, les portiers d'hôtels de Dezenano sont encore assez honnêtes, il n'y vient pas assez d'étrangers, mais il faut vous dire que dans la journée, à l'embarcadère et au débarcadère du bateau qui fait le service du lac, Sergine, au milieu de tous les omnibus groupés sur le quai dans l'attente des voyageurs, avait remarqué un autre portier.

— Encore un !

— Elle eût pu en remarquer plusieurs, mais celui-là était, paraît-il, de ceux qui s'imposent à l'attention d'un artiste et même d'une femme. Aussi blond que celui de l'auberge était brun, élancé, tandis que l'autre trapu, mais tout aussi musclé, avec des yeux en amande d'un bleu de lac et la plus jolie tête du monde ; c'était le type du parfait officier autrichien. Le Prater, à Vienne, voit défiler journellement des centaines d'hommes de cette allure et de ce poil, mais à Dezenano cette rencontre n'en était pas moins une rareté.

« Sergine n'eût pas été la femme qu'elle est, si elle

n'eût regardé un peu longuement ce nouveau portier d'hôtel, et croyez que dans son for intérieur elle eût sûrement le regret de n'être pas descendue à son auberge. Tout ce personnel d'hôtellerie se connaît et grouille à tu et à toi, surtout dans ces petits pays. L'homme, examiné longuement par l'étrangère, s'aperçut-il de l'attention dont il était l'objet et en fit-il part à son camarade ?

« Toujours est-il que vers minuit et demi, les omnibus d'hôtels revenus du dernier train, Sergine entend s'ouvrir doucement la porte de sa chambre. Un pas feutré se glisse vers son lit... et c'est l'étreinte...

— Passez, monsieur, n'insistez pas.

— Sergine reconnut l'étreinte de la veille, étreinte qui finit par se dénouer : toute chose a un terme ici-bas. Un dernier baiser clôt les lèvres de la dame, le visiteur saute à bas du lit, et comme elle-même Sergine s'étonne de ce départ un peu brusqué, l'Italien (ils sont si intuitifs dans ce pays) lui chuchote à l'oreille : « L'autre va venir, il attend là ! »

« L'étrange divination des femmes ! Sergine comprit tout de suite qu'il s'agissait du portier à profil autrichien, et quand la silhouette dans l'après-midi remarquée se glissa avec des précautions infinies, à la lueur sourde de la lanterne, vers son lit, Sergine n'eut pas le courage d'intimer à l'intrus l'ordre de se retirer, et Sergine se résigna, pareille à ses sœurs les courtisanes antiques, redevenue,

dans cette chambre d'auberge italienne, une de ces petites captives troyennes dont le poète a dit :

> Aussi leur chair indifférente,
> Lasse de fatigue et d'amour,
> A chaque amant plus transparente,
> Se fâne et pâlit chaque jour.

« Mais elle partait le lendemain à la première heure, car il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne reçût, la nuit suivante, les hommages de tous les autres portiers d'hôtels. »

Il y eut un silence.

— Et le nom de cette auberge ? interrompit la voix rauque de lady Forkett, le nom de cette auberge, que je n'y descende pas ; « l'Auberge des Fleurs », a dit, je crois, la comtesse ?

— Oh ! soyez sûre, milady, que la comtesse Azimoff a donné un faux nom, et puis le saurions-nous, ce nom, il y a tout lieu de croire que, l'année prochaine, ce ne sera plus le même personnel.

CHOSES DE LA-BAS

I

UN SOIR AUX ZATTERÉ

Lord Saringham nous traitait, ce soir-là, aux Zatteré, la tratoria italienne dont la terrasse enguirlandée de pampres commande l'immense travée d'eau de la Zudecca. Une treille en pergola y laisse pendre au-desus des dîneurs la transparence ambrée des muscats en grappes, l'ombre mobile des feuilles s'y découpe en dentelle sur la blancheur un peu grise des nappes et, si la vaisselle y est en vérité commune et l'argenterie un peu douteuse, le *chianti* et le *vesuvio* dans les fiasques de verre fumé, pansées et cerclées de jonc, comme l'asti dans les *bottegliа* de Murano y donnent aux repas une saveur bien italienne. Les Zatteré ont une réputation établie pour les rougets à la Livournaise, les

côtelettes aux truffes blanches et les scampi à la génoise... Enfin, la mode était d'y dîner cet été-là.

Les couchers du soleil sur la Zudecca sont admirables et un peu moins divulgués que ceux du Lido, crépuscules aujourd'hui classiques et classés dans tous les guides de l'Italie du Nord, et que le service organisé des bateaux a vraiment mis trop à la portée de tous. C'est très bien de s'embarquer à la Piazetta ou à San Zacarria pour aller manger des huîtres et regarder la vraie mer au Lido et revenir de là coucher à Venise, mais aller en bonne compagnie goûter la soupe aux moules de Boracchio, aux Zatteré, est chose plus rare. D'abord, on a chance de n'y rencontrer personne et, si l'on y trouve quelques compagnons, on a la volupté entre toutes précieuse de se reconnaître entre pairs, c'est-à-dire entre gens du même monde, de même rang et de même culture intellectuelle, entre intoxiqués du même esthétisme, celui des snobs de demain; bref, entre délicats atteints des mêmes dégoûts et du même dédain de la foule, passagers du dernier bateau et amoureux de l'ultime gondole. Lord Saringham traitait donc, ce soir-là, aux Zatteré trois ou quatre femmes de la colonie, deux attachés d'ambassade de Vienne, un peintre russe, un autre américain, un banquier de Hambourg et quelques Vénitiens.

Lord Saringham donnait ce dîner en l'honneur de la comtesse de Croix-Vimeuse, qui l'avait reçu

tout l'été. Lord Saringham liquidait en même temps quelques autres politesses, car, bien que cinq fois millionnaire, lord Saringham ne passe pas précisément pour tresser avec des saucisses les chaînes de ses chiens.

Il y avait donc là la comtesse de Croix-Vimeuse, une fervente de la ville des doges, qui, déjà depuis trois ans, a palais sur le Grand-Canal ; la comtesse Azimoff, une des Russes les plus capiteuses de la colonie, et son amie la baronne Stourline, deux fidèles de Venise et de Danielli ; Stermacheff et Harisson, dont les gondoles, encombrées de chevalets et de boîtes de couleur, stationnent, tout l'été, au coin des rios déserts, et quelques autres oiseaux de passage ; parmi les autochtones, le comte Framani, dont le palais, converti aujourd'hui en hôtel, a vu naître et mourir quelques doges ; Mandello, célèbre par l'amiral du même nom, qui, plus que don Juan d'Autriche, remporta la victoire de Lépante ; Zeno Cantho, le meilleur peintre de Venise, héritier de la palette et des pinceaux du Canaletto, et dont les « Salute » de marbre argenté ! dans des brumes gris perle, tels de grands nénuphars de moire sur des eaux de nacre, se vendent au poids de l'or dans toute l'Amérique, et Beppo Sforsina, le poète.

Sforsina au dessert, devant la féerie de la Zudecca embrasée par le crépuscule et de ses maisons roses et vertes apparues, comme autant de feux de Bengale, entre les hautes vergues des char-

bonniers anglais et les cheminées des steamers, devait nous dire le fameux sonnet de sa *Venise en or :*

La splendeur d'un passé de gloire et d'aventures
Surgit avec la nuit des canaux et du port.
Un horizon de flamme embrase des mâtures !
Des campaniles d'ambre allument un ciel mort.

C'est vous dire que la fête devait être complète, le choix des invités le promettait. On n'attendait plus, pour se mettre à table, que l'arrivée de la marquise Amaforti, Polonaise millionnaire, épousée par un marquis romain et, depuis son veuvage, fixée à Venise. J'avais beaucoup entendu parler de la marquise. Son luxe et son originalité préoccupaient énormément la société de là-bas. Je n'avais jamais eu la chance de la rencontrer. La marquise passait ses étés sur le lac Majeur et ne rentrait que très tard dans sa villa de la Brenta.

— Oui, elle a eu cette fantaisie, déclarait Harisson, et je l'en approuve, de fuir la pestilence de ces eaux fiévreuses et de l'étouffement de ces petites rues étroites encombrées de Forestieri, pour la mélancolie souriante et les grands horizons de cette admirable rivière que l'on ne connaît pas. La Brenta ! Je parie que vous n'y avez jamais été. Elle longe, du côté du nord, toute l'enceinte fortifiée de Padoue... Padoue, dont elle baignait autrefois le quartier des palais, et vient en serpentant, à travers dix lieues de plaines verdoyantes, se jeter dans la grande lagune à quelques kilomètres d'ici, derrière cette Zudecca. Ah ! les rives de la Brenta

et leurs longues files de peupliers, le reflet tremblant de leurs hautes quenouilles dans une eau lente et bleue. Nulle part, dans la Vénétie, les ciels n'ont plus de transparence et plus de douceur. Le dix-huitième siècle, qui fut le siècle des nuances, ne s'y est pas trompé. Sous Casanova, toute la noblesse de la République émigra sur ses rives heureuses ; la Brenta se peupla de villas. Les marquis en habits changeants et les belles dames masquées de Longhi en avaient assez des nuits de pharaon dans la fièvre et le bruit des maisons de jeu, assez des musiques et des illuminations des fêtes costumées sur le Grand Canal. Venise aspirait aux joies de la nature et au calme des champs ; un besoin d'idylles et d'églogues faisait abandonner aux belles dames, éprises de philosophie et de lecture française, les vieux palais des aïeux. Venise eut des Trianons comme elle eut un Versailles, cet immense et fastueux château de Stra, aux salles décorées par Tiepolo que Napoléon Ier acheta pour le prince Eugène. Tout le pays a gardé le souvenir des Beauharnais. Toutes ces villas à colonnades et à portiques, bâties sur le modèle de Brimborion et de Bagatelle, et toutes inspirées du grand Trianon, ont un air bien plus Empire que Louis XVI. Pourquoi ? C'est qu'une présence auguste les a animées, et le passage de la famille impériale dans cette partie de la Vénétie et le court séjour d'un simulacre de cour dans les vastes bâtiments de Stra ont suffi pour marquer l'empreinte et dater à jamais le pays.

— Nous avons lu tout cela dans Frédéric Masson, interrompait Mme de Croix-Vimeuse et, coupant la parole à Harisson : Bref, la marquise Amaforti a acheté une des plus belles villas de la Brenta, il y a surtout des communs admirables. Après celles de Stra, la *Palomba* possède les plus belles écuries du pays. Les stalles des chevaux y sont en marbre blanc, c'est tout vous dire, mais dame ! c'est à une heure de Venise et d'une tristesse que je supporterais, moi, péniblement, mais la marquise sait peupler la solitude de son parc.

— Ah ! comtesse, comtesse ! faisait le peintre Zeno en la menaçant du doigt.

A quoi la Française :

— Mais je n'invente rien, mon cher Zeno, il est de notoriété publique que la marquise sait animer les ombrages de ses jardins, mais chut ! la voici !

Toute l'assistance s'était levée et portée au bord de la terrasse, contre les balustrades. Une gondole de maître cinglait à toutes rames dans la direction des Zatteré, elle était à deux rameurs : gondole de luxe d'un noir d'ébène, dont les cavalis et les cuivres ciselés brillaient jaunes comme de l'or. Une femme en longue robe de drap blanc, un manteau de drap rouge jeté sur les épaules, se tenait nonchalamment renversée sur les coussins de l'arrière ; une lourde retombée de drap noir flottait dans le sillage laissé par la gondole, tel un long catafalque qui eût trempé dans l'eau. L'avant de la gondole était fleuri de roses.

— Cléopâtre, hasardai-je dans un chuchotement.

— Vous ne croyez pas si bien dire, me glissait Nerbatcheff, regardez les esclaves du bord.

Vêtus de blanc comme la dame, les deux gondoliers-rameurs offraient, chacun dans son genre, le plus pur type vénitien. Sveltes et découplés tous les deux, ils avaient, dans l'enrythmie de leurs mouvements et la souplesse de leurs longs torses penchés sur la rame, la grâce un peu féline en même temps que fière des bateliers du Carpaccio ; ils en avaient aussi la silhouette. Tous deux basanés, dorés et mordus par le hâle, avaient le profil hardi et un peu brusque qu'on prête aux aventuriers; mais tandis que l'un était d'un roux ardent, l'autre avait le front comme mangé par d'épaisses boucles de cheveux noirs. Tous deux, d'ailleurs, ramaient nu-tête comme des gondoliers de grande maison.

— Hein ! deux beaux animaux, me faisait remarquer Harisson, la marquise a la main heureuse. Ah ! la dame s'y connaît. Elle n'est pas Slave pour rien.

— Oui, ajoutait Nerbatcheff, la marquise Amaforti a toujours à son service les plus beaux gondoliers de Venise. Où les déniche-t-elle ? Mystère, mais en sortant de chez elle, ils trouvent toujours un facile placement ; peintres américains en quête de modèles et patrons de grands hôtels, tous guettent les gondoliers remerciés de la villa Palomba. D'ailleurs, ces braves gens sont préve-

nus, la marquise ne les garde jamais plus d'une saison.

— Ah ! faisais-je intéressé.

Mais le ton de ma voix m'avait trahi.

— Oh ! pas du tout ce que vous croyez, intervenait Zéno Cantho, c'est chez elle pur esthétisme. Les deux hommes que vous voyez sont la figuration d'une mise en scène arrêtée dans un décor admirable, dont la marquise comprend merveilleusement l'harmonie. Elle se meut en beauté, et ces deux gondoliers font partie d'un cadre imaginé et voulu. Oui, des comparses, et rien de plus. Des hommes de joie ! Ah ! non ! la marquise est autrement compliquée ! »

Mais sa gondole abordait. Lord Saringham s'était précipité au-devant de son invitée ; la marquise avait ramassé en trois brassées les roses éparses devant elle et faisait, les mains chargées de fleurs, une sensationnelle entrée parmi nous. Elle les distribuait maintenant avec de jolis mots et de plus jolies intonations de voix à toutes les femmes et à tous les hommes présents : il y avait du gazouillement d'oiseau dans la diction de la marquise ; de l'oiseau, elle avait aussi la mobilité inquiète et le perpétuel sautillement. Lord Saringham me présentait, la marquise attachait sur moi deux yeux ronds d'un éclat presque insoutenable. Elle avait le profil busqué, les lèvres minces, le buste plein et les attaches d'une finesse extrême ; sa peau, très blanche, n'était pas celle de ses cheveux très noirs. Il y avait comme un désaccord entre tous ses traits

et tous ses mouvements. Bref, cette Polonaise me déplut. Il y avait quelque chose en elle d'arménien et d'asiatique ; mais sa voix était un délice. On ne pouvait se lasser de l'entendre parler.

— Oui, je n'ai pu résister à ce soleil couchant, j'ai fait le tour de San Giorggio. D'où mon retard. Vous m'excusez !

Et avec des gestes vifs elle mettait nues hors de ses gants deux petites mains ornées de bagues. Lord Saringham l'avait mise à sa droite, à côté de lui.

— Quelle idée lumineuse de nous faire dîner ici ! disait-elle. La vue de ces mâtures et de ces bâtiments de commerce est admirable, et toute cette fumée sur la ville, quel Whistler !

La gondole était toujours là, à ras de quai, attendant les ordres. La Polonaise s'avisait de sa présence. Elle interpellait les gondoliers :

— Eh bien ! Guillermo, et vous, Giovanni, que faites-vous là ? Qu'attendez-vous ? Retournez à la maison, je rentrerai seule.

Et, avec un sourire à nos regards stupéfaits :

— Oui, je rentre toujours seule avec une gondole de louage prise au dernier moment. Ces deux-là sont mes gondoliers de jour. Allez ! partez !

Les deux hommes s'inclinaient et reprenaient leurs rames ; la gondole et sa longue retombée de drap noir s'éloignaient dans le crépuscule.

La ville flotte au loin, immense gemme éclose
Au ras des flots nacrés d'un soir d'apothéose !
Venise, perle blonde, ô fabuleux décor !

Sforsina venait de déclamer son sonnet de Venise. Des applaudissements et des bravos couvraient le dernier vers ; une vingtaine de bouteilles d'Asti jonchaient les dalles de la terrasse, dont plusieurs brisées par la gaieté énervée des dîneurs. Les femmes avaient les prunelles brillantes et les joues fardées d'une fièvre de plaisir ; les hommes affichaient, eux, des propos hardis et des gestes libres. Lord Saringham, qui, en sa qualité de Saxon, supportait mieux l'ivresse, donnait le signal du départ.

— Vous savez qu'il est plus de onze heures, disait-il en consultant sa montre. Nous ne trouverons plus de gondoles. Il est temps de songer au retour.

— Des gondoles ! ricanait Cantho, mais il y en a au *tragetto* (station de gondoliers et de passeurs), derrière les Gésuati. Nous n'avons qu'à suivre le canal qui longe l'église.

— Suivons donc Cantho, c'est un vieux Vénitien.

Et les hommes acclamaient le peintre. Les femmes avaient mis leurs manteaux.

— Et quel clair de lune ! chuchotait la comtesse Azimoff. Vous l'avez commandé exprès, mylord.

L'Anglais réglait l'addition. La petite troupe se mettait en marche. Tous étaient appareillés par couples, au hasard des sympathies ; la marquise avait pris le bras de Cantho.

— Voyons, laissez-moi vous reconduire, câlinait

la voix du peintre. Vous n'allez pas rentrer seule à la Palomba, ce serait une folie !

— Allons donc ! Pourquoi pas ? Je rentre ainsi tous les soirs. C'est mon plaisir de glisser dans l'absolue solitude de la nuit avec un inconnu, dont j'ignore jusqu'au visage.

— Voluptueuse !

Et le Vénitien hasardait le mot du ton avec lequel il eût dit : *Coquine*. Les yeux ronds de la Polonaise étincelaient dans la nuit. Le peintre, un peu gris, devenait insolent.

— Guillermo et Giovanni ont donc cessé de plaire ?

— Vous êtes fou, Cantho ! Vous savez bien que mes gondoliers sont des animaux de luxe au même titre que mes sloughis et mes chevaux hongrois. Je me caresse les yeux à leur physique, évidemment voulu, comme à des toiles de maître ; leur silhouette entre dans la décoration et achève la ligne de ma gondole. Rien de plus.

— Et le gondolier du soir, l'anonyme pris au hasard des traggetti, qu'est-il pour vous, marquise ?

— Ah ! celui-là, c'est le frisson de la petite mort, le délice de l'angoisse, la volupté de la peur, la transe enivrante de tout pouvoir craindre.

— Et de tout espérer ! ricanait le peintre.

La Polonaise ne relevait pas l'impertinence.

— Car, sachez-le, Cantho, à peine entrée dans la gondole que je vais prendre tout à l'heure, je vais commencer à trembler, et ce tremblement ne me

quittera qu'arrivée chez moi. C'est les dents serrées d'effroi et les épaules transies que je vais remonter pendant plus d'une heure les eaux désertes de la Branta, sous ce spendide clair de lune, car j'y vais être à la discrétion absolue de cet homme. Il pourra tout oser, tout tenter. Qui entendrait mes cris sur ses rives inhabitées ? Presque toutes les villas y sont à l'abandon. Vais-je assez me sentir défaillir ! Mais c'est là la saveur de la chose, cette conscience et cette appréhension du danger. Et notez que je vais lui laisser voir mes diamants.

— Ah ! vous méritiez de vivre à Rome, sous le règne de Claude, soulignait le Vénitien.

La marquise Amaforti avait un soupir.

— Mais tous les gondoliers de Venise sont honnêtes. Il ne m'est jamais rien arrivé !

II

LE DANGER DES GONDOLES

— Venise ondoyante, Venise magnifique, Venise en or..., un conte fabuleux d'amour et de sang, de vin rose et de fleuve enchanté, qui entraîne au fond de ses eaux une succession de siècles légendaires...!

Et Cantho, la barbe en éventail, les paupières plissées, toute la face hilare, parodiait avec un grand geste l'emphase et l'enthousiasme du poète Sforsina. Nous étions tous deux attablés devant trois douzaines de Natives. Je venais de retrouver ce bon peintre de Venise sur le boulevard, je l'avais laissé en novembre sur la place Saint-Marc et le croyais cet hiver-là au Caire. Le hasard venait de le mettre devant moi, à l'angle de la Chaussée-d'Antin, et d'autorité je l'avais emmené chez Paillard. Le peintre avait eu beau se défendre, attendu qu'il était, paraît-il, à Montmartre ; un johannisberg et un rœderer demi-sec avaient eu raison de ses derniers scrupules

et, émoustillés tous deux par la lumière et la présence des jolies femmes dont le restaurant était rempli, nous remuions des souvenirs de Venise et quels flambloiements de souvenirs !

Il y perçait un peu de jalousie contre Sforsina. Ma passionnée compréhension de Venise, je la devais autant à la peinture du peintre qu'au lyrisme parlé du poète ; tous deux m'avaient initié à la ville et Cantho ne l'ignorait pas. C'est cette conscience de n'avoir pas été mon seul guide et éducateur qui l'animait contre l'absent. Il renversait sa large face camuse en arrière et continuait des phrases retentissantes :

— Galère d'or, aux rames d'ivoire, parmi les flammes et les oriflammes le *Bucentaure* s'avance dans la nacre incendiée du couchant. Comme un tapis d'Orient tendu aux vents de mer, le revêtement rosé du Palais des Doges s'étale au ras de ses piliers trapus, et sur les quais grouillants de peuple chaque Vénitienne reflète dans ses yeux le bleu fervent de l'Adriatique... Hein ! est-ce assez cela ?

Et, tout à coup familier, le bon pitre me tapait sur le ventre. J'étais gêné, nous avions tous les yeux du restaurant sur nous.

Le compère poursuivait :

— Et vos vers, votre poésie à la petite dentellière de chez Jésurum, car vous êtes poète à vos heures, vous aussi, vous savez qu'ils ont fait le tour de la ville ? Un petit journal les a même imprimés.

Ah! ils étaient en mauvais italien et pas très forts comme syntaxe, mais d'un si joli sentiment, je m'en souviens.

Moi aussi je me souvenais et j'évoquais un visage étroit et long de petite fille, deux larges prunelles de clartés sous un front de lumière, un front rond à cinq pointes comme ceux des femmes du Tintoret et la gracilité d'une nuque délicate, une nuque jaillie, comme une tige, hors des plis d'un pauvre petit châle noir.

— Vous lui avez porté bonheur, s'esclaffait Cantho, Harisson l'a prise comme modèle et l'a emmenée à New-York.

— Harisson, le peintre américain? mais elle posait déjà chez lui de mon temps.

— Mais z'elle n'était pas za maîtresse.

— Tandis que maintenant...

— Vous l'avez lancée, que voulez-vous! Vos vers lui ont fait un souczès.

Des noms en avaient amené d'autres, ma curiosité fouillait maintenant les deux mois déjà lointains de mon automne à Venise, je questionnais fiévreusement Cantho. Qu'étaient devenus Nerbatcheff, et la comtesse Azimoff, et la baronne Stourline? La comtesse de Croix-Vimeuse recevait-elle toujours dans son palais du Grand-Canal, et Mandello et Irimani et tant d'autres, lord Saringham et le beau Sforsina?

Cantho répondait à toutes mes questions. La comtesse Azimoff et la baronne Stourline étaient des-

cendues sur Florence, Sforsina les avait suivies, un flirt s'était établi entre le poète et la Moscovite, mais Mme Sforsina y avait mis le holà. Elle avait couru dare-dare après le couple et avait ramené le fugitif ; il entretenait maintenant une intrigue avec une danseuse de Padoue, on l'affirmait, du moins ; les deux Russes, elles, passaient leur hiver à Palerme. Nerbatcheff était installé chez la comtesse de Croix-Vimeuse, il décorait une des salles de son palais, mais la décoration n'avançait guère, le jour est si mauvais pour peindre en hiver, et Cantho avait des sourires réticents. Lord Saringham s'était intéressé à Irimani, il l'avait emmené sur son yacht au Caire. Si Irimani ne faisait pas là le beau mariage et ne cueillait pas la grosse dot avec un tel parrainage (il y a là-bas tant de dollars échoués pour la saison), c'est que saint Marc ne protégeait plus Venise. Quant à Mandello, il s'occupait de vente de bibelots et brocantait des collections. On le disait commissionné par une Compagnie anglaise, les temps sont durs pour les descendants des doges, et la goguenardise de Cantho se mouillait de tristesse en parlant des choses de là-bas.

— Et la marquise Amaforti ? Cette brune aux yeux si noirs ?

— Et qui avait de zi beaux gondoliers, Guillermo et Giovanni ! la marquouise Amaforti !

Et tout le visage de Cantho prenait une expression comique, tiraillé entre le fou rire et un visible effort vers l'apitoiement.

— La marquouise Amaforti, la pôvre, vous ne la reverrez plus. Elle a quitté Venize et pour touzours. Après ze qui loui est arrivé.

— Que lui est-il donc arrivé ?

— Comment, vous ne zavez pas ? Quel zcandale, mon cer monzieur Menard, la marquouise, elle a été dévalizée.

— On l'a dépouillée de ses bijoux. Naturellement cela devait lui arriver, avec sa folie de promenade nocturne en gondole, et quel est le gondolier qui a fait le coup ?

— Il z'acit bien d'oune gondoulier, z'est oune bande de malfaitours organizée, oune bande de malfaitours cozmopolites qui a detrouzé la marquouise.

— Détroussé est charmant.

— Oh ! z'est ze qui vous trompe. Ils z'ont été on ne peut plous rezpectoueux, ils z'y ont mis toutes les fourmes, mais la marquouise a été dévalizée dans les grands prix. On ne lui a pas pris que zes bizoux, za villa a été coumplètement déménazée, tout le moubilier, les bibeloux, les tableaux, les z'obcets d'art, l'arçenterie, les tentoures, tout jusqu'au linze et la garde-roube a été enlevé, mis z'en caize et embarqué zur deux zénormes çalands venous de Trieste. Oun a même emmené les çevaux, le doumaine a été vidé, nettoyé et cela zous les zeux du persounnel ahouri. L'intendant a laizé faire, il y avait des zourdres zignés de la marquouise, le déménaçement a douré près de deux zours.

— Deux jours ! et la marquise, pendant ce branle-bas ?

— Zéquestrée ou retenoue dans zoune maizon dézerte, dans zoune des zîles de la grande lagoune, traitée, d'ailleurs, avec tous les zégards. Ah ! ça a été toute oune hiztoire...

— Contez-moi cela en détails, Cantho.

— Eh bien ! voilà. Vous zavez que la marquouise Amaforti avait loué sur la Brenta une magnifique villa avec des zécouries et des dépendanses prinzières, la Palomba, size à oune heure de Venize et quarante minoutes de Stra. Oun merveilloux çardin complétait le doumaine habité, dit-on, zadis par le douc de Ragouse, lors du zéjour dou prinze de Beauharnais à Stra ; la marquouise Amaforti a le coulte de l'époque impériale. Zette prouprriété, la marquouise l'avait dizposée et meublée avec le goût de l'artiste et la proudigalité de la milliounnaire qu'elle est. Elle avait dépenzé là près d'oun million, mais z'est la femme de toutes les fantaizies, la femme des beaux gondouliers décoratifs pour ses proumenades de çour et des gondouliers inconnous à mines patiboulaires et menazantes pour zes retours, la nouit. Mais vous zavez oun zoir zaisi oune partie de zes confidenzes, le zoir dou fameux dîner de lord Zaringham aux Zatteré. Comme je zerrais de près zette proie de zoix, elle m'avoua que mon phyzique tourmenté lui plaizait, mais que malheureusement elle me connaissait trop et que la parfaite zécourité qu'elle aurait avec moi lui ôte-

rait tout le plaizir, puis, quand arrivée à la ztazion des gondoules, il lui fallou çoizir oun rameur. « Zelui-là », me dit-elle en me dézignant oun ezpèze de géant à tête de broute, oun vrai mouffle de fauve à l'œil bigle, à l'air zournois, « za laideur m'eçite, il doit être capable de tout ! » De pareils zinztincts appelaient la catastrophe.

— Mais enfin comment cela lui est-il arrivé ?

— Oh ! le plous zimplement du monde. Oun zoir qu'elle avait dîné cez la comteze de Croix-Vimeuze, çe crois, elle prit, zelo zon habitoude, oun gondoulier tout à fait inconnou et de mine plous qu'équivoque. La voilà filant dans la nouit noire à travers les lagounes dézertes, dans la direczion de la Brenta. Elle frizonnait délizieuzement, car il lui zemblait que l'homme, en la regardant, avait des luizances dans les zœils. Tout à coup, il lui zemble que l'homme a çençé de direczion ; la gondole a tourné à droite et file vers Malamoco, pis deux gondoles zuivent la sienne, qui ze rapproçent et maintenant l'ezcortent et il y a deux hommes dans çaque gondole, et cela fait zinq inconnous, pouis za gondole z'arrête, oune des deux zautres aborde, et oun des deux zhommes zaute auprès d'elle et, la zalouant très bas :

« — Ne prenez pas peur, madame, vous trouverez, où nous vous menons, bon zouper et bon çite. Vous êtes zizi à oune lieue de toutes habitazions et il est oune heure dou matin. Donc inoutile de crier. D'ailleurs on ne vous veut aucun mal, mais ne vous

zeffrayez pas zi z'eçige que vous vous laiziez bander les yeux. Il est de tout importanze que vous z'ignoriez où l'on vous condouit. »

« La tête farzie de lectoures galantes, la marquize veut croire à oun enlèvement et, demi-morte d'épouvante, laize faire. Les gondoles repartent, on vogue encore pendant quarante minoutes, pouis on aborde. Deux z'hommes la prennent zous les bras et la font dezendre à terre; puis on lui fait monter quelques marces, des portes z'ouvrent et ze referment. Elle traverse des couloirs, puiz on ouvre oune dernière porte et on la délivre de zon bandeau. Elle est danz oun zalon de campagne, devant oune table zervie. Oun inconnou très correct z'incline devant elle et avec un léçer aczent anglais :

« — Croyez, madame, que ze souis au regret de la violenze que nous avons été forzés de vous faire; mais comme il est peu probable que vous auriez accordé de plein gré ze que z'ai à vous demander, nous avons dû ouzer de soubterfouze; vous ne courez aucun danzer dans zette maison, mais ze vous préviens qu'elle est très izolée, à trois lieues de Venize et dans oune île où perzonne ne peut zoupçonner votre prézence. En dehors de moi et dou gondolier que vous avez pris ze zoir et qui est oun faux gondolier, perzonne izi ne comprend l'italien; z'est vous dire que vouz êtes abzoloument à ma dizcrétion. Ze pouis tout, tout sur vous : mais, rassurez-vous, ze ne vous veux aucun mal et, zi nous nouz entendons, ze dont ze ne doute pas,

vous sortirez d'izi comme vouz y êtez entrée, emportant le zouvenir d'oune émozion azez rare, et çe sais, madame, que vous ne déteztez pas les émozions. Mais vous voilà toute pâle, marquize, oune verre de marzala et entamez donc ze perdreau. »

« La marquouize levait enfin les yeux zour zon interlocouteur :

« — Oun voulez-vous en venir, mounzieur, faites vite !

« — Madame, vouz avez le goût le plus sûr, oune connaizance dou bibelot, qui vouz a permis de réounir dans votre villa de la Brenta la plous merveilleuse coullection : meubles, vieilles tapizeries, tableaux et statoues, émaux, verreries et dentelles, tout zela est eztimé à près d'oun million. Malheureuzement, vous avez montré vos trézors à pas mal de connaizeurs et la Compagnie que ze reprézente (car ze souis izi qu'oun reprézentant) a acheteurs pour votre colleczion à deux millions; c'est oune opération que nous ne pouvons manquer et z'est tout votre mobilier de la Palomba que çe viens vous demander de nous zéder.

« — Au prix coûtant ?

« — Ze me souis mal expliqué, Madame. Vous êtes izi entre les mains d'oune bande, d'oune bande organizée. Vous allez écrire oun mot à votre intendant. Dans ce mot, vous le prierez de faire emballer par votre perzonnel tout votre mobilier et de le laizer zarzer à bord des deux zalands qui zeront demain à quai de la Palomba. On vous zait fan-

tasque. Votre intendant ne discoutera pas vos ordres.

« — Et zi ze refouse ?

« — Nous en reparlerons, Madame : vous avez toute la nouit pour y réfléchir. Ze conçois que l'estrémité où vouz êtes trouble oun peu oune çolie femme. Votre çambre est au premier, l'on va vouz y conduire. »

« La marquouize, vous le pensez, dormit mal. Le lendemain matin, à neuf heures, on frappait à sa porte, et le même inconnou ze prézentait :

« — Ze viens prendre voz ordres. Avez-vous réfléçi, Madame ?

« — Z'est tout réfléçi : ze refuze !

« — Z'est dommaçe, car un courrier allait partir pour çez vous. Il aurait pou vous ramener votre femme de çambre ; vous en pazer doit vouz être pénible. Un mot, et elle vouz aurait rapporté un nézézaire, du linze, des robes et des biçoux, voz écrins ; nous aurions fait un zoix, car nous sommes trop bien élevés pour vous priver de voz zoyaux de famille. »

« La marquouise hauzait les épaules.

« — Ze reviendrai donc à cinq heures en cauzer oune dernière fois avec vous, Madame. »

« A cinq heures, la marqouise exazpérée rezevait de haut l'inconnou.

« — C'est inoutile, monsieur, ze ne zignerai pas, ze n'écrirai pas. D'ailleurs, çe ne zuis paz en peine, ma disparizion doit être zignalée : la Questoure, à

l'heure qu'il est, est zour pied et ma délivranze n'est qu'oune question de quelquez heures.

« — Puissamment raizonné, Madame. Votre intendant doit être, en effet, à la Questoure en ze moment; les reçerçes commenzeront demain. Or, écoutez-moi bien, Madame. Notre zoziété a fait de grands frais, nous avons loué zette maison exprès pour vouz y conduire ; deux çalands venous de Triezte attendent dans la lagoune votre bon plaizir pour aller déménaçer votre villa ; nouz avons diz hommes à bord de chaque : z'est toute oune mize de fonds, comme vous voyez. Si demain matin nos çens ne zont paz à la Palomba, nous nous çarçons d'arrêter les reçerçes de la polize. Le cadavre de la marqouise Amaforti zera retrouvé dans la lagoune, auprès des débris de za gondole, zelle-là même qui vous a amenée izi : vous vous zerez noyée dans la nouit. Nous n'en zommes paz à oun açident près.

« — Mais, monzieur !...

« — C'est vous qui l'aurez voulou, Madame. Lez affaires zont lez affaires.

« — Mais, monzieur, ma mort ne vous fera pas entrer en pozezion de mes biens. Que gagnerez-vouz à ze crime ?

« — Ze veux bien vous le dire. Votre acte de dézès ouvrira votre zuccezion ; votre mobilier zera mis zous scellés et il y zera conztitoué oun gardien. Ce gardien, notre Compagnie est azez riçe pour l'açeter et, z'il est honnête, nouz nouz en débarazerons. Nous nous zommes miz en tête d'avoir votre mobilier ;

il vous zerait zi fazile de nouz éviter deux meurtres.

« — Mais, monzieur, z'est horrible, abominable !

« — Madame, ze reviendrai à minouit prendre votre réponze ou vous emmener faire un tour en gondoule. »

« A minouit, l'inconnou ze reprézentait devant la marqouize, et la malheureuze femme écrivait tout ze que l'on voulait, lettre à zon intendant, lettre à za femme de çambre. A midi, la marqouise Amaforti avait za camérizte auprès d'elle ; elle lui arrivait avec deux caizes d'effets et de lince et zes écrins. Son zeôlier, galant, lui laizait distraire un bon tiers des zoyaux, ceux de famille. On gardait encore la marqouize et la femme de çambre deux çours dans l'izolement de la maizon inconnoue et de zon île, pouis on faizait monter les deux femmes en gondole, après leur avoir bandé les yeux. Elles s'éveillaient comme d'un rêve dans oune partie dézerte dou Lido, la marquize retrouvait zes bagaçes et zes écrins, ceux qu'on lui avait laissés à l'hôtel Danielli ; on y était prévenu de zon arrivée.

« La Palomba était entièrement démenazée : la Compagnie anonyme y avait fait maizon nette. L'intendant et le perzonnel ahouris ze réclamèrent des zordres zignés de la marquize. Des voleurs, pas de traze. La marquize ne pout même indiquer la direczion de l'île où elle avait été zéquestrée. Le danger d'aimer trop les promenades sur l'eau avec des gondouliers inconnous, la nouit ! »

III

OPÉRATIONS YANKEES

— Les bandes organisées en vue de s'emparer des portefeuilles et des écrins cotés dans le monde du sport et de la finance, mais ce sont de véritables administrations fonctionnant d'après des statuts, à l'instar de Sociétés coopératives. Elles ont leurs agences de renseignements, leurs voyageurs et leurs courtiers, leurs pisteurs surtout ou plutôt leurs rabatteurs, lancés à travers les capitales et les villes de luxe, à l'affût du bon coup à faire... Ces bandes ! mais elles ont mieux ! Elles ont leurs maisons de banque et de recel, et celles-là de tout repos et d'absolue sécurité, complètement inconnues de la police, car la maison de recel supprimée, c'est l'effondrement même de la combinaison.

« Le siège de ces Sociétés est ordinairement en Amérique ou à Londres ; un grand port de commerce aussi, port d'embarquement et de départ, est un centre indiqué d'opérations : Marseille,

Newhaven, Chicago ou Hambourg. Je ne vous parle pas des villes d'eaux, surtout celles où l'on joue. Le joueur est une proie d'élection et une aubaine pour ces chevaliers du rossignol et de la pince-monseigneur. Et quel admirable outillage la maison-mère ne met-elle pas à la disposition de son personnel! Il y a des trousses perfectionnées, où tous les instruments nécessaires à forcer une porte, un sac à bijoux et même un coffre-fort s'aplatissent et se résument, démontés pièce par pièce, en une infinité de petites lames et de rouages minuscules, dont l'ensemble ne dépasse pas la longueur et la grosseur d'un pouce. En cas d'arrestation, le malfaiteur porteur de cette trousse a pour la dérober les plus subtiles cachettes ; et la police, au courant des imaginations osées des cambrioleurs, a dépisté depuis longtemps le stratagème des chaussures à semelles creuses et des talons tournants. Certaines légendes littéraires, mais démenties quai des Orfèvres, voudraient que le service anthropométrique ait parfois découvert des trousses professionnelles à l'endroit où le Nègre de la maréchale Lefèvre avait caché le diamant dérobé à sa maîtresse. Mais ce sont là des inventions de chroniqueur. Le corps humain n'a pas cette élasticité, et si sur la frontière belge les filles enrôlées dans les bandes de contrebandiers trouvent, pour passer tabacs et cigares, d'étranges ressources en elles-mêmes, ce moyen, quoi qu'on en ait écrit, est refusé aux malfaiteurs. La nature a été avare envers

l'homme, car les femmes soupçonnées de porter de la marchandise prohibée et des trousses de caroubles (pour parler argot) ont, en cas de péril, l'épaisseur complice de leur chevelure, pour y dérober la preuve de leur culpabilité. Mais la police, déjoueuse de ruses, a aussi éventé le stratagème du chignon. Mais que nous voilà loin de compte, mon cher Cantho! Vous m'avez raconté, et de façon savoureuse, la manière dont la marquise Amaforti fut dépouillée de tout son mobilier d'art dans sa villa de la Brenta, ce dernier automne, et comment, emmenée et séquestrée par une bande audacieuse de malfaiteurs en une île de la lagune, elle avait dû, sous les pires menaces, signer l'ordre de laisser déménager tout son domaine. Je n'ai pas oublié comment l'opération eut lieu sous les yeux ébaubis de l'intendant et du personnel ahuri de la villa; la chose fut menée et enlevée de main de maître. D'après ce que vous m'avez dit, ce doit être une bande américaine qui fit le coup. Ces gens-là sont hors pair: leur organisation fonctionne sur des rouages administratifs admirables; ils n'opèrent que sur des renseignements précis et n'hésitent pas à faire les plus grands frais; la mise de fonds n'est rien pour eux auprès de la réussite. La marquise Amaforti devait être épiée, surveillée et pistée depuis longtemps. Aussi voyez avec quelle sûreté de main la marquise fut dévalisée, et avec quelle impunité s'en tirèrent les voleurs.

« Oui, ce devait être des Américains! Ce sont bien

là leurs façons de faire. J'ai pour eux la plus vive admiration. Ce sont des mathématiciens de premier ordre. Ils mettent tous les atouts dans leur jeu par un calcul logique des chances et des probabilités; mais pourtant ils ne réussissent pas toujours.

« Vous avez entendu parler de Nora Lhérys, et peut-être même l'avez-vous connue. Nora est maintenant retirée du théâtre; elle a eu la sagesse de disparaître en plein succès, de quitter, au milieu des ovations et des enthousiames, la scène où le public la voulait encore ; et de ce départ en pleine apothéose, le calme de sa retraite a gardé comme un reflet de splendeur. Nora a rempli le monde d'une rumeur d'éloges et de cris de stupeur. Pendant vingt ans, elle traversa l'Europe dans un tumulte de succès, de scandales et d'aventures, affolant les foules ameutées de la vision d'une princesse des siècles héroïques, tout à coup réapparue parmi ces temps nouveaux; car il y avait dans Nora Lhérys de l'impératrice, de la princesse de contes de fées et de la courtisane. Il y avait de la prêtresse aussi; et les maîtresses de papes, les favorites d'émirs, les reines captives ou guerrières, les saintes un peu fées et les princesses magiciennes, les Cléopâtre, les Marozia, les Sémiramis, les Catherine II et les Elisabeth de Hongrie, que la tragédienne, à force d'art, de beauté et de volonté aussi, évoquait hors de la nuit des âges, étaient peut-être moins belles dans la fiction des poètes, que les créatures de rêve

et de passion réincarnées par elle dans la réalité.

« Eh bien ! Nora Lhérys eut deux fois maille à partir, dans sa carrière d'artiste, avec une de ces bandes organisées de malfaiteurs. Les étoiles et les femmes de théâtres sont très visées par ce genre d'associations ; les écrins des actrices en vedette (et, par ce temps de bluff à outrance, la réputation d'une femme s'étaye moins sur son talent que sur la valeur de ses bijoux), donc, les écrins des artistes en vedette les désignent tout naturellement à l'attention des sociétés. Le hasard des tournées favorise les entreprises ; c'est le transbordement des bagages de gare en gare, l'effarement des arrivées dans des villes inconnues, les débarquements dans des hôtels étrangers et la brusquerie des départs : autant d'occasions que ces messieurs ne manquent pas de mettre à profit ; et les actrices le savent bien, qui, maintenant, n'emportent plus que du faux dans leurs tournées. *Chatte échaudée craint l'eau froide.*

« Mais, il y a dix ou quinze ans, les chevaliers du rossignol et du chloroforme avaient moins remué le monde du bruit de leurs exploits ; l'Amérique, usine infatigable de bandes syndiquées de malfaiteurs modern style, n'avait pas encore inondé la vieille Europe et les réseaux de ses chemins de fer de ses produits perfectionnés ; l'Amérique opérait encore chez elle ou du moins ne passait pas le détroit, se contentant de quelques opérations, sous bénéfice d'inventaire, à Édimbourg et à Londres, opérations entreprises au profit de la commu-

nauté, — car l'Anglais et l'Américain, étant de même race, ont conservé la même langue, et s'ils se détestent cordialement, ils oublient vite leurs anciens griefs, pour s'associer, quand il s'agit de *business* et de monnaies à empocher.

« Je parle du commerce des voleurs.

« Donc, il y a quinze ans, le métier de voleur d'écrins était moins divulgué, et Nora Lhérys était dans toute sa gloire. A tort ou à raison, la tragédienne passait pour avoir les plus beaux diamants du monde, les plus belles émeraudes surtout. De quelques liaisons royales, assez adroitement démenties pour être immédiatement ébruitées, Nora avait gardé un choix inestimable de colliers. Il y avait le collier du roi de Grèce, celui du roi d'Italie et celui de l'empereur d'Allemagne. Nora est Autrichienne et, à ce titre, n'avait pas trop pressuré les archiducs; mais toute la Russie avait donné dans les parures de turquoises, et Nora possédait les plus belles pierres de l'Oural. L'actrice avait là une authentique fortune et le public était convié, tous les soirs, à admirer la générosité des souverains sur les épaules et dans les cheveux de l'étoile; le snobisme s'était emparé de la chose, et croyez que bien des loges et des avant-scènes applaudissaient l'actrice, plus curieuses des diamants de Berlin et des émeraudes d'Athènes que de Poppée ou de Marie Stuart, ce soir-là évoquées par Nora.

« Tant d'opulence devait attirer l'attention des voleurs. Nora partait justement pour l'Amérique; c'était

une de ses premières tournées. Elle allait initier le nouveau monde aux subtilités d'Alexandre Dumas et au français de M. Victorien Sardou. Nora s'embarquait à Hambourg; elle venait justement de donner une série de représentations à Berlin. Sur le transatlantique la tragédienne était prévenue que ses écrins étaient visés. On l'avertissait de se tenir sur ses gardes et d'avoir à ouvrir l'œil. Nora est une femme de tête; elle prenait immédiatement toutes les précautions: elle confiait ses écrins au commandant du bord et, déjà libérée d'un poids pendant la traversée, accordait ses flûtes pour déjouer à l'arrivée les complots dont elle était l'enjeu. C'était d'abord, à peine débarquée à New-York, la nouvelle aussitôt répandue qu'on lui avait volé ses bijoux. Elle n'avait sauvé que ses turquoises de l'Oural, car il fallait bien que le public eût quelque chose à se mettre sous la lorgnette; la presse s'emparait de l'affaire. Le vol dont la tragédienne avait été la victime s'ébruitait: le bluff organisé portait merveilleusement. Entre temps, l'impresario de l'actrice, homme de tout repos, avait porté les joyaux en péril à la Caisse des consignations. Ses écrins une fois en sûreté, la tragédienne avait respiré; elle savait bien que les voleurs ne risqueraient pas le coup pour ses turquoises. Il y en avait bien pourtant pour cinquante mille francs, mais la tragédienne, en femme avisée, en avait déprécié la valeur. Elle n'en prenait pas moins toutes espèces de précautions au Baleistry, où elle était descendue. Elle savait de longue date

que les voleurs de bijoux prennent volontiers les couloirs d'hôtels pour théâtre de leurs exploits : elle exigeait pour elle et sa femme de charge une grande chambre au second, sans porte de communication avec les chambres voisines. La pièce étant immense, elle y faisait dresser un autre lit pour une amie à elle, de toute confiance, attachée à sa troupe, et, dernière précaution enfin, elle y faisait monter un lit de camp pour Édouard, son valet de chambre, un vieux serviteur à toute épreuve, déjà depuis quinze ans attaché à son service. L'homme coucherait dans un des petits couloirs d'entrée de la chambre, car la pièce était ainsi disposée que deux cloisons y formaient l'alcôve, et ces cloisons faisaient avec les murs deux petites antichambres donnant sur le palier. Ces deux retraits s'éclairaient par les impostes de deux portes, toutes les deux munies de verrous. Nora inspecte la pièce, vérifie serrures et fermetures et, le dîner expédié (car toute la troupe, débarquée le matin, tombait de fatigue), remonte avec sa garde improvisée dans sa chambre ; tout ce beau monde s'enferme, la tragédienne se couche, les deux autres femmes en font autant, et Édouard, derrière un paravent déployé, se met le dernier au lit. Chacun a un revolver à sa portée, sur une chaise ou sur une petite table; et, rompu par les émotions du voyage, tout ce beau monde s'endort.

« Le lendemain, Nora se réveille, la tête lourde, dans une atmosphère épaisse. Il fait grand jour, à en juger par la lumière fusant à travers les rideaux,

car la chambre est plongée dans l'obscurité. Nora s'étonne d'y trouver tout le monde endormi ; elle sonne, elle appelle, on accourt du dehors ; tout le monde dort et les portes ne sont plus fermées. Le personnel tire les rideaux, ouvre les fenêtres ; les femmes s'étirent, blanches de sommeil. Toutes ont le cœur fade et mal à la tête. Quant à Édouard le valet de chambre, impossible de le réveiller.

« — Mais qu'est-ce qu'il y a ?... ça pue le chloroforme ici !...

« Et Nora s'emporte et s'inquiète :

« — Mais qu'est-ce que vous avez, vous autres ? vous êtes comme des mortes ! quelles figures ! Eh bien ! vous dormez ? Mais quelle heure est-il ?...

« — Une heure.

« — Une heure !.. — Et la tragédienne bondit hors de son lit. — Une heure, et nous nous sommes couchées hier à neuf ! Alors, nous avons dormi seize heures d'affilée !... Mais c'est fou, invraisemblable. Il y a quelque chose là-dessous !. . Et cette odeur de chloroforme ! Vous ne la sentez donc pas ?... Et cet autre qui ne se réveille pas ! ..

« Et Nora s'agitait, allait et venait dans les flots de dentelles de son peignoir. Et, tout à coup, interpellant le personnel de l'hôtel :

« — Et vous, comment êtes-vous entrés ici ? Les verrous étaient donc ôtés, les portes ouvertes. Alors quelqu'un s'est introduit, cette nuit, ici !

« Et, comprenant soudain :

« — Et mes turquoises, mes valises, mes bijoux !...

« Les valises sont aussi ouvertes, les écrins ont disparu, les voleurs ont soigneusement visité les bagages de la tragédienne. Ils ont même emporté les revolvers qui leur étaient destinés. Nora s'est laissée choir, atterrée, sur un fauteuil.

« — On m'avait bien prévenue. Mais par où, par où sont-ils entrés ?...

« Et le maître d'hôtel, qui vient enfin d'arracher le valet de chambre à son évanouissement, s'avise tout à coup des deux impostes des portes ; les vitres qui les emplissaient n'y sont plus ; des vitriers, experts dans le maniement du diamant, les ont coupées et emportées. Et toute la scène du vol se reconstitue. Juchés sur une échelle, les malfaiteurs ont démonté successivement chaque vitre d'imposte et par l'ouverture ont vaporisé, adroitement et patiemment, du chloroforme dans la chambre. Les dormeurs une fois anesthésiés, nos gens n'avaient eu qu'à descendre dans la pièce et faire main-basse sur les bijoux convoités ; quelques tampons d'ouate imbibés de chloroforme sous le nez des anesthésiés trop lents avaient complètement assuré la sécurité de leur travail. La chose terminée, ils n'avaient eu qu'à tirer les verrous et tourner les clefs dans les serrures pour se retirer à la muette. Nora Lhérys s'éveillait dévalisée. Mais comment les voleurs avaient-ils pu opérer sans être inquiétés dans l'hôtel ? Il est certain qu'ils avaient des complices dans le personnel. Mais ces bandes

organisées, celles d'Amérique surtout, sont assez riches pour s'assurer des intelligences dans la place, partout où elles en ont besoin. Heureusement, la tragédienne avait-elle été prévenue ; les voleurs eux-mêmes furent dupes dans cette affaire. Nora Lhérys en fut pour ses turquoises. Les écrins de prix étaient en sûreté. »

IV

BANLIEUES DE LONDRES

— Nora Lhérys n'a-t-elle pas été une fois dévalisée à Londres? demandait Cantho. Il me semblait que les journaux, il y a cinq ou six ans, avaient été remplis d'une arrestation sensationnelle de l'actrice entre Greenwich et Wolwich.

— Oui, j'ai lu cela, je m'en souviens, répondis-je.

En effet, la tragédienne avec son luxe était une proie indiquée pour les bandes organisées de l'autre côté du détroit. Les fabuleux écrins que lui prêtait la légende excitaient bien des convoitises. A New-York, Nora Lhérys, prévenue, avait passé à travers les mailles du complot tendu pour la dépouiller. De tous les joyaux visés, les malfaiteurs n'étaient parvenus qu'à soulever les turquoises de l'actrice, dépouilles opimes de la Russie, une bagatelle de cinquante mille où ces messieurs avaient cru trouver plus d'un million. Nora Lhérys se l'était tenu

pour dit. Rentrée à Vienne, elle avait commandé, chez un bijoutier de toute discrétion, les garnitures en faux de ses plus célèbres pièces. C'est à quoi se sont résignées depuis presque toutes les femmes de théâtre. Celles qui ont un écrin respectable en possèdent toutes un double pour les tournées de province et de l'étranger. La plupart du temps même, ce sont des joyaux faux que nous admirons sur la scène; les vrais sont réservés au public des premières et des répétitions générales. Ne croyez pas, d'ailleurs, que ces dames se tirent de toute cette fausse joaillerie à bon compte : rien de plus coûteux que les faux beaux bijoux; les pierres ne sont rien, la monture est tout, et diamants, émeraudes et saphirs faux ne font illusion qu'à l'expresse condition d'être aussi bien montés que les vrais, et il suffit d'avoir passé vingt minutes chez un grand bijoutier pour savoir ce que coûtent les belles montures.

Voilà donc Nora Lhérys à Londres.

C'était en pleine saison, en 1895, je crois; elle donnait alors une série de représentations à Gaity-Theater. *Élisabeth d'Angleterre*, de Carducci; *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor*, de Victor Hugo; la *Cléopâtre* de Shakespeare et la *Joconde* de d'Annunzio alternaient chaque soir sur l'affiche. Nora Lhérys a toujours exercé une sorte de fascination sur les Anglais. Sa plastique, qui était alors incomparable, y soulevait autant d'enthousiasme que son génie. Il faut avoir vu la Lhérys descendre, appuyée

sur ses esclaves, de la galère de Cléopâtre, au milieu des flabellum, des enseignes et des aigles romaines et la pourpre déployée des étendards, pour comprendre ce qu'a été cette femme. Plus nue que la nudité même dans la transparence brodée d'invraisemblables voiles, les seins fleuris de béryls et la taille pliante sous le poids des joyaux, casquée d'or vert et la face encadrée de ruisselantes pendeloques, avec partout, dans la clarté chatoyante de ses voiles, d'énormes scarabées bleus d'Égypte, un grand lotus érigé dans sa main droite en guise de sceptre, c'était la déesse Isis elle-même. La nonchalance de ce corps de nymphe n'égalait que la profondeur mystérieuse de ses yeux : deux prunelles irradiées et violettes, allumées comme des flammes par la volonté de l'artiste encore plus que par l'artifice des introuvables fards... et la langueur de ses attitudes et l'attirance de ses gestes. C'était la Volupté même qui descendait au-devant d'Antoine, quand, debout sur le praticable figurant les bords du Cydnus, la Lhérys se cambrait, étincelante de pierreries, dans le faste chatoyant de sa cour orientale.

Elle n'était pas moins hallucinante quand, au dernier acte d'*Élisabeth*, comme tassée par l'âge et par la maladie, devenue, dans un écroulement de chair et d'hermine, une sorte de masse informe et geignante, elle râlait plus qu'elle ne jouait l'agonie de la vieille reine. A la fois boursouflée et hâve avec une face cadavéreuse de vieux pape, elle mi-

mait, comme je ne l'ai jamais vu faire à d'autres, l'angoisse et les affres de la mort, avec en plus le désespoir rageur, le regret exaspéré de la puissance qui va échapper et qu'on ne peut retenir. Oh ! la crispation fébrile de ses pauvres mains voulant poser la couronne sur la tête de Norfolk et, à la dernière minute, hésitant et retirant le diadème pour le cacher peureusement dans les plis de son manteau ! Dans ce mouvement d'avare, blottie sur elle-même et serrant désespérément l'emblème de la royauté, l'artiste atteignait à une grandeur tragique, que dis-je, à une grandeur humaine plus impressionnante encore que la vision de beauté donnée dans la reine d'Égypte.

La Lhérys dans une *Elisabeth d'Angleterre* et dans *Cléopâtre*, inoubliables souvenirs!

Jamais souveraine en voyage ne fut plus acclamée, plus adulée par un peuple étranger que ne le fut, cet été-là, Nora par toute la population de Londres. C'était du délire. Quand elle sortait du théâtre, la foule dételait ses chevaux et se disputait l'honneur de traîner son cab. La police devait protéger les arrivées et les départs de l'actrice. Dans la société on disputait la gloire de l'avoir à déjeuner, à souper; on lui offrait des cachets invraisemblables pour une récitation d'une heure. Les femmes de la cour assiégeaient sa loge.

Un des enthousiastes de Nora n'avait pas permis que la tragédienne descendît à l'hôtel. Très riche, il avait mis à la disposition de l'actrice une maison

merveilleusement installée qu'il avait dans la banlieue de Londres, la maison avec les écuries, les chevaux et toute la domesticité. Un grand jardin complétait le domaine : pelouses de velours vert, rouges incendies de géraniums en massifs allumant le clair-obscur de profonds ombrages, tout le décor de luxe des parcs anglais. La tragédienne serait mieux défendue là qu'à l'hôtel contre les indiscrets et les importuns; la distance et puis le personnel stylé de lord Hasting seraient autant de barrières entre elle et les fâcheux. Et la tragédienne avait accepté.

Le domaine était assez loin du théâtre. Le cab de lord Hasting y conduisait Nora tous les soirs ; elle en repartait vers sept heures après une légère collation, et y rentrait après le spectacle; elle y avait généralement quelques invités à souper. Le même cab la reconduisait chez elle.

La Lhérys n'avait apporté à Londres que ses faux écrins, et bien lui en prit. Les laisser au théâtre eût été un aveu et une imprudence vis-à-vis le public. On ne laisse pas pour onze cent mille francs de diamants, d'émeraudes et de perles dans une loge d'artiste. Pour l'opinion la tragédienne devait avoir tous ses bijoux. C'étaient ses diamants royaux, ses perles fabuleuses et ses émeraudes célèbres que Londres devait évaluer et admirer dans les parures d'Élisabeth et les colliers de Cléopâtre. Nora avait réservé quelques bagues et quelques pendeloques authentiques pour ses soirées dans la gentry an-

glaise; mais elle ne portait que du faux à la scène. Nora Lhérys était très manégée et très adroite; elle a apporté dans la réclame une intuition naturelle et un doigté acquis, qui ont presque autant fait pour sa réputation que son talent et son génie; et pour entretenir la légende des écrins princiers, tous les soirs, en allant au théâtre Nora emportait, précieusement enfermés à clef dans une valise, ses fausses perles et ses Lère-Cathelain : elle n'eût pas pris plus de précautions pour du vrai. Et, la nuit, après le spectacle, elle les rapportait de même. Ces précautions surexcitaient follement la curiosité et l'opinion publique; mais elles attisaient aussi bien des convoitises.

Un soir que Gaity-Theater avait justement donné *Cléopâtre*, la tragédienne, son rouge une fois ôté, débarrassée elle-même enfin de ses costumes, s'enveloppait dans un de ces grands manteaux dont elle a lancé la mode et quittait précipitamment le théâtre; son cab l'attendait à la porte. Elle y montait et sa femme de chambre avec elle, porteuse de la valise aux bijoux.

Elle avait justement, ce soir-là, quelques amis à souper.

— Vite, Harry, vite à la maison et prenez par le plus court.

Le trotteur détale, et voici le cab filant à toute vitesse dans la nuit. Nora Lhérys s'était légèrement assoupie — Cléopâtre est un des rôles les plus exténuants du répertoire — et, bercée par le mouve-

ment de la voiture, la tragédienne s'était laissée envahir par la demi-torpeur des détentes nerveuses. Elle avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa femme de chambre et sommeillait ; la femme de chambre, demeurée éveillée, ne reconnaissait pas le chemin. Quelle étrange route avait donc prise le cocher ! Elle regardait avec stupeur : des haies succédaient à des grands murs de propriétés et, par-dessus les petites clôtures, des grandes prairies s'étendaient à perte de vue, coupées, çà et là, par des files de saules. Ce n'était pas là la banlieue qu'elles habitaient. Et la stupeur de la camériste devenait de l'inquiétude, et cette inquiétude se changeait de seconde en seconde en angoisse grandissante... Et la femme de chambre n'osait pourtant pas réveiller sa maîtresse de peur de l'effrayer. Le cab roulait maintenant en pleine campagne. Tout à coup, il s'arrêtait court. Trois hommes, surgis d'un bouquet d'arbres, étaient à la tête du cheval. Le brusque arrêt et son cahot avaient arraché Nora à sa torpeur. Elle se penchait curieusement en dehors.

— Qu'est-ce qu'il y a, Harry ?

On était au carrefour de trois routes, et la lune, qui venait de se lever, éclairait à perte de vue tout un horizon de pâtures et d'enclos. La tragédienne s'avisait seulement des trois hommes debout au milieu du chemin ; l'un d'eux avait pris une des lanternes et l'approchait de la tragédienne. L'homme était masqué.

— Ne vous effrayez pas, madame ! Nous ne vous

voulons aucun mal. Veuillez seulement nous remettre votre valise et vos bijoux. »

Nora est toujours armée. Elle braquait sur l'inconnu le canon de son revolver. L'homme lui avait saisi le poignet et, appuyant sur sa gorge la pointe d'un stylet :

— Allons, pas de manières ! Ne nous contraignez pas à employer la force, il y aurait du vilain et, nous vous le répétons, nous ne vous voulons aucun mal. Exécutez-vous, donnez-nous la valise aux bijoux.

Un des autres hommes, surgi de l'autre côté du cab, maintenait la femme de chambre à demi morte d'épouvante. Le troisième était toujours à la tête du cheval.

— Et Harry, mon cocher ! s'écriait instinctivement l'actrice, vous l'avez tué, vous l'avez assassiné, misérables !

— Votre cocher ! ricanait l'homme d'une voix goguenarde, il ronfle tranquillement dans une écurie de White-Chapel, préalablement ligoté. Mais il a trop bu pour s'en rendre bien compte. Il vous sera rendu sain et sauf. C'est ce brave garçon qui le remplace pour cette nuit.

Le cocher, descendu de son siège, s'était approché. Un cache-nez remonté jusqu'aux yeux et son chapeau rabattu sur le front le faisaient impénétrable. Mais la tragédienne reconnaissait sur son dos la livrée de l'absent.

L'homme continuait :

— C'est un brave compagnon qui vous reconduira

chez vous, à cent mètres du moins de la maison, pourvu que vous promettiez de ne pas jeter les hauts cris, ou, sans cela, nous serons forcés de vous abandonner ici, sur la route, et la banlieue de Londres n'est pas très sûre la nuit... D'ailleurs, je me ferai un devoir de vous reconduire moi-même. Il y aura bien une petite place entre vous. Permettez-moi d'abord de vous débarrasser de ce revolver. Il vous gêne.

Et quand il eut cueilli délicatement l'arme des mains de l'actrice interdite :

— Je vous ai déjà demandé deux fois, madame, de vouloir bien nous remettre votre sac à bijoux. »

La campagne était absolument déserte ; les trois routes s'étalaient, puis s'amincissaient, toutes blanches sous la lune, dans des directions inconnues, et la tragédienne savait ses bijoux faux.

Elle s'exécutait de bonne grâce. Elle remettait la valise à son interlocuteur. Il la passait à l'un des autres hommes et, en un clin d'œil, la route se trouvait libre. Des quatre hommes debout autour du cab, trois avaient disparu ; le cocher était remonté sur son siège, derrière la voiture; les deux autres s'étaient évanouis dans la nuit. La valise avait été véritablement escamotée. Nora, en racontant la chose prétendait avoir eu la sensation d'un tour de clowns ou d'une séance de magie.

L'inconnu beau parleur, demeuré auprès des deux femmes, s'installait en s'excusant entre elles deux et le cab repartait au grand trot. Il roulait près de trois

quarts d'heure et s'arrêtait de nouveau. L'homme sautait à terre et, offrant la main aux voyageuses :

— Vous êtes arrivées, mesdames, votre maison est à cent mètres. Vous en reconnaissez les murs d'ici. Vous m'excuserez si je ne vous reconduis pas jusqu'à la grille, mais la prudence et la discrétion ont des nécessités que vous comprenez comme moi.

La tragédienne regardait les fenêtres éclairées de sa villa briller joyeusement dans la nuit. Toute secouée qu'elle fût par l'alerte, elle riait pourtant sous cape en songeant aux bijoux. Elle rendait presque imperceptiblement son salut au voleur incliné très bas devant elle.

— Vous êtes témoin, madame, que nous ne vous avons fait aucun mal, faisait-il d'une voix presque implorante.

— Et mon revolver ? demandait l'artiste.

— Oh ! madame, permettez-moi de le garder en souvenir de vous. On n'a pas tous les jours l'honneur de dévaliser Mme Nora Lhérys.

Une malice pétillait dans les yeux de l'actrice.

— Mes bijoux ! Ils sont un peu connus, je vous préviens, et d'un placement difficile. Si vous aviez quelques ennuis, vous savez où les rapporter, je les reprends au prix coûtant. Vous avez mon adresse.

Et elle se dirigeait vers sa villa.

L'homme était déjà remonté dans le cab et le cheval filait au grand trot.

Voilà, mon cher Cantho, l'exacte vérité sur l'aventure arrivée à Londres à Nora.

LA CONQUÊTE DE PARIS

— Assez remué de souvenirs et de potins comme cela, mon cher Cantho. Les Alpes du Tyrol doivent se profiler toutes blanches au-dessous de Murano, et j'ai lu dans les journaux d'hier qu'il y avait de la neige à Venise. Laissons la ville des doges dormir au bords de ses canaux fourrés d'hermine dans le noir apparu plus noir de ses vieux palais et parlons de vous, mon cher ami. Qu'êtes-vous venu faire ici? Je vous croyais au Caire. Vous avez donc lâché les pyramides ?

Nous achevions de dîner. Le maître d'hôtel venait de servir les fruits rafraîchis.

Cantho avait un geste d'une insouciance bien italienne :

— Il faut vivre, zézayait-il avec un clignement d'œil : ze zouis venou izi faire oune expozitione...

— De vos œuvres ! Je vous prédis un beau succès, Cantho.

— De mez œuvres et de zelles dez autres. Les peintres américains, ceusse de France et de tous les pays, ils expozent touzours des vues prizes à Venize ; et les peintres véniziens, ils n'envoient zamais, eux, de leurs toiles en Franze. Alors, z'ai penzé avec d'autres camarades qu'il fallait montrer aux Pariziens comment, nous autres de Venize, nous comprenons les ziels et les monuments de notre pays. Ai-ze eu tort ?

— Non pas. L'idée est admirable, d'autant plus qu'étant le premier peintre de l'Italie du Nord, les toiles de vos chers camarades vont paraître des croûtes auprès des vôtres !

— Ah ! mon cer monsieur Ménard, ze vous azoure! protestait le Vénitien. Vous me connaissez mal.

— Au contraire, je vous juge très bien. C'est très fort, très fort, ce que vous faites là, Cantho. Vous méritez de réussir.

— Vous m'y aiderez ?

— Dans la petite combinazione, mais comment donc ! de tout mon possible. Mais vous allez du coup me brouiller avec ces pauvres peintres vénitiens. »

Toute la face camuse de Cantho pétillait de malice : ses prunelles, ses narines, ses lèvres, tout jusqu'à ses oreilles semblait rire dans la grimace enflammée de pourpre, qu'était devenu son visage.

— Mais non, mais non ! se défendait Cantho ; si leurs peintoures n'ont pas de sucés, ze les zignerai de mon nom et ze les venderai comme des

z'études de moi et ze les venderai coume du pain.

Je me renversais un peu en arrière pour contempler cet homme admirable :

— Mon cher Cantho, vous êtes plus Parisien que moi et vous avez tout à m'apprendre. Vous avez sans doute déjà choisi votre salle d'exposition. Puis-je savoir où je serai convié à admirer vos toiles et celles de vos amis ? Vous êtes, vous le savez, le seul, à mon avis, qui ayez compris et bien rendu Venise, son atmosphère de nacre humide et les gris infiniment doux et changeants des vieux dômes de marbre sur les ciels de l'Adriatique... Vous exposerez où ?

— Mais çez Dourand-Ruel ou çez Zeorzes Petit.

— A merveille, vous avez du flair. Le loyer est un peu chaud, mais la publicité y est tout installée.

— Oh ! la poublizité, interrompait Cantho, z'aurai oun zcandale, z'il le faut. Z'ai oune maîtreze très zalouse qui tirera oun coup de pistolet zour moi, zi z'est nézézaire. Ze l'ai ammenée eçprès avec moi d'Italie.

— Ah ! vous l'avez amenée?

— Oui, Zinah est capable de tout, za ne dépend que de moi.

— Mes compliments, c'est une Vénitienne ?

— Prezque, elle est de Vérone, le pays dou grand Paolo ; des çeveux couleur de couivre, oun front a zinq pointes et çalouze comme oun tigre.

— Tigresse, faisais-je en rétablissant le français du peintre, et elle était avant d'être Mme Cantho ?

— Modèle, déclarait emphatiquement le Vénitien. Ze l'ai connoue dans l'atelier d'oun ami, mais çe l'ai connoue vierze. Zamais z'avant moi, par la Madona, ze le zoure, zamais aucun homme ! Elle ze dénoudait bien pour les z'autres, maiz elle ne z'est dézhabillée que pour moi.

J'appréciais la délicatesse de la restriction.

— Et jolie, cette Zinah?

Et j'allumais une troisième cigarette.

— Admirable, vous la verrez çez moi. Oune Vénus Anadyomène, mais bien plous oune femme dou Tintoret que dou Véronèze. Elle est frottée de roze partout, dans les bonz endroits, avec des petits frisons d'or qui z'alloument de zi de là. Zi ç'avais à la peindre, ah ! ze crois qu'il m'en faudrait dou vermillon et dou zaune de chrome zoure ma palette. Oun vrai coucer de zoleil sour le Lido, que la noudité de Zinah !

— Et cette nudité-là n'a jamais tenté votre pinceau, Cantho?

— Oh ! moi, ze ne m'attaque pas au nou, ze ne fais que le payzaçe.

— Et c'est peut-être un tort, entre nous. Un joli modèle est chose rare, et la nudité d'une maîtresse a fait ici la fortune de plus d'un peintre. On est très friand de morceaux de nu à Paris.

Nous n'en dîmes pas plus ce jour-là ; nous nous étions attardés à bavarder. Il était près de dix heures, et Cantho, qui n'avait pas prévenu sa maîtresse, avait hâte de rentrer auprès d'elle. Zinah

avait dû l'attendre pour dîner : quel accueil allait-il trouver auprès d'elle ? Mme Cantho était coléreuse et loquace comme une rousse Italienne, et le peintre appréhendait les bordées du seuil.

— Baste ! ça préparera le petit scandale que vous méditez en vue de votre exposition ! faisais-je en redressant d'une bourrade le dos voûté de Cantho.

Le peintre avait les épaules trapues et un peu hautes, mais il les bombait encore, en prévision des véhémences qui allaient pleuvoir dessus.

Je hélais un rôdeur et je mettais mon Vénitien en fiacre.

— Où faut-il vous conduire ?

— Rue des Abesses, 34.

— Hum ! c'est bien haut et la clientèle riche, Cantho, récalcitre à Montmartre.

— Oui, ze zais ! la plaine Monzeau ripostait ce transalpin averti. Ze vais çercer oun autre zite, z'aurais z'oune autre adreze pour mon catalogue.

« 34, rue des Abbesses », m'avait dit Cantho en me quittant. A quelque temps de là, me trouvant sur la Butte, je me souvenais de l'adresse et poussais jusque chez le peintre. Mon Vénitien habitait une véritable cité d'artiste, au fond d'une cour dont tous les bâtiments étageaient, du rez-de-chaussée au cinquième, des grandes baies vitrées d'atelier. « Au troisième, escalier J », avait daigné me répondre un concierge bougon. J'escaladais une soixantaine de marches et sonnais à une porte ornée de faux cuirs de Cordoue. C'était Cantho qui

venait m'ouvrir en il était en tenue de travail.

— Ah ! z'est vous, çer ami, quelle çanze !

— Je vous dérange

— Vous, zamais. Ze prépare mon ezpoziçion. Vous allez en zuzer. Z'ai modèle.

— Comment, modèle ! Vous m'avez dit que vous ne faisiez que le paysage.

— Oui, avant de venir à Paris, mai z'ai zouivi vos conseils. Maintenant, ze fais le nou.

Tout en causant, Cantho m'avait poussé plus que conduit dans le clair-obscur d'un petit couloir. Il ouvrait enfin une porte : un flot de clarté inondait un vaste hall ; je m'arrêtai ébloui. Debout sur une table à modèle, une femme nue donnait la pose. De la cambrure des reins frottée de rose aux frisons d'or roux de la nuque, jamais je n'avais encore vu une pareille splendeur. Les bouts des seins crêtés et droits, les talons comme vermillonnés, les ongles des orteils et jusqu'à la fleur ambrée du nombril, tout brillait dans cette créature d'un éclat humide et nacré de coquillage. Comme une lumière émanait de cette chair de pêche et de fleur, et, en vérité, ce modèle inattendu éclairait bien plus l'atelier que la baie du vitrage.

— Mme Cantho, faisait le peintre... M. Ménard... Allons, zoiz z'aimable, Zinah.

La femme tournait vers moi l'insolence d'un joli profil de dogaresse courtisane. Elle n'avait eu ni surprise, ni pudeur ; ses narines seules avaient frémi, comme celles d'une pouliche à l'odeur de la

poudre. La femme nue me déshabillait froidement d'un œil clair et scrutateur. Deux hommes assis sur un divan s'étaient levés à mon entrée.

— M. Armédo et M. Alfred Léviston. Vous connaizez zans doute zes mezieurs ?

En effet, je les connaissais de nom. Armédo est un des plus gros courtiers grecs de Marseille, et Alfred Léviston est le richissime banquier américain de New-York, mais que faisaient-ils dans l'atelier de Cantho ?

Les deux hommes s'étaient rassis et avaient repris leurs cigarettes. Cantho m'avait campé debout devant son chevalet. La nudité de sa maîtresse y éclatait en larges taches roses et or, savoureuses comme un beau fruit. Tourmentée comme une flamme, la chevelure était un véritable éclaboussement de terre de Sienne et de jaune de chrome d'un effet fantastique et fou ; mais la couleur était admirable. On y reconnaissait tout de suite la palette rutilante et le métier étourdissant de Cantho.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, çer ami ? me demandait le peintre.

— Moi, j'en suis baba !

Je ne trouvais rien autre chose.

— N'est-ce pas, c'est tout à fait déconcertant, soulignait le Grec Armédo. Qui aurait jamais cru que le paysagiste, qu'est Cantho, réussirait ainsi la figure ?

— Cantho s'est affirmé un des premiers peintres du nu, renchérissait le Yankee, il a le mouvement

de Boldini dans le tumulte de couleurs de Wisthler.

Que pouvais-je ajouter après cela ! Mme Cantho, descendue de sa table, servait à ces messieurs des sodas. Elle s'était drapée dans un caftan de velours rose turc, qui en faisait la plus capiteuse odalisque des contes du docteur Mardrus. Ses étonnants talons vermillonnés ajoutaient encore à l'illusion : ils couraient, on eût dit, teints de henné sur les rosaces veloutées d'un tapis d'Orient. Une servante assez malpropre venait d'apporter un plateau chargé de verres et de sirops. Zinah, plus indécente encore dans son caftan que dans sa nudité, présidait très sérieuse à la confection des breuvages. Des vues de Venise, des canaux et des rios, où excellait le peintre, et de ses merveilleux ciels de l'Adriatique, il n'était plus question. En véritable artiste, Cantho ne vivait plus et ne respirait plus que pour son étude de nu.

— Z'est zour elle que ze compte pour mon expozicion.

D'ailleurs, il avait presque vendu toutes ses Venise : Armédo lui en avait acheté dix, et Léviston quinze. Il lui en restait à peine une vingtaine.

— Et vous attendez certainement un autre amateur ?

— Mais oui, me répondait naïvement le peintre. M. De Lénancourt, le directeur des mines de Cenouilly; za vizite est annonzée pour aujourd'hui. Z'est oun amateur éclairé, m'a-t-on dit.

— Mais comment donc, mon cher ! Mes compli-

ments. Lénancourt est un homme de goût. Il a eu les plus jolies femmes de Paris : c'est un juponnier féroce. Aussi, naturellement, est-il collectionneur. L'amour du beau se poursuit en tout. La fortune de Lénancourt lui permet de cultiver l'art dans toutes ses branches; mais je le croyais surtout amateur de bibelots, de vieux Saxe. Vous savez sans doute, mon cher Cantho, ce qu'on est convenu d'appeler objet de Saxe en dialecte parisien.

Et, regardant fixement le peintre dans les yeux :

— Je vois que mes conseils ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Comme vous avez eu raison, mon cher, d'abandonner le paysage pour le nu. Je vous l'avais bien dit : un beau modèle peut conduire à tout et vous avez bien fait de compter sur Madame.

Et, m'étant incliné bien bas devant le caftan rose de Zinah, je prenais congé de couple averti.

Décidément, ce Cantho était né coiffé ou tout au moins réussissait merveilleusement à l'être. Il avait su attirer sur lui attentions, faveurs et protections. On s'occupait de son exposition en haut lieu; des amateurs éclairés, enthousiastes de son talent, commanditèrent le jeune maître et firent pour lui les frais de location des salles de la rue de Sèze. L'inauguration en fut un triomphe. Toute la presse, intéressée par les amateurs éclairés, célébra à l'envie cet événement bien parisien. En huit jours, Zéno Cantho devint célèbre sur le boulevard. Lui seul avait compris et bien traduit Venise ; des bons camarades

venus avec lui des lointaines lagunes et comme Cantho, amoureux fervents de l'Adriatique, la presse, il est vrai, parla moins. On les cita juste comme les comparses de la pièce et les satellites obligés de cette nouvelle gloire. Une étoile venait enfin de se lever au ciel de l'art...

— Et une comète à son ciel de lit, insinuèrent de mauvais plaisants.

Mais la calomnie ne s'attaque qu'au véritable mérite; dans les milieux d'amateurs éclairés, il n'était bruit que de la beauté, du charme étrange et prenant de la belle Mme Cantho. Toute dévouée à la carrière de son mari, elle en était le modèle et l'inspiratrice, et le vrai talent du peintre ne s'était révélé que du jour où elle avait consenti à poser devant lui...

— Et quelques autres, ajoutait l'incorrigible groupe de médisants.

Enfin, c'était le ménage le plus uni, le plus touchant, et des douairières du Faubourg, gagnées par le catholicisme militant de la jeune femme, nièce, paraît-il, de S. Em. le cardinal Appiani, ex-nonce du pape, la citaient comme exemple aux évaporées modern-style de la Rive gauche, la prônaient dans les salons les plus fermés.

Quant à Cantho, il gagnait ce qu'il voulait. Le jeune ménage habitait maintenant un petit hôtel de la rue Fortuny et y recevait tous les mardis soir l'ambassade ottomane et la colonie romaine et la noblesse roumaine aussi.

Citée dans toutes les premières, la jolie Mme Cantho avait le tact exquis de n'y paraître qu'avec un seul rang de perles, les perles tombées des ciels nacrés et flous de son mari. On ne lui connaissait qu'un défaut : une jalousie maladive et féroce pour ce brave Cantho, qui pourtant ne la trompait pas; mais c'était plus fort qu'elle. Son tempérament d'Italienne reprenait le dessus; cette Véronaise ne plaisantait pas avec les infidélités supposées de Cantho. La duchesse de Neurflize, née Champoiseau, eut même un bien joli mot à propos de cette jalousie :

— Cette jolie Mme Cantho, non, ce qu'elle est jalouse de son mari ! Cela lui gâte la vie. Songez, elle est même jalouse pour lui.

LEURS ÉCRINS

I

AUTOUR D'UN COLLIER

— Bravo, Ponette ! comme elle danse !

Des femmes s'étaient levées et, le buste en avant, les deux mains appuyées au rebord des tables, regardaient la jolie fille avancer et reculer dans un remous de jupes de soie et de dentelles, souplement docile au va-et-vient de son danseur. L'orchestre des Lautars, installé entre deux colonnes de l'Atrium, martelait les mesures d'une valse. Ponette et son danseur la bostonnaient, mais avec une telle souplesse et un tel abandon dans l'absolue précision de leurs pas en avant et de leurs pas en arrière, que la valse en devenait bien moins américaine qu'espagnole. D'origine espagnole ou tout au moins brésilienne devait être, en effet, le danseur de Ponette.

Et c'était très plastique en même temps que très excitant, ce presque viol valsé par ce fin et souple danseur brun englouti, on eut dit, dans des jupes de femme. Aussi les mains baguées de l'assistance applaudissaient-elles à tout rompre, tandis que les colliers de vraies et de fausses perles frissonnaient sur les gorges moites.

La scène se passait au Carlston, le Maxim's de Monte-Carlo, Carlston, le cabaret de nuit où viennent se vider les salles de jeux après la sortie du théâtre.

La mode était, ce dernier hiver, d'y aller voir valser Ponette. C'était une assez jolie fille d'une souplesse de clown, dans des robes molles et floues qui ne lui tenaient pas au corps. Elle dansait, comme on se déshabille, avec une amusante impudeur.

Tous les yeux dévisageaient maintenant un autre couple. Un homme aux épaules solides venait d'entrer, la tête haute et les reins cambrés. Une gracilité toute frissonnante de satin paille, des seins menus, des épaules tombantes, une chair de pâte tendre, tant le grain en était fin sous le chatoiement des plus belles perles; une femme statuette l'accompagnait : « La Disdéri, la Disdéri. » Le nom courait de bouche en bouche. Il y a dix ans à peine, marchande d'oranges sur les quais de Naples, aujourd'hui un des bibelots d'alcôve les plus coûteux de l'Europe, la Disdéri, vingt-sept ans à peine, mais l'air d'en avoir seize dans sa minceur déliée et souple, est un des vivants

exemples de l'omnipotence de la beauté sur les sens, combien oblitérés pourtant ! des mâles contemporains. La Disdéri est le triomphe de la grâce nerveuse, de la pureté des lignes et de la jeunesse.

La Disdéri était alors la fille la plus luxueusement entretenue de tout Paris et, en effet, sir Thomas Forgett l'accompagnait. L'homme aux épaules de colosse, qui venait d'entrer avec elle, n'était autre que le roi du cuivre. Cet espèce de géant à la lèvre rasée, au teint cuit de hâle, et semblable, en vérité, à quelque commodore dans le brutal épanouissement d'une quarantaine hâlée et brûlée aux vents de tous les Océans et aux poudres de toutes les mines, résumait une des plus grosses fortunes d'outre-mer. Thomas Forgett était deux fois milliardaire, et ce fabuleux capital symbolisait l'énergie de toute une race, car à dix-huit ans Forgett était petit commis chez Léviston, Harvey et Cie, les banquiers de Boston. Ce bon Yankee avait mis vingt-deux ans à gagner ses deux milliards; aussi les perles de la Disdéri étaient-elles admirables. Leurs trois rangs avaient coûté trois cents mille francs; le collier venait en droite ligne de Ceylan, c'est-à-dire que sur le marché il eût valu le double ; et c'était là une des moindres folies de l'Américain, car les débuts de la Disdéri à Londres avaient coûté tout autant, sinon plus, au yankee. Forgett avait eu cette fantaisie de faire consacrer le talent de sa maîtresse par la presse et l'opinion. La Disdéri venait de danser dans un ballet

commandé, partition et poème, aux deux maîtres les plus en vogue de Milan, puis le ballet avait été imposé au théâtre. Il se trouvait, d'ailleurs, que l'Italienne dansait à miracle. La Disdéri était trop bien faite pour ne pas créer du charme et de l'harmonie dans chacun de ses mouvements, mais ce n'étaient ni ce charme ni cette beauté qui préoccupaient ce soir-là le Carlston. Toutes les femmes ne voyaient que les trois rangs de perles et la fortune inespérée de cette marchande d'oranges entretenue par ce milliardaire. Les hommes, eux, devenus muets avec des prunelles haineuses et des visages fermés, toisaient à la fois l'heureux amant de cette adorable fille et le détenteur d'aussi fabuleuses sommes : le bonheur d'autrui nous paraît toujours immérité.

— C'est scandaleux ! Il a encore gagné ce soir.

— Combien ?

— Soixante-dix mille ! Il a une chance de cocu...

— ... Rétrospectif, car, vous savez, la Disdéri ne le trompe pas.

— Ah !

— Forgett est sur l'œil. Il paie royalement, mais sa maîtresse est la Mie du Roy. Un paillon, elle serait cassée aux gages.

— Alors, Ninetta est fidèle ?

— Ninetta sait compter, elle y perdrait trop.

— Songez ! un homme qui gagne soixante-dix mille par jour !

— A Monte-Carlo et le triple en Amérique.

— Aussi, la donzelle a de belles perles.

— Ah ! pour ce qu'elles coûtent à son seigneur et maître !

— Et puis, ces perles, les gardera-t-elle longtemps ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je me comprends... Oui, Forgett reprend aussi vite ce qu'il donne, c'est un comptable inexorable. Il a un sens effroyablement exact du doit et de l'avoir.

— Je ne saisis pas.

— Et son histoire avec Éva Linières ! Vous êtes le seul à l'ignorer, alors ?

— Quelle histoire ?

— Mais l'histoire du collier. Tenez, je vais vous la dire, vous me faites pitié.

Je m'étais rapproché et je tendais l'oreille.

— Vous connaissez Éva Linières, n'est-ce pas ? le piment canaille de ce corps de garçon aux jambes héronnières, le charme équivoque de cette gorge plate et de ce ventre absent ; Éva Linières, l'idéal androgyne pour collégiens et vieux messieurs ; Éva Linières, l'être de toutes les perversions et de toutes les perversités, avec ses gestes de clown et ses déhanchements de voyou couronnés par le plus adorable visage d'archange de Gozzoli : grands yeux en caverne dans l'ovale le plus pur, lèvres rouges et sinueuses, narines vibrantes de petite âme éperdue : Éva Linières, le plus excitant des articles parisiens : langueur de poitrinaire et vices de jeune détenu.

« Éva Linières est aussi une des femmes les plus chères de la galanterie cosmopolite, et Thomas Forgett, qui a le goût des restaurants cotés et des femmes ruineuses, avait, il y a deux ans, tiqué sur ce produit bien parisien de notre civilisation. L'Américain affichait la petite actrice, et l'actrice affichait le milliardaire. Monte-Carlo était le théâtre de leurs vanités. Éva ne quittait pas les salles de jeux, gagnant et perdant tour à tour, ahurissant la galerie de son sang-froid et de sa prodigalité. Elle puisait sans compter dans la bourse de son amant et promenait, comme aujourd'hui la Disdéri, les plus beaux rangs de perles : Forgett a le goût des bêtes de luxe et des exhibitions dispendieuses.

« Après un mois de Monte-Carlo, l'Américain en eut soudain assez : des affaires le rappelaient à Paris, il signifiait à l'actrice son désir de partir et fixait même le jour. Il devait être à ses bureaux le lundi matin ; on partirait le dimanche par le rapide. Le vendredi matin, un chèque arrivait recommandé à l'adresse de l'Américain, et à dix heures il rentrait du Crédit Lyonnais avec la coquette somme de cinquante mille, le denier nécessaire pour solder la note de la semaine, quelques menues créances chez les fournisseurs et les frais de voyage.

« — De la galette ! Chic, faisait la petite actrice. Prête-moi cinq mille.

« — Soit, mais vous me gênez beaucoup, ma chère ; je ne voudrais pas redemander de l'argent à Paris.

Je serais ridicule. Enfin, soit, vous les voulez. Les voici.

« — Vous êtes tout plein gentil, j'ai les pouces qui me piquent, je sens que je vais gagner.

« — Je sens que vous allez perdre.

« Et, ayant distrait dix billets de la liasse, Forgett en remettait cinq à l'actrice et en gardait cinq pour lui ; il mettait le reste dans sa valise et, forcé d'aller à Menton prendre congé de quelques parents installés à la Grande-Bretagne, disait au revoir à sa maîtresse. Eva Linières courait au Casino.

« Le Yankee rentrait le soir pour dîner. Il trouvait la jeune femme assez agitée.

— « Eh bien ! vous avez gagné ? lui demandait-il.

— « Non, j'ai perdu, et puis j'ai quelque chose à vous dire — et la voix d'Éva devenait enfantine — j'ai pris les quarante mille francs dans la valise, j'ai joué et j'ai aussi perdu. Oh ! mon ami, ne me grondez pas, ne me dites pas que cela vous contrarie. J'ai eu tort, je le sais, mais vous n'avez qu'à envoyer un télégramme à votre maison demain, et puis ici, sur votre signature, on vous avancera tout ce que vous voudrez.

« Et la voix implorait, piteuse.

« — Mais où voyez-vous que cela me contrarie, ma chère ? C'est un peu gênant pour l'hôtel, où je vais laisser ma note en souffrance, mais ils me feront crédit.

« — Tu parles !

« Et l'actrice sautait joyeusement au cou de son

ami. Le soir, on dîna comme si rien n'était et le couple se couchait de bonne heure. Il fallait dès le lendemain organiser les malles. Éva Linières s'éveillait assez tard et, les yeux gros de sommeil, s'étonnait de se trouver seule au lit.

« — Monsieur est sorti ?

« — Oui, madame.

« — Ah ! oui, je sais !...

« Et l'actrice laissait retomber sa jolie tête sur l'oreiller, convaincue que Forgett était parti chercher de l'argent. L'Américain rentrait, en effet, presqu'à la minute.

« — Vous avez trouvé ? demandait joyeusement la jeune femme.

« — Naturellement. J'ai même soixante mille francs à vous remettre ; tenez, les voici.

« — Comment ! soixante mille francs ?

« — Mais oui, il vous sont dus ; on m'a prêté cent mille francs sur votre collier de perles.

« — Mon collier !... Vous avez engagé mon collier ?...

« — Il le fallait bien ; je n'allais pas emprunter aux sommeliers. D'ailleurs, voici la reconnaissance à votre nom, ma chère.

« — Mais c'est abominable !... Un souteneur n'aurait pas fait pis... Mon collier, mais c'est un vol !

« — Halte-là ! je n'ai fait que me rembourser. Je vous ferai observer que c'est vous qui êtes une voleuse. M'avez-vous dérobé, oui ou non, ces quarante mille francs dans ma valise, hier ?

« — Dérobé, dérobé !... Voilà un bien gros mot. Cet argent, vous me l'auriez donné, si je vous l'avais demandé.

« — Pas hier. J'en avais besoin.

« Éva Linières haussait les épaules :

« — Moi aussi, j'en avais besoin, j'avais joué, j'avais perdu, je les ai pris...

— Et vous me les avez rendus. La reconnaissance est à votre nom, et voici les soixante mille qui vous reviennent sur les cent mille avancés par le joaillier. Oh ! la maison est sûre.

« — C'est indigne ! Alors, vous ne m'aimez plus ? Ne suis-je pas votre maîtresse ? »

« — Écoutez-moi, Éva. Vous êtes une jolie petite bête de luxe et d'alcôve et de caresses aussi, voluptueuse, experte en l'art de donner les sensations les plus vives et les plus rares, suffisamment canaille, nette comme un jonc et décorative comme un bibelot de prix, mais, au demeurant, une petite bête malfaisante et amusante même par la flambée de ses vices. C'est pour vos vices que je vous ai prise; je les supporte parce qu'ils m'amusent, mais à la condition qu'ils ne me gênent pas. Or, hier, ils ont un peu empiété dans le bon ordre de mon existence. Vous m'avez donné une minute de surprise désagréable, et, averti, à mon tour je vous ai avertie.

« — Des insolences, maintenant !

« — Non, des vérités et des vérités flatteuses; mais, résumons-nous : Vous avez de jolies dents de

rongeur, Éva, de délicieuses petites dents de rate, dont j'admire plus que personne la dureté et l'émail ; je leur ai donné pas mal de dollars à croquer, avouez-le, mais il ne faut pas que ces petites dents-là s'attaquent à ma tranquillité, ou j'y mettrais bon ordre. Si dures qu'elles soient, je les userais à la lime, vos jolies dents, Éva, et rien ne m'empêcherait même de les briser. J'ai dit.

« — Et vous dites m'aimer ?

« — J'ai dit que vous m'amusiez.

« — Et si je portais plainte, moi...

« — Vous, contre moi ! Mais on éclaterait de rire ; je n'aurais qu'à raconter la vérité.

« — Mais vous seriez déshonoré.

« — Moi, que non ! je suis trop riche. Il est certain qu'un amant pauvre n'aurait pu risquer la chose sans être compromis ; mais, moi, c'est une leçon que je vous donne, et personne ne pourrait émettre un doute.

« La petite actrice avait baissé la tête.

« — Et ces quarante mille francs, où vais-je les retrouver ?

« La jeune femme s'était laissée retomber sur l'oreiller.

« — Ces quarante mille francs, mais n'est-ce pas la mensualité que je vous donne ? Je vous les verserai à la fin du mois.

« — Un mois à vous subir, à vous supporter après la chose que vous m'avez faite ! Non, non, je ne le pourrais pas.

« — Si, vous le pourrez et d'autant plus que dans trente jours vous serez libre.

« — Vous dites ?

« — Dans trente jours, fini nous deux.

« — Alors, c'est mon congé ?

« — Courtois. Donné un mois d'avance, le temps de vous retourner et de chercher ailleurs. Oh ! vous trouverez.

« — Vous êtes un goujat.

« — Comment donc ! et maintenant, vous allez me faire une place dans votre lit.

« Thomas Forgett avait commencé à se déshabiller.

« — J'ai pris froid en allant chez ce joailler et j'ai besoin de me réchauffer ; un goujat, hein ! comme vous allez m'aimer après ce geste de souteneur ! »

Et Forgett la lâcha, comme il l'avait dit, le 28 mars, et la scène avait eu lieu un mois avant.

— C'est un homme admirable.

— Admirable, oui, mais il faut être milliardaire pour se permettre de ces beaux gestes.

II

LA DISDÉRI

Trois couples appareillés venaient de mimer un cake walk : les femmes, le buste horizontal à force d'être rejeté en arrière, les genoux remontés presque à hauteur du ventre, avec toutes, dans le visage, le même sourire oblique, sourire des lèvres peintes et sourire des yeux faits. Le remous des jupes retroussées très haut les enveloppait quand même d'une ondoyante grâce ; les hommes, eux, carrément grotesques, parodiaient plus la danse qu'ils ne l'exécutaient.

La Disdéri se levait :

— Cela ne vous attriste pas, Thomas ? demandait-elle à Forgett.

— Non, cela m'humilie de voir des blancs danser si mal une danse nègre. Ils sont simiesques, en vérité. Et puis, avouez-le, Ninetta, vous tombez de sommeil ?

— Peut-être bien. Nous avons cinq heures d'auto dans les jambes.

— Mais c'est vous qui avez voulu déjeuner à San-Remo, ma chère !

— C'est vrai... Nous partons ?

— A vos ordres.

L'Américain se levait. Le couple traversait le Carlston au milieu de l'indifférence hostile de la salle. La même envie sournoise allumait toutes les prunelles ; la danseuse avait au cou pour au moins cinq cent mille francs de perles, et leur merveilleux orient aimantait les regards.

Debout dans l'entre-colonnement du seuil, un valet de pied aidait la danseuse à s'insinuer dans une ample sortie de bal de moire cerise tout engoncée de dentelles d'or, une espèce de guérite d'étoffe raide, où la gracilité de la Disdéri s'amenuisait, plus frêle et plus fragile encore.

Les danseurs avaient regagné leurs places ; les Lautars ne jouaient plus.

— Et les perles de la Disdéri, ont-elles une histoire ? demandait un des soupeurs.

— Les trois rangs qu'elle avait ce soir ! Non, pas encore. Forgett vient de les lui donner.

— Ah ! c'est le cadeau !...

— De joyeux avènement. Les colliers dans la vie de ces dames marquent toujours le commencement d'un règne.

— Mais Forgett n'est pas le premier prince régnant ?

— Est-ce qu'on sait ! Il est, en tout cas, le premier amant subi. La Disdéri est une fille étrange et qui, jusqu'ici, n'a eu que des caprices.

— Vous m'étonnez !

— Je la connais mieux que vous, j'ai été lié avec son premier amant.

— Le prince Tschernakine ?

— Parfaitement. Il n'avait que deux millions, que la Disdéri a mangés en trois ans. Tschernakine était beau comme un dieu, la Disdéri l'adorait.

— Non !

— Si. Elle en était folle et elle ne l'a jamais trompé.

— Même chez les entremetteuses ?

L'habit noir avait un haussement d'épaules :

— La Disdéri ne se commet pas ; et puis je vous dis que Sacha Tschernakine a été sa grande passion.

— Une passion de trois ans. Combien ont duré les autres ?

Le smoking interpellé allumait un cigare.

— Et depuis ?

— Depuis, je n'ai jamais connu à Ninetta que des amants jeunes et d'un physique susceptible d'inspirer, sinon de l'amour, du moins un sentiment très vif à une femme.

— Ah ! cette danseuse a des béguins ?

— Oui, elle goûte les jolis garçons. Mais elle les a toujours choisis riches.

— Le hasard pour elle a bien fait les choses.

— Oui, elle a su aider le hasard. Très adroite de sa part, cette manière de consacrer le physique de ses soupirants par son choix, et très amusant, ce concours de beauté de tous les gigolos de chez Maxim's avec brevet supérieur décerné par la brune Ninetta. Je comprends qu'elle ait fait prime. Très adroit et très fort !

— Oh ! toi, reprenait l'habit noir, tu étais hors concours.

— Oh ! moi, je n'ai pas le physique d'un gigolo, je le sais, mais Forgett non plus, et voilà un choix qui détruit un peu la légende. La Disdéri, que je sache, n'a pris Forgett ni pour la fraîcheur de son teint, ni pour l'éclat de ses yeux.

— Oh ! pour Forgett, d'accord. La Disdéri l'a pris pour ses millions. Lui, c'est le bon entreteneur.

— A la bonne heure ! Elle se range !

— Et cette déchéance t'enchante, avoue-le, misogyne que tu es.

« Eh bien ! je veux défriser un peu ton stupide orgueil, je vais te raconter une aventure de la Disdéri. Tu verras quelle âme exquise et quelle nature puérile et charmante était encore, il y a deux ans, cette adorable fille. Je te jure qu'elle a le droit de mépriser les hommes. Je sais d'elle une aventure où son amant , si riche qu'il était, n'eut point le beau rôle. Oh ! tu as beau froncer la narine et friser ta moustache. Dans cette histoire-là ce fut la Disdéri qui fut supérieure aux hommes et aux circonstances, et nous, les mâles, nous fûmes tous en mau-

vaise posture. Les femmes, je le constate, ne valent pas cher; mais, quand elles se mêlent d'avoir de la valeur, elles valent souvent plus que nous.

— Mais, ma parole, tu as été amoureux de la Disdéri !

— Et je le suis encore. Mais voilà le fait.

« C'était il y a deux ans, la Disdéri était alors avec André Farnier, le fils de l'agent de change. Nous avons tous connu André, donc pas de portrait. C'était un joli garçon châtain aux larges yeux violets, un peu bébête, mais très apprécié dans les boudoirs. André et Nina s'adoraient : c'était le parfait amour filé dans le petit hôtel de la place des États-Unis, où la Disdéri passe tous ses printemps; mais André, pourvu d'un conseil judiciaire par papa Farnier, financier prudent, était réduit à la portion congrue. L'agent de change n'avait pu refuser à son fils la mensualité de six mille francs, que tout paternel, un peu coté à la Bourse, doit moins aux menus plaisirs de sa progéniture qu'à l'exigence de l'opinion; et soixante-douze mille francs par an, c'était une bien maigre pitance pour la délicieuse inconscience de la Disdéri.

« Fille d'une marchande d'oranges du Basso-Porto de Naples et grandie à Santa-Lucia, la Disdéri a gardé d'une enfance peuple une parfaite ignorance de la valeur de l'argent. Habituée à se nourrir d'une orange, d'une tranche de pastèque et de deux sous de macaroni, elle joint à ce beau mépris de l'or la divine insouciance des races nées au soleil.

Les asperges à quarante francs la botte et les truffes à soixante francs le kilo ne l'impressionnent pas plus qu'une mandarine achetée viâ Toledo, à la sortie de San-Carlo, un soir de représentation populaire. Soyez sûrs que les cinq cent mille francs de perles que lui a offertes Forgett, il y a huit jours, lui ont fait bien moins battre le cœur que le petit collier de verroterie attaché à son cou par son premier amant. Bref, elle est ainsi. Aussi la gêne relative imposée par le conseil judiciaire d'André la faisait-elle peu souffrir. Très amoureuse, elle prenait la chose en riant, et, comme elle a des dents divines, ce rire était un charme de plus aux yeux éblouis de Farnier. Tout en refusant à sa maîtresse les mille et une fantaisies qui lui passaient en une heure par la tête et dont elle était la première à rire cinq minutes après, André Farnier s'endettait fort. Malgré les avis insérés dans les journaux, les fournisseurs résistent mal à un nom aussi connu que le sien. Les usuriers aussi étaient quelque peu visités par le jeune homme et de tout ceci Mme Farnier mère s'inquiétait. Mme Farnier est une figure, la droiture même, une femme admirable de dévouement et d'indulgence, et à laquelle les infidélités du père et les frasques du fils ont depuis longtemps appris la résignation. Il y a déjà quinze ans que Mme Farnier n'existe plus dans la vie sentimentale de l'agent de change, mais Farnier respecte toujours en elle l'épouse irréprochable et la parfaite associée de la maison. Mme Far-

nier a pour son fils une adoration aveugle, pis, une préférence injustifiée dont ne s'alarment pas heureusement ses deux filles, conquises à son indulgence pour leur frère : et cette mère passionnée déplorait amèrement la liaison de son fils. Elle la sentait grosse de menaces, pleine d'embûches et de surprises : et, pourtant désarmée par la joliesse de la danseuse, flattée peut-être du goût de l'Italienne pour son André, n'osait-elle émettre que de rares remontrances, terrorisée surtout à la pensée des éventualités qu'une pareille aventure pouvait faire surgir entre le père et le fils.

« Tel était l'état d'âme de Mme Farnier. Aussi jugez de sa stupeur, la matinée de mai où, vers onze heures, comme elle était occupée avec le maître d'hôtel à vérifier les comptes de la semaine, un valet de pied venait l'avertir qu'une dame demandait à la voir et que, malgré l'heure indue, elle insistait pour être reçue ; la chose était, paraît-il, urgente. Immédiatement la mère avait le pressentiment qu'il s'agissait de son fils ; elle commandait au mouvement nerveux qui lui crispait la face et s'enquérait du nom de la dame. Le valet de pied lui remettait une carte sous enveloppe cachetée. La danseuse avait eu la discrétion de dérober son nom au personnel de la maison. Mme Farnier déchirait l'enveloppe et y trouvait la carte de la Disdéri. Tout son sang lui affluait au cœur.

« — C'est bien. Recevez, disait-elle, j'y vais.

« Et, prenant sur elle de dominer son émotion,

prête à défaillir pourtant (car il s'agissait bien de lui maintenant, le doute n'était plus possible), Mme Farnier se rendait au salon. Elle y trouvait la danseuse. La Disdéri ne lui laissait pas le temps de lui adresser la parole. Les yeux suppliants, avec dans toute sa personne une prenante tristesse et une plus grande confusion, elle se précipitait au-devant de la mère :

« — Madame, excusez, pardonnez l'audace de ma démarche. J'en sens toute l'indiscrétion ; ma place n'est pas ici, je le sais. Il a fallu que la chose fût bien grave pour me décider à tenter cette visite, madame.

« — Si grave que cela, mademoiselle ? Parlez et, je vous en prie, veuillez vous asseoir.

« Une expression de gratitude détendait la face contractée de la Disdéri.

— Oh ! merci, madame, merci de m'avoir reçue. Vous êtes bonne.

« Et la jeune femme s'asseyait.

« — Je vous attends, mademoiselle.

« Mme Farnier, elle, ne s'était pas assise. Il y eut un silence. La danseuse hésitait, puis, dépêchant les mots comme un chapelet :

« — Vous n'ignorez pas, madame, quelle profonde affection nous unit, M. André et moi.

« — Je sais, je sais, mademoiselle.

« — Cette affection, vous la blâmez, vous la déplorez, et pourtant, madame, vous ne pouvez savoir combien elle est vive et désintéressée. Il

ne faut pas juger notre liaison sur les apparences. On ne sait pas, on ne sait jamais la vérité sur le sentiment des autres.

« Le visage de Mme Farnier s'était fait impénétrable.

« — Et si j'avais pu deviner que mon affection deviendrait dangereuse un jour pour André.

« — Elle l'est donc devenue ?

« Et la mère, arrachée tout d'un coup à son impassibilité, faisait un pas vers la Disdéri.

« — Mon fils a joué ? Il s'est endetté pour vous ?

« La jeune femme levait sur la mère la tristesse de deux yeux admirables.

« — Non, madame, c'est beaucoup plus grave.

« — Mais alors, quoi ! Qu'a-t-il commis ? Oh ! mon pauvre enfant, où l'avez-vous poussé, mademoiselle ?

« — Oh ! madame, écoutez-moi sans m'accuser, écoutez-moi sans prévention ni colère, vous jugerez après. Si je suis ici, c'est que vous seule pouvez le tirer de là.

« — Le tirer de là ! il s'agit donc de le sauver ?

« — Oh ! madame, écoutez-moi. Je ne sais pas ce que votre fils dépense pour moi, je sais que j'ai réduit mon train depuis que je l'aime. Je lui demande le moins possible, je sais que la pension d'André est un peu courte, et j'ai essayé de brider un peu mes fantaisies. Dernièrement, pourtant, je n'ai pu prendre sur moi de ne pas admirer un merveilleux collier d'émeraudes exposé par Bœhmer.

« — Aux Arts décoratifs? Je l'ai vu, mademoiselle.

« — N'est-ce pas que c'était une pièce admirable ? faisait l'Italienne, rendue tout à coup à ses instincts.

« Mais devant l'œil froid de la mère la danseuse se reprenait et d'une voix précipitée :

« — Ce collier, ah ! je le sens maintenant, je ne dissimulais pas assez la convoitise qu'il éveillait en moi, je m'extasiais sur la grosseur des pierres, sur leur eau et le travail de la monture ; j'avais tout à fait oublié qu'André m'accompagnait. Dans la soirée, il m'arriva peut-être de reparler de ces émeraudes ; mais le lendemain, je vous assure, madame, je les avais tout à fait oubliées. Je suis ainsi. Quand, avant-hier, en me mettant à table, j'y trouvai un écrin posé à ma place. Je regardai André assis en face de moi.

« — Mais ouvrez. Cet écrin est pour vous.

« Et, comme j'hésitais un peu, lui se levait, venait auprès de moi et faisait jouer la fermeture de la boîte de satin. Je poussais un cri. C'était le collier de Bœhmer. J'avais reconnu les émeraudes.

« — Quelle est cette plaisanterie ? lui disais-je.

« — Mais il n'y pas de plaisanterie. Ce collier est à vous. Vous l'avez désiré, le voilà.

« — Mais vous ne pouvez avoir acheté ce collier, mon ami. Il vaut quatre cent mille francs. Où avez-vous pris cet argent ? Quatre cent mille francs, vous ne les avez pas.

« — Mais ma signature est bonne. Mêlez-vous de

vos affaires, je vous prie, et ne vous mêlez pas des miennes.

« — Vous avez acheté ce collier à crédit. Je ne veux pas de ce collier, André.

« — Ah! quelle singulière petite fille vous faites. Le collier est payé, vous dis-je.

« — Vous avez fait des billets? Comment les paierez-vous ?

« — Cela me regarde.

« Et, comme je le voyais s'énerver, je n'insistai pas, je le remerciai du collier, et à trois heures j'étais chez Bœhmer. Bœhmer est un ami pour moi. Je demandai à voir les billets et je constatai qu'ils étaient bien signés d'André, mais qu'il avait imité la signature de son père.

« — Mon fils, un faux !... C'est impossible !

« — Hélas ! madame, serais-je ici sans cela ?

« — Vous les avez vus ?

« — Je les ai eus entre les mains.

« — Et c'est pour vous, mademoiselle, qu'André a...

« — Madame, je vous ai dit la vérité, je n'ai pas demandé ce collier. D'ailleurs le voici. Je le rapporte, je n'en veux pas.

« Et la jeune femme désignait un paquet qu'elle avait déposé sur la table.

« — Les voilà, ces émeraudes; je vous les rends à vous, madame, à vous sa mère.

« — Vous craignez d'être compromise, mademoiselle ?

« — Oh ! je sais bien que M. Farnier ne laissera pas protester sa signature, surtout imitée par son fils, mais je ne veux être pour rien dans la rupture qui suivrait cet éclat. Voilà pourquoi j'ai songé à vous, madame, vous la mère... oui, voilà pourquoi je suis dans ce salon, où vous ne me reverrez jamais plus, madame.

« Et la Disdéri se dirigeait vers la porte.

« Mme Farnier était restée debout, le dos à la cheminée : elle courait après la danseuse :

« - Vous êtes une brave fille ! et lui saisissant les mains : Pardonnez moi, je vous ai méconnue, je vous croyais...

« — Comme les autres, soupirait la Disdéri.

« — Oui, André a raison de vous aimer.

« — Merci, madame.

« Et la jeune femme se retirait.

« Deux jours après, un valet de pied se présentait chez la danseuse avec une lettre et un écrin. La Disdéri reconnaissait l'écrin : c'était celui de Bœhmer, les émeraudes y étincelaient de toute leur eau verte ; la lettre était de Mme Farnier : « *Le collier est à vous, mademoiselle ; vous pouvez le porter, c'est moi qui vous l'offre. André et moi nous vous remercions ; portez-le en souvenir de nous deux.* » Et c'était signé : « *Sa mère.* »

— Ce qui prouve, mon cher, concluait l'habit noir, qu'il y a parfois d'honnêtes femmes et des générosités inattendues chez des danseuses, comme chez des femmes d'agents de change et des mères de futurs banquiers.. Garçon, un soda.

III

LES SAPHIRS DU MILLA

— Voyons, vous, Maxence, vous qui connaissez par le menu l'histoire de ces demoiselles et de leurs écrins, que pensez-vous du collier de Milla ? Lui a-t-il été volé ou a-t-il été vendu ?

— Les avis sont partagés, réservait prudemment l'habit noir.

— Vous ne nous apprenez rien, puisque c'est justement la question. Enfin, vous connaissez Milla, vous avez vécu dans son intimité, vous êtes même encore de ses amis...

— Une raison pour me taire.

— En justice, mais pas dans un souper. Songez, il est trois heures du matin, Si vous n'êtes pas franc maintenant, vous ne le serez jamais. Dans votre opinion Milla a-t-elle vraiment été la victime d'un vol, ou tout le bruit soulevé autour de cette affaire n'a-t-il été qu'un bluff ?

— Milla est très adroite, hasardait l'interpellé.

— C'est justement pour cela, insistait un des deux autres fêtards, avec Milla on ne sait jamais.

— Oui, avec elle tout peut arriver.

— Et tout arrive. Il y eut des interviews inénarrables autour de ce collier.

— En effet, ce fut une merveilleuse publicité, mais ce sont ces interviews mêmes qui m'ont donné à penser. Si circonstanciés qu'ils fussent, ils n'ont pas rapporté et ne rapporteront jamais en réclame les cinq cent mille francs du collier.

— Reste à savoir !

— Le fait est que l'humanité est si bête. D'ailleurs valaient-ils bien cinq cent mille francs ces saphirs ? Vous l'avez vu, ce collier ?

— J'ai même vu le faux, c'étaient deux pièces admirables.

— Ah ! il y en avait un faux ?

— Parfaitement, la parure en double que Milla avait fait faire pour ses tournées.

— Et c'est le vrai qu'on lui a pris ?

— Naturellement, ces messieurs ne s'y sont pas trompés... des professionnels !... Moi, je n'y voyais que du feu. Les deux colliers, le vrai et le faux reposaient, comme deux couleuvres jumelles, à la portée de la main, dans une grande verrine de Venise, sur la cheminée d'un petit salon attenant à la chambre ; tout le monde pouvait les palper au passage ; la maison de Milla est très accueillante, très ouverte, son petit hôtel est plein d'allées-et-venues.

Milla aimait beaucoup faire admirer ses saphirs ; moi, je ne reconnaissais les vrais des faux que dans la main : les vrais restent très froids au toucher, les autres prennent très vite la température de la peau. Au cou de Milla je ne faisais pas la différence. c'était la même eau, le même éclat profond de cristal.

— Et ces saphirs lui ont été volés chez elle ?

— Mais oui, quelqu'un a passé, qui les a cueillis le plus simplement du monde dans leur coupe de verre irisé.

— Quelqu'un de l'intimité, alors ?

— Apparemment.

— Et Milla a l'intimité très large.

— Forcément. Milla est très jolie, très à la mode ; de plus, elle est artiste et écrivain : elle reçoit tous les mondes.

— Et ce jour-là il n'était venu que des femmes du monde, je crois.

— Et son peintre ?...

— Et ses peintres. Milla a toujours deux ou trois portraits d'elle en train.

— Et tout le monde a été soupçonné ?

— Je n'ai pas dit cela, mais tout le monde a été appelé chez le juge d'instruction.

— Et les domestiques ?

— Les domestiques, eux, ont accusé les femmes du monde, et les trois peintres se sont chargés forcément : haine sociale, rivalité de concurrences. Ce serait mal connaître Paris que de s'étonner des

deux noms qui furent le plus compromis dans l'affaire : les suspicions allèrent droit aux personnes les plus irréprochables : à la comtesse Hinley, jeune innocente venue ce jour-là aux renseignements pour un domestique, et à Tito Strezzi qui dans le portrait, bon an mal an, gagne presque ses cent mille francs. Ah ! le collier fut dérobé un jour de réception choisie. Quelle chambrée, messeigneurs ! nos plus nobles déclassées, tous les hors-concours du Champ de Mars et le Bottin des grands fournisseurs, car le couturier en vogue et le modiste de ces dames avaient été également reçus ce jour-là. Ah ! Milla aurait choisi son jour qu'elle n'aurait pas mieux fait ! C'est cette assistance d'élite qui m'a toujours laissé un peu perplexe sur l'authenticité du fait.

— Bonne âme, va ! mais ce collier, toi qui l'as vu, valait-il cinq cent mille francs ?

— Oh ! c'était une pièce admirable, mais j'avoue ne pas assez m'y connaître, et puis, vous savez, vous autres, les colliers perdus ont toujours beaucoup de valeur ; le contrôle est plus difficile.

— Maxence, je vous retiens.

Les hommes recommandaient du soda ; il était près de trois heures et demie du matin ; le Carlston regorgeait de nouveaux arrivants. Sous les colonnes ioniques d'un portique romain, les Lautars entamaient pour la cinquième fois le motif preste et sautillant de la *Brésilienne*. Les quatre hommes attablés dans un angle de la salle continuaient à s'acharner sur les saphirs de Milla, acharnement

buté dont cinq bouteilles d'extra-dry étaient la vague excuse.

— Et puis, vol ou bluff, concluait brusquement Maxence, j'en ai assez, moi, de cette histoire du collier... oui, j'en ai assez d'autant plus que j'y ai été indirectement mêlé.

— Toi, Maxence ?

— Parfaitement. — Et l'habit noir avait un rengorgement de fatuité. — Ce vol, dont Milla a été victime, le lui avais-je assez prédit ! Ah ! elle n'a pas été prise sans vert. Pour prévenue, elle a été prévenue. Milla a toujours eu un entourage déplorable et une insouciance... coupable. On eût dit qu'elle se plaisait à attirer le danger.

« Tenez, pas plus tard qu'il y a quatre ans, je rencontrais Milla ici. Elle y était venue en compagnie de Lintano, le mime napolitain, donner je ne sais quel spectacle au Palais des Beaux-Arts. La joliesse et la notoriété européenne de la courtisane étaient, de Cannes à Menton, d'un autre appoint que le talent de Lintano. J'ignore le nom de l'impresario qui avait eu l'idée de cette tournée. C'était un barnum quelconque dont le flair avait tablé sur la curiosité des foules alors surexcitées sur la vogue et les écrins de Milla. La pantomime que donnait Lintano n'avait que cinq personnages, la petite troupe était donc réduite à sa plus simple expression : une duègne et deux pauvres hères ramassés au hasard des agences théâtrales; mais le jeu de l'Italien, sa mimique passionnée et la beauté de Milla meu-

blaient la salle, ses saphirs et ses diamants l'illuminaient, car le talent n'est venu à Milla que beaucoup plus tard. Sa gaucherie et sa maladresse faisaient alors la joie de toutes ses amies, petites et grandes, et le passe-temps de tous les clubmen en déplacement sur la Riviera. La jolie fille apportait au théâtre une candeur étonnée et des effarements d'oiselle d'une saveur incomparable pour qui connaissait la rouerie manégée déployée par elle à la ville. Cette vivante antithèse eut vraiment dilaté les malveillances les plus endurcies.

« Milla remplissait dans la pantomime de Lintano le rôle d'une bohémienne loqueteuse et misérable, dont elle n'avait d'ailleurs ni le physique, ni la violence pimentée et sombre. Landolf lui avait chiffonné d'assez curieux haillons. Sur ces loques de théâtre Milla arborait triomphalement ses cinq cent mille francs de saphirs et près du double d'émeraudes et de diamants, chimériques et stupides parures, étant donné le personnage qu'elle incarnait ; mais si modernes et tellement dans la note du milieu.

« Malgré ses yeux d'océan après la pluie et la transparence nacrée du plus fin et du plus étroit visage de pairesse qu'ait jamais peint Reynolds, c'étaient, bien plus que sa personne, les joyaux de Milla que le public venait voir. J'étais bien forcé de me rendre à l'évidence, puisque je ne trouvais aucune place au Palais des Beaux-Arts quand je m'y présentais à trois heures, et le rideau se levait une demi-heure après. Il

ne restait plus une place : Milla faisait salle comble.

« Je la croisais, deux heures plus tard, dans les jardins, j'avais pris le parti de l'y attendre. Milla y faisait une promenade sensationnelle. Moulée dans une ample redingote de drap mauve brodée de motifs d'argent, elle jouait négligemment avec une lourde étole de chinchilla. De larges brides de velours pensée amincissaient encore l'ovale de son visage : une brume de gaze violette l'auréolait, elle s'avançait à petits pas, appuyant sa main gantée de blanc sur le pommeau de Saxe d'une haute canne d'ivoire. C'était la procession, on eut dit, d'un grand iris mauve animé se promenant avec son tuteur. Le cap Martin et les montages d'Italie, se dégradant au loin en teintes irisées, encadraient la courtisane à souhait ; la minute était brève, mais inoubliable. Jamais Milla n'avait eu l'air plus fleur rare que ce soir-là. Un groupe de fidèles l'escortait; l'escorte, à vrai dire, n'était pas royale. Il y avait là Nathan d'Ymer, jeune compositeur de talent encore à venir, récemment enrichi par la mort d'une vieille actrice mélomane; il y avait là Nitich, leur modiste à toutes; le gros Lestoufer, le joaillier usurier de la station, Lestoufer, la Providence à cent pour cent des joueurs décavés et des demoiselles laissées pour compte ; Lintano, le mime au visage glabre et poli par le blanc de céruse. L'impressario de la tournée complétait le cortège. Deux grandes dames de la colonie étrangère, soupçonnées de quelques escales à Lesbos, marchaient dans le sillage de l'infante. Un

murmure flatteur et parfois hostile saluait cette marche d'une étoile.

« J'abordais Milla.

« — Vous n'étiez pas dans la salle? me disait la douce enfant.

« — M'aviez-vous réservé une place ? Oh ! je l'aurais payée, répondais-je à cette attaque.

« — Mais, mon cher ami, je n'ai même plus de service, nous faisons salle comble. Il faut retenir son fauteuil trois jours à l'avance, n'est-ce pas, Rigobert ? et elle me présentait son impressario.

« L'homme soulevait un chapeau haut de forme et inclinait une large face graisseuse dans le collet d'une pelisse de fausse loutre.

« — Monsieur Rigobert, insistait Milla.

« Tout me déplaisait en cet homme : ses petits yeux clignotants, la bouffissure de ses joues blafardes, sa face à la fois effrontée et basse, son obséquiosité insolente, tout, jusqu'à sa pelisse de cabot en tournée et son chapeau gibus. Le Lintano, que la jolie fille me présentait, ne me revenait pas davantage ; un visage hâve et pâle aux paupières et à la bouche tombantes, comme lâchées du bas, un profil assez pur d'ailleurs, mais comme émacié de chlorose, s'aggravait encore de cheveux luisants et gras. Un foulard de soie jaune, des bagues à tous les doigts et des langueurs de poitrinaire, une insupportable prétention répandue dans toute la personne du mime, et surtout ses airs avantageux vis-à-vis de Milla m'emplissaient soudain d'une

sourde exaspération. En vérité, ce cabot l'affichait; j'ai su, depuis, qu'il se disait son amant. Milla elle, ne se doutait de rien. Tout à la joie d'avoir fait salle comble, elle monologuait ses succès, ses triomphes :

« — Trois rappels, mon cher, oui, trois, l'assistance en délire, un public comme je n'en ai encore jamais eu : trois grands-ducs et des fleurs !...

« Et les deux hommes renchérissaient, et le musicien s'enthousiasmait, et les deux fournisseurs aussi ; c'était, dans le plein air de Monte-Carlo, la même fièvre d'enthousiasme que dans la loge de Sarah, un soir de première. Impossible de placer un mot dans ce flux de paroles. J'étais furieux.

« — Vous verrai-je ce soir ? demandai-je à l'infante.

« — Ce soir, impossible ; je suis l'invitée de ces dames : la princesse Strasimoff et lady Glanhow.

« Et Milla me présentait les deux femmes, demeurées un peu en arrière.

« — Et demain ?

« — Demain, dans la matinée, oui, tant que vous voudrez, mais pas avant dix heures.

« Sem, le caricaturiste attitré de la station, se dirigeait vers nous, son terrible crayon caché dans le creux de sa main. Peu soucieux de figurer dans une planche sensationnelle de son prochain album, je quittais le groupe :

« — A demain, me répétait Milla.

« Milla avait pourtant des amis de goût. La déco-

ration du petit salon où j'étais reçu le lendemain, en était une preuve. Toute la pièce était fleurie de branches d'amandiers. C'est au milieu de floconnements roses, dans un cadre, on eût dit, d'estampes japonaises, tant l'enchevêtrement de toutes ces ramures neigeuses se détachait, pareil à d'invraisemblables coraux pâles, que je trouvais Milla, plus rose et plus fraîche encore que ses fleurs. Les fenêtres, grandes ouvertes sur le cap Martin, laissaient entrer dans le salon le bleu du ciel et le bleu du large. Drapée dans une longue robe de surah chair, Milla semblait plus nue que la nudité et, avec cela, si juvénile de formes et de teint ! Et la gracilité de cette nuque nacrée sous la fumée d'or des cheveux !...

« — Vous ne boudez plus ?...

« Et elle me tendait la main.

« — Étiez-vous assez de méchante humeur, hier ?

« — Mais aussi quelle compagnie ! Avouez, Milla, que...

« — Mon modiste et mon bijoutier, mais ce sont de très honnêtes gens, mon cher.

« — Vous les payez.

« — Et puis que vous faut-il de plus ? Une lady pairesse, une princesse authentique.

« Et, avertie par ma moue :

« — Ah ! que voulez-vous ? celles qui ne sont pas dans le train entretiennent leurs chauffeurs. Vous ne me reprochez point Ymer, il a du talent. Quant à Lintano, c'est mon artiste et, de plus, mon professeur.

« — Rien que votre professeur ?...

« — Vous voulez rire ; et puis, si c'était mon plaisir.

« — Oh ! je n'ai rien à dire.

« — Je l'espère bien. D'abord, c'est à lui que je dois mon talent et notre succès ; et notre tournée est une marche triomphale.

« — Et Rigobert !

« — Oh ! vous ne le gobez pas non plus, celui-là, je l'ai bien vu. Il est très commun, je vous l'accorde, mais c'est un très honnête homme.

« — Je veux bien vous croire. Où l'avez-vous connu ?

« — Où je l'ai connu ? Il est venu chez moi me proposer cette tournée. C'est lui qui en a eu l'idée, une idée géniale, comme vous voyez.

« — Mais, enfin, d'où sort-il ?

« — Oh ! cela, je n'en sais rien.

« — Eh bien ! moi, je le sais. C'est un ancien garçon de café.

« — Qu'à cela ne tienne. La Disdéri, qui gagne aujourd'hui cinq mille francs par soirée, a vendu des oranges sur les quais de Naples.

« — Vous avez réponse à tout. Vous donnez, je crois, encore deux représentations ici. Après, que comptez-vous faire ?

« — Mais nous partons en Italie, nous jouons à Bordighera, à San Remo, à Gènes, puis à Nervi, Rappalo, Santa Marguarita, toutes les stations de la côte Ligure, et puis Livourne, où nous sommes atten-

dus ; de là nous descendons sur Naples et remontons sur Florence, Milan et Venise : une vraie tournée, comme vous voyez.

« — Et toujours avec Rigobert et Lintano ?

« — Naturellement.

« — Et aucun autre homme ne vous accompagne ?

« — Non, pourquoi ?

« — Vous voyagez avec tous vos bijoux ?

« — Certes.

« — Et vous en avez pour ?...

« — Mes saphirs, mes diamants, mes émeraudes, mes rubis, de douze à quinze cent mille francs.

« — Et vous ne savez pas un mot d'italien ?

« — Non, c'est la première fois que je vais en Italie.

« — Eh bien ! si vous ne revenez pas dévalisée...

« — Que voulez-vous dire ?

« — Ah ! vous êtes d'une belle imprudence ! Vous allez courir les auberges d'Italie avec, dans votre valise, un denier de douze cent mille francs.

« — Vous ne soupçonnez pas Lintano, ni Rigobert, je suppose ?

« — Je ne soupçonne personne. Rigobert sort on ne sait d'où, et Lintano est Italien.

« — Mais c'est abominable.

« — Oh ! je n'ai pas dit qu'ils feraient la chose eux-mêmes, mais ils peuvent la laisser faire. En somme, une fois hors la frontière, vous êtes entre leurs mains.

« — Je vous déteste. Dites tout de suite que je serai assassinée.

« — Je ne le crois pas. Vous terroriser serait peine inutile. On n'assassine que les vieilles rentieres es jolies proies de votre envergure sont toujours laissées indemnes.

« — Et si je vous jetais dehors, maintenant?...

« — Mes conseils valent cela. Oui, fichez-moi à la porte, mais méditez ce que je vous ai dit ; et puis, un dernier avis, car, moi, je vous aime réellement, Milla. On ne connaît vraiment la valeur que des bijoux qu'on a perdus. Au point de vue réclame, un collier volé fait autrement de bruit que la plus grosse vente, cornée et annoncée dans tous les journaux.

« J'en avais trop dit. Milla se levait et me montrait la porte.

« Pourtant elle ne partit pas en Italie : sa santé s'altéra subitement, et la jolie fille dut aller se reposer un mois à Antibes, dans la plus absolue solitude. Désespoir de Lintano, cris et récriminations de Rigobert, rien n'y fit. Milla paya le dédit à son barnum et se tint prudemment en deçà de la frontière.

« Un an après, Milla perdait son collier de saphirs ; la pièce la plus précieuse de son écrin lui était volée dans les conditions que vous savez, et Milla prétend que je lui ai porté malheur.

« Et voilà pourquoi je ne suis peut-être pas tout à fait étranger au vol des saphirs de Milla. »

AMERICAN DANCE

C'était encore au Carlston. Il était trois heures du matin, l'heure lourde où les snobs égarés dans ce milieu soldent leur addition et défilent, raides et gourmés, sous l'œil impertinent des filles et la prunelle avachie des fêtards... fêtards, bagnards. « La noce, quelle tristesse ! » comme l'a écrit judicieusement Donnay.

Il était donc trois heures, et Ponette, la valseuse attitrée du lieu, avait fini de danser.

Les groupes, maintenant, acclamaient un nouveau couple. Un Américain, assis à une table entre deux soupeuses, venait de se lever. Glabre, les traits énergiques et d'autant plus précis dans cette face rasée, il était le seul homme de l'assistance qui ne fût pas en smoking; mais, dans son complet d'homespum et cravaté de rouge, il trouvait le moyen d'avoir plus grande allure que tous les smokings rassemblés ce soir. Des cheveux ras com-

plètement blancs affirmaient cette physionomie déjà singulière. Un diplomate ou un de ces brasseurs d'affaires qui remuent, là-bas, des pays et des millions? On pouvait prêter toutes les audaces et toutes les combinaisons de génie à ces yeux pâles, pétillants d'intelligence dans cette face tourmentée et glabre; mais ce n'était là qu'un masque. L'homme aux cheveux blancs et au regard intense n'était qu'un noceur ataxique, et le mouvement de curiosité, qui venait de pencher avidement tous les bustes dans sa direction, s'adressait surtout au pitoyable et risible effort du danseur pour quitter sa place.

Les reins comme ankylosés, on eût dit que l'Américain ne pouvait se lever de son siège. Galvanisé par les premières mesures de la polka, il avait redressé son buste et fait signe à une des femmes assises auprès de lui. Ce Yankee fourbu était un enragé valseur. Assidu du Carlston, il y passait ses nuits et faisait la joie de tous les habitués. Ponette et *Jambe de Laine* (on l'avait surnommé ainsi) étaient les deux clous de l'endroit. On venait exprès pour voir valser l'une et tituber l'autre; les polkas et les cakes walkes de *Jambe de Laine* étaient un spectacle unique et décevant : c'était d'abord le pénible travail de ce grand corps, on eût dit paralysé, pour se mettre debout. Les pieds trépignaient et patinaient sur place, l'arrière-train trop lourd demeurait sur la chaise, et puis l'homme se dressait tout d'un coup, mû comme par un ressort : un automate, et, saisissant sa danseuse par la taille, *Jambe*

de Laine partait, s'élançait à la fois léger et frénétique dans un admirable sentiment de la musique et du rythme. *Jambe de Laine* était un danseur émérite, mais ses membres n'obéissaient plus à sa volonté ; et parfois il lui arrivait de s'appuyer sur son cou-de-pied en place du talon, et tout son grand corps se ployait, alors, dans une espèce de révérence agenouillée, un grand salut plongeon, dont il se relevait pour repartir en mesure, au milieu des bravos et des cris de la salle. Un rire hystérique secouait toutes les femmes : les tables, que frôlait le couple en tourbillonnant, le saluaient au passage d'applaudissements et d'ironiques vivats ; et puis, tout à coup, *Jambe de Laine* chancelait, pantin disloqué, entre les bras de sa danseuse et celle-ci n'avait que le temps de le déposer sur la première chaise vacante. *Jambe de Laine* s'y écroulait, comme cassé en deux, les cuisses raidies, le buste en avant, toutes ses dents apparues dans un sourire formidable. Il restait là, les yeux noyés et le front moite, et une des filles épongeait avec son mouchoir la sueur du Yankee, et c'était lamentable et grotesque, cette danse ataxique d'attardé viveur.

— Un peu attristant quand même, les entrechats de cet échappé de la douche ! Regardez ses mouvements. La maison de santé le guette !

— La maison de santé et la camisole de force ! soulignait Henri Tramsel.

— Pourquoi la camisole de force ? cet Américain

possède toute son intelligence et, mieux que son intelligence, toute sa volonté. Édouard Harvey adore la danse et s'y acharne avec une déconcertante opiniâtreté. Oui, malgré ses cheveux blancs et son ataxie, Harvey vient toutes les nuits danser ici. La chose n'a rien de ridicule. Les filles qui l'accompagnent ne sont que ses danseuses. Harvey les paie pour cet emploi aussi généreusement que si elles étaient ses maîtresses, et pourtant, quand il remontera tout à l'heure dans son automobile (car il a sa Panhard à la porte), il n'y installera ces deux créatures que pour les déposer à leur hôtel, et il regagnera seul avec son chauffeur sa villa du Cap d'Ail. Ce Yankee a la manie du ballet comme le Roi Soleil, il adore s'y produire; il danse et il paie. C'est d'ailleurs un valseur admirable. Je ne connais ici que le danseur attitré de Ponette qui bostonne aussi bien que lui.

— Quand ses jambes ne se dérobent pas sous lui !

— Et c'est là où s'affirme son extraordinaire énergie. Ces danses, qu'il arrive, titubant et flageolant sur ses jarrets, à exécuter dans leurs rythmes avec cette précision inouïe, Édouard Harvey y déploie, toutes les nuits, autant de volonté qu'il en a dépensée pendant vingt-cinq ans pour ramasser sa colossale fortune.

— Et puis, à son âge, après tout, on a le droit de faiblir ! lançait étourdiment le petit Marcel Baudran.

— A son âge ! Quel âge lui donnez-vous donc, mon cher ? Ce sont ses cheveux blancs qui vous

trompent. Harvey n'a pas plus de quarante-cinq ans. Vous ne l'avez pas regardé ? Son visage est très jeune. Il n'a pas une ride, les modelés n'en ont pas bougé, les traits sont fermes, accusés et d'une netteté que je lui envie. C'est une médaille sans bavure; chez lui, ni bajoues ni engoncements, aucune des tares de nos quarantaines de Latins avachis. Harvey est un magnifique exemple de l'énergie de sa race. Vous le connaissez mal et je sais de lui certaine histoire qui vous campe un monsieur autrement haut que le piédestal du Colleone.

— Ah ! vous avez une histoire à placer ! contez-la donc, très cher.

— Oh ! contée par moi, ce ne sera plus du tout cela. L'intéressant serait de l'entendre raconter par Harvey lui-même.

— Il n'y a pas moyen ?

— Cette nuit ! vous n'y songez pas ! D'abord, il est un peu gris et tout à sa danse.

— Et demain ?

— Vous plaisantez, il faudrait vous présenter et Harvey ne se laisse pas présenter les gens comme cela.

— Vous êtes poli...

— Oh ! vous pas plus qu'un autre. Dame ! ici, il se méfie des tapeurs.

— Et puis tu grilles de la raconter, toi, l'histoire ! éclatait Baudran devenu familier.

— Mais certainement, il grille. Allons, exécutez-vous, Maxence.

— Eh bien ! voilà :

« Il y a quelque dix ou douze ans de cela, Harvey se trouvait à l'Exposition de Chicago. Américains du Sud et Américains du Nord se précipitaient alors en masse à ces foires mondiales. Le Nouveau-Monde exultait d'orgueil à la pensée de contrebalancer, à coup de millions et d'innovations hardies, la réputation de la vieille Europe. Des pays entiers se déplaçaient pour aller applaudir sur les lieux mêmes le grandissant progrès de la libre Amérique, et Édouard Harvey était trop Yankee pour manquer une telle manifestation.

« Il était donc là, corroborant de son faste et de ses dépenses la légende en train de s'établir de la prodigieuse activité de l'industrie américaine. Je ne sais même pas trop si Harvey n'exposait pas à Chicago quelque chose, car, outre sa banque, il dirigeait et commanditait je ne sais quelles usines et entreprises minières dans le Massachusets et le Connecticut. Cet homme était trop de son pays pour n'avoir pas en lui l'intuition des trusts.

« Harvey était donc à Chicago. Il y occupait dans un des nouveaux hôtels de la ville tout un appartement au premier : la bagatelle de trente à cinquante dollars par jour, et il y était avec Mme Harvey. Mme Harvey, alors dans tout l'éclat d'une de ces beautés blondes que l'on ne rencontre que là-bas. Harvey a toujours eu le goût des très jolies femmes... La passion des sports, la folie des fleurs rares et la gourmandise des chairs lumineuses

lui ont fait une universelle réputation de gentleman. A New York, à Paris, à Berlin, comme à Londres, les orchidées et les maîtresses d'Édouard Harvey sont un propos courant, mais les alcôves haut cotées, où le banquier, depuis quinze ans, sème sans compter l'or et les bijoux, lui ont-elles jamais fourni un spécimen de beauté pareil à celui de sa femme? Grande et musclée, la taille mince avec des seins et des hanches d'un galbe incomparable, Mme Harvey était à la fois une créature de rêve et de réalité. Elle avait tout pour elle : le bleu profond des yeux, des yeux de violette aux longs cils soyeux et lustrés, la transparence du teint et la rutilence d'une chevelure aux reflets de métal. Elle avait à la fois la fragilité d'une fleur et la robuste souplesse d'un bel animal; tout en elle commandait le désir, le rose brillant de ses ongles, la rougeur charnue de sa bouche, la soie duveteuse de sa nuque. Whistler, s'il l'eût peinte, eût intitulé son œuvre *Symphonie en blanc, rose et or*. Les races jeunes peuvent seules produire des êtres aussi rayonnants; et, quoique très sûr de la loyauté, mieux, de la fierté de sa femme, Harvey n'en était pas moins très jaloux, mais il se gardait bien de n'en laisser rien paraître. Il aurait trop craint de froisser la jeune femme.

« Mme Harvey n'en révolutionnait pas moins tout Chicago. Sa fortune, sa situation unique, sa radieuse jeunesse, son luxe, son train de maison et l'audace ruineuse de ses toilettes en faisaient la profession-

nelle beauté de la saison. La curiosité soulevée autour d'elle flattait et énervait à la fois son mari. Harvey n'en suivait pas moins passionnément tous les soirs les parties du Club, tandis que la jeune femme bostonnait et flirtait dans les salons de l'hôtel. Il y avait bal et comédie tous les soirs, c'est là la vie américaine. Le millionnaire s'attardait au baccarat jusqu'à minuit, une heure, et retrouvait en rentrant sa femme dans leur appartement. Mme Harvey y remontait vers les onze heures, onze heures et demie. Ils occupaient, chacun, une vaste chambre communiquant par un grand salon. Parfois, le banquier rentrait plus tôt. Il traversait alors les salons de l'hôtel et y faisait un ou deux tours de valse avec sa femme, car il fut toujours un merveilleux danseur.

« Un soir, que la déveine au jeu avait vidé son portefeuille, se trouvant la tête un peu lourde, Harvey rentrait vers les dix heures. Il montait directement chez lui. Le portier d'étage lui ouvrait sa porte. Son valet de chambre n'était pas là. Harvey donnait l'électricité et commençait à se déshabiller. Un bruit léger dans la pièce voisine attirait son attention : Mme Harvey était donc déjà rentrée, à moins que ce ne fût la femme de chambre préparant la couverture. Le banquier entrait chez sa femme, l'électricité s'y éteignait aussitôt, des pas couraient sur le tapis et une porte se refermait. Le banquier avait dérangé quelqu'un..., un ament ou un voleur? Harvey connaissait depuis longtemps les exploits des rats d'hôtel; les écrins de Mme Harvey étaient de ceux

pour qui l'on peut risquer un coup d'audace, mais la beauté de la jeune femme était aussi de nature à inspirer toutes les témérités.

« Rentrer chez lui, y prendre son revolver! l'inconnu pouvait s'échapper... Appeler, c'était très bien si c'était un rat d'hôtel ! Le personnel accouru se saisirait du misérable. Mais si l'individu, qu'il avait dérangé et qui se cachait certainement là, était un soupirant de sa femme, pis, s'il s'était introduit de complicité avec Mme Harvey, c'était la jeune femme à jamais compromise, un irréparable scandale ! Et puis, en somme, Mme Harvey n'était peut-être pas coupable. Cet amoureux, si c'en était un, avait peut-être risqué ce coup d'audace à son insu. Le banquier voyait rouge. Il s'armait d'un des chenets de la cheminée et se dirigeait vers la porte qu'il avait entendu refermer : c'était celle du cabinet de toilette. Il tournait l'obturateur, un flot de clarté crue inondait la pièce. Rien. Le cabinet était vide. Une espèce de penderie, où l'Américaine entassait ses malles et l'excédent de sa garde-robe, faisait suite à ce cabinet. C'était une vaste chambre sans issue, qui servait aussi de débarras. Harvey y pénétrait. Rien que des peignoirs et des manteaux pendus le long des murs et cinq ou six grandes malles. Le couvercle d'une de ces malles bougeait, c'était une énorme malle en osier. La clef était demeurée sur l'une des serrures. Avec un merveilleux sang-froid Harvey s'approchait de la malle, s'asseyait

BIBLIOTHECA

dessus, et donnait un tour de clef. Mme Harvey entrait au même instant :

« — Tiens, c'est vous ! que faites-vous donc là ? demandait la jeune femme.

« — Rien. En rentrant, tout à l'heure, j'ai cru entendre du bruit. Vous savez, dans ces hôtels ! Rien, en effet ! j'avais rêvé.

« — Dans ces hôtels ! oh ! le Barlster est trop bien surveillé !

« Puis, avec un sourire qui découvrait toutes ses dents :

« — Me feriez-vous l'honneur d'être jaloux, par exemple ?

« — Pourquoi pas ?

« Harvey continuait de peser de tout son poids sur le couvercle d'osier, il sentait, sous lui, quelqu'un remuer et haleter.

« — Pourquoi pas ? et il fixait la nudité radieuse de la jeune femme debout devant lui.

« — C'est que, si vous me soupçonniez, vous m'autoriseriez à tout, Édouard, et du bout de son éventail elle frôlait la joue de son mari.

« — Non, je ne suis pas jaloux, faisait l'Américain, qui sentait maintenant la malle presque immobile, mais je trouve cette pièce bien encombrée. Vous tenez à tous ces colis ? On pourrait en faire descendre quelques-uns à la réserve des bagages. Cette malle en osier, par exemple, celle sur laquelle je suis assis, vous n'y tenez pas ?

— Moi ! Pas du tout, elle est vide.

« — Eh bien ! je la ferai enlever demain. Vous avez sommeil, darling ?

« — Si vous voulez, j'ai sommeil, Édouard, et les deux époux rentraient dans leur chambre à coucher.

« Il fermait soigneusement la porte de la penderie à clef, à clef la porte du cabinet de toilette et demeurait, cette nuit-là, auprès de Mme Harvey. Le lendemain matin, vers dix heures, il faisait descendre la malle dans les réserves de l'hôtel, qui sont d'immenses caves construites immédiatement sous les sous-sols. Les Harvey prolongeaient encore un mois leur séjour à Chicago. Au départ, l'Américain négligeait de réclamer la malle. Il la laissait dans les réserves, où elle doit être encore ; l'anonyme captif entre ces parois a-t-il réussi à s'échapper ou y est-il mort étouffé ? En ce cas, la puanteur du corps en décomposition a dû révéler sa présence, même à travers les remugles moisis des caves du Barlster; mais, en Amérique, les grands hôtels ont trop le souci de leur respectabilité pour que l'on y découvre jamais un cadavre, et voilà, mon cher Baudran, un joli trait de sang-froid de cet incorrigible danseur. »

TABLE DES MATIÈRES

ELLEN

I. L'arrêt 1
II. Pour guérir 13
III. Lettres de Cannes. 25
IV. Bains de soleil 36
V. La maison en fête 54
VI. Harry Astlher 66
VII. Gladys Harvey 79
VIII. Trois dames dans l'île 92
IX. La vie et le rêve 105
Épilogue 120

TRAINS DE LUXE

De Milan a Venise.

I. Ce que femme veut 127
II. La nuit unique 139

Sur les Lacs.

I. Classes dirigeantes ! 149
II. Les dessous de ma femme 157
III. Respectability 166

MONTE-CARLO.

I. La question du pourboire. 177
II. Nuits d'Italie. 186
III. Pudeurs anglaises. 198

CHOSES DE LA-BAS.

I. Un soir aux Zatteré 209
II. Le danger des gondoles 221
III. Opérations yankees 233
IV. Banlieues de Londres 244
LA CONQUÊTE DE PARIS 255

LEURS ÉCRINS.

I. Autour d'un collier 267
II. La Disdéri. 278
III. Les saphirs de Milla. 290
AMERICAN DANCE 303

16-11-05. — Tours, Imp. E. ARRAULT.

24 8.50

PIERRE DOUVILLE, Editeur

28, rue de Trévise, Paris

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Dinah Samuel. mœurs de théâtre, couv. illustrée. 1 vol.

L'Ingénue. 100 dessins, tirés en deux tons, de *Maurice de Lambert*. Grand format. 1 vol.

Le Coucou. Couverture de *Manuel Orazi*. 1 vol.

JEAN BOSC

Le Vice Marin, confessions d'un matelot. 1 vol.

JEAN LORRAIN

Le Crime des Riches. Couverture d'*Albert Guillaume*. 1 vol.

PAUL BRULAT

L'Aventure de Cabassou. Nombreuses illustrations et couverture en couleurs de *Widhopff*. 1 vol.

JULES HOCHE

Le Mauvais Baiser. Illustrations et couverture en couleurs de *A. Pécoud*. 1 vol.

MAURICE HUET

Sabres de Bois, Fusils de Paille !!! Roman de mœurs militaires. 1 vol.

FERNAND NIEF

Phryné la Courtisane. Illustrations en couleurs d'après les peintures de *A. Thivet*. 1 vol.

DOCTEUR DE LUSI

La Femme Moderne, son Hygiène, sa Beauté, ses Enfants. 1 vol.

G. de Malherbe, imprimeur, 12, Passage des Favorites, Paris XV

9896 **Lorrain** (Jean). Ellen. *Paris, Douville*, 1906, in-12, cart. bradel demi-perc. lilas, non rog., couv. ill. par Van Wélie, cons. (53) 6 fr.

Edition originale. Rare. — Bel exemplaire. — Cartonnage neuf.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

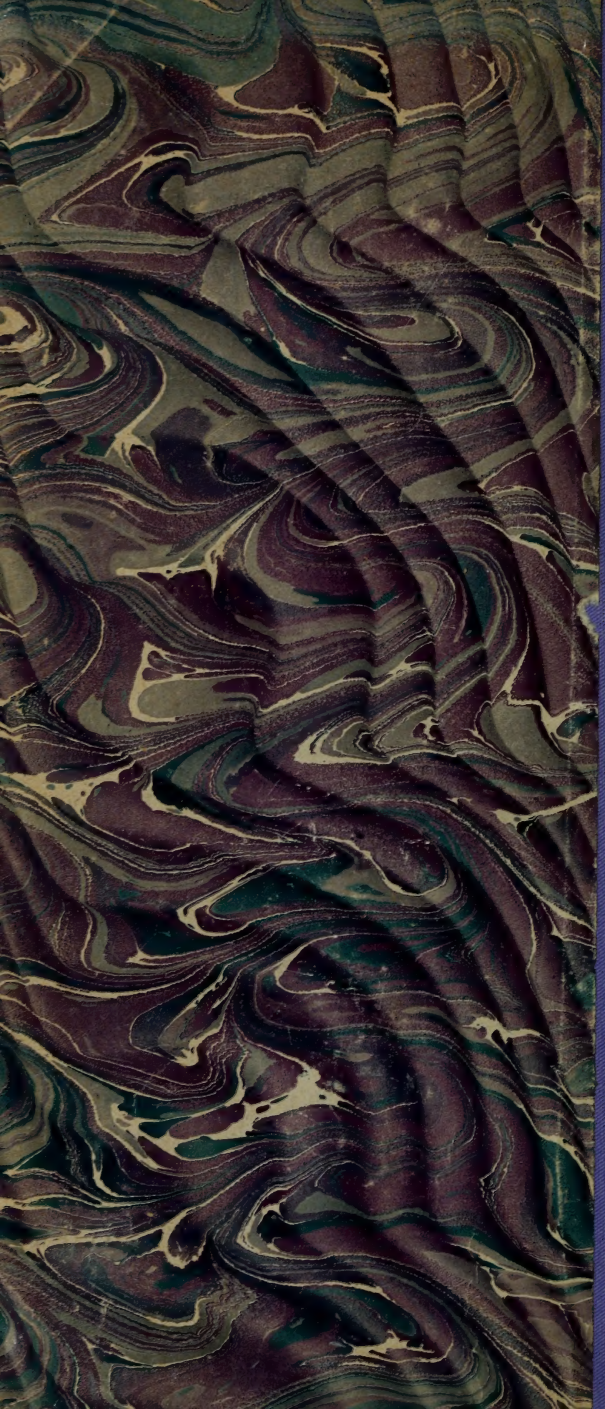
The Library
University of Ottawa
Date due

JUL 16 1972

OCT 11 1988

OCT 06 1988

CE

a39003 002453115b

CE PQ 2235
.D93E4 1906
COO DUVAL, PAUL ELLEN.
ACC# 1221933